

Fantasy

Michael  
**Moorcock**  
Elric

3. LE NAVIGATEUR  
SUR LES MERS DU DESTIN



POCKET

*Michael Moorcock*

---

*LE CYCLE D'ELRIC*

---

*TOME 3*

***LE NAVIGATEUR SUR LES MERS***

*(The sailor on the seas of fate, 1976)*

Traduction de Frantz Straschitz



# Livre premier

## Cap sur l'avenir

«... et laissant son cousin Yyrkoon siéger sur le Trône de Rubis de Melniboné, laissant sa cousine Cymoril en pleurs et sans espoir de le voir jamais revenir, Elric prit la mer, quittant Imrryr, la Cité qui Rêve, en quête d'un but inconnu dans le monde des Jeunes Royaumes où les Melnibonéens étaient, au mieux, mal-aimés. »

CHRONIQUE DE L'ÉPÉE NOIRE

### 1

On eût dit qu'il se tenait dans une immense caverne dont les parois et la voûte étaient constituées de couleurs sombres et changeantes qui parfois se désagrégeaient pour laisser pénétrer des rayons de lune. Que ces parois ne fussent que des nuages amoncelés au-dessus des montagnes et de l'océan, il était difficile de le croire, quand bien même la lumière de la lune les transperçait, les éclaboussait et laissait voir la mer noire et tumultueuse qui baignait le rivage sur lequel il se tenait.

Grondement de tonnerre lointain ; lueurs d'éclairs lointains ; petite pluie fine ; et les nuages jamais en repos : de noirs comme le jais à blancs comme la mort ils bouillonnaient lentement, comme les mantes d'hommes et de femmes livrés à un menuet extatique et cérémonieux. L'homme debout sur les galets de cette morne grève

songeait à des géants dansant sur la musique de l'orage lointain, et il ressentait ce que doit ressentir celui qui par mégarde pénètre dans un lieu où les dieux se récréent. Il abaissa les yeux des nuages à l'océan.

Les eaux semblaient lasses. De grosses vagues se soulevaient avec difficulté et retombaient comme avec soulagement, en haletant au contact des rochers acérés.

Il tira son capuchon pour couvrir plus étroitement son visage, et plus d'une fois il regarda par-dessus son épaule couverte de cuir en s'approchant d'un pas pesant de la mer, laissant les embruns éclabousser la pointe de ses bottes noires qui montaient jusqu'aux genoux. Il essaya de scruter les profondeurs de la caverne de nuages, mais la vue ne portait pas loin : il était impossible de discerner ce qu'il y avait de l'autre côté de l'océan, ni même de savoir jusqu'où s'étendaient les eaux. Il pencha la tête de côté en tendant l'oreille, mais ne perçut rien que les bruits du ciel et de la mer. Il soupira. Un instant, un rayon de lune se posa sur lui, et parmi la chair blême de son visage brillèrent deux yeux rouges pleins de tourment ; puis l'obscurité revint. A nouveau, il se retourna, craignant de toute évidence que la clarté eût révélé sa présence à quelque ennemi. Aussi silencieusement que possible, il gagna l'abri du rocher sur sa gauche.

Elric était las. Dans la cité de Ryfel, au pays de Pikarayd, il avait naïvement cherché à se faire accepter en offrant ses services comme mercenaire dans l'armée du gouverneur de la place. Pour prix de sa sottise il avait été jeté en prison comme espion de Melniboné – aux yeux du gouverneur, il était évident qu'il ne pouvait rien être d'autre – et ne s'était échappé que tout récemment en usant de corruption et de quelque sorcellerie mineure.

On s'était cependant lancé presque aussitôt à sa poursuite, en utilisant des chiens faits à toutes les ruses, et le gouverneur en personne avait mené la chasse au-delà des frontières de Pikarayd et jusque dans les vallées schisteuses isolées et inhabitées d'une contrée que la coutume locale baptisait Collines Mortes, tant était rare ce qui y poussait ou s'efforçait d'y vivre.

L'homme au visage blême avait escaladé les flancs abrupts de petites montagnes, dont les pentes de schiste gris et friable s'éboulaient sous les pas de son cheval avec un fracas qui s'entendait

à deux ou trois kilomètres à la ronde ; il avait suivi des ravines où l'herbe était plus que rare et où le lit des ruisseaux était à sec depuis des dizaines et des dizaines d'années ; il s'était enfoncé dans des passages souterrains que n'ornait même pas une stalactite ; il avait traversé des plateaux où se dressaient des monticules de pierres édifiés par une peuplade oubliée – tout cela pour échapper à ses poursuivants. Et bientôt il lui sembla qu'il avait quitté à jamais le monde qu'il connaissait, franchi une frontière surnaturelle pour pénétrer dans une de ces sinistres contrées où la Loi et le Chaos jadis s'étaient affrontés et tenus l'un l'autre en échec, laissant leur champ de bataille privé de toute vie et de toute possibilité de vie.

Il avait fini par crever son cheval sous lui ; et, abandonnant le cadavre, il avait continué à pied, haletant, jusqu'à la mer, jusqu'à cette grève étroite : il ne pouvait pousser plus loin et n'osait rebrousser chemin, de crainte que ses ennemis ne fussent embusqués pour l'attendre.

Que ne donnerait-il pas pour une embarcation, maintenant ! Les chiens ne seraient pas longs à flairer sa piste et à conduire leurs maîtres à ce rivage. Il haussa les épaules : mieux valait sans doute mourir en solitaire ici, abattu par ceux qui ne savaient pas même son nom. Son seul regret serait que Cymoril se demanderait pourquoi il ne revenait pas au terme de l'année.

Il n'avait rien à manger, et plus guère des drogues qui, ces derniers temps, avaient soutenu ses forces. Et, sans renouveler ses forces, il ne pouvait envisager de recourir à la sorcellerie pour créer quelque moyen de traverser la mer et de gagner, peut-être, l'Île des Cités Pourpres où l'on était le moins mal disposé envers les Melnibonéens.

Il n'y avait qu'un mois qu'il avait laissé derrière lui sa cour et celle qui devait être sa reine, en déléguant à Yyrkoon le trône de Melniboné jusqu'à son retour. Il avait cru pouvoir en apprendre davantage sur la population humaine des Jeunes Royaumes en se mêlant à elle ; mais il avait été rejeté, soit avec une haine sans détour, soit avec une humilité circonspecte et factice : nulle part il n'avait rencontré quiconque qui fût disposé à croire qu'un Melnibonéen (encore ignorait-on qu'il fût l'Empereur) voulût de son plein gré partager le sort des humains qui avaient jadis été sous le joug de cette race antique et cruelle. Et à présent, debout au bord

d'une mer sinistre, il se sentait pris au piège et déjà vaincu, il se savait seul dans un univers malveillant, sans amis et sans but, vivant anachronisme inutile et souffreteux, pauvre idiot victime de ses propres faiblesses de caractère, de sa profonde incapacité à tenir de toute son âme pour bien ou mal quoi que ce soit au monde. Il manquait de foi en sa race, en ses droits innés, en les dieux et les hommes ; et, par-dessus tout, il manquait de foi en lui-même.

Son pas se ralentit ; sa main vint se poser sur le pommeau de son épée runique noire, Stormbringer, la lame qui avait si récemment vaincu sa jumelle, Mournblade, dans la chambre de chair à l'intérieur d'un monde sans soleil des Limbes. Stormbringer, épée qui semblait semi-animée, était maintenant sa seule compagne, sa seule confidente, et il avait pris l'habitude morbide de lui parler comme d'aucuns parleraient à leur cheval, ou comme un prisonnier ferait part de ses pensées à un cafard dans sa cellule.

— Eh bien. Stormbringer, allons-nous nous avancer dans la mer et en finir tout de suite ? (Il parlait d'une voix atone, à peine un chuchotement.) Du moins aurons-nous le plaisir de frustrer ceux qui nous poursuivent.

Il fit sans conviction quelques pas vers la mer ; mais, dans son épuisement, il lui sembla que l'épée murmurait, s'agitait contre sa hanche, le tirait en arrière. L'albinos ricana :

— Tu existes pour vivre et prendre des vies. Est-ce qu'alors j'existe, moi, pour mourir et apporter à ceux que j'aime comme à ceux que je hais la miséricorde de la mort ? Il m'arrive de le croire. Triste programme, si tel devait être le programme ! Pourtant, il doit y avoir autre chose dans tout cela...

Il tourna le dos à la mer et leva son regard scrutateur vers les nuages dont les formations sans cesse se faisaient et se refaisaient au-dessus de sa tête, laissant la pluie inonder son visage, prêtant l'oreille à la musique complexe et mélancolique que faisait la mer en déferlant sur les rochers et les galets, de-ci de-là au gré des courants contraires. La pluie ne le revigora guère : il n'avait pas dormi du tout les deux dernières nuits, et guère plus les précédentes ; il avait dû chevaucher près d'une semaine avant que son cheval s'abattît sous lui.

Au pied d'un rocher de granite humide qui s'élevait à pic sur près de dix mètres au-dessus de sa tête, il trouva un creux dans le sol où

il pourrait se blottir pour se protéger du plus gros de la pluie et du vent. S'enveloppant étroitement dans sa lourde cape, il s'y laissa glisser, et s'endormit aussitôt. Qu'on le trouve donc pendant son sommeil ! Il ne souhaitait pas être averti de sa mort.

Il bougea, et une lumière grise et dure vint frapper ses yeux. Il tendit le cou, et eut du mal à ne pas gémir, tant ses muscles étaient raidis. Il ouvrit les yeux, et cligna les paupières. C'était le matin – plus tard peut-être : le soleil n'était pas visible – et une froide brume couvrait la grève. A travers la brume, on distinguait encore, là-haut, les nuages plus sombres, ce qui renforça l'impression qu'il avait d'être dans une immense caverne. Un peu étouffés, les éclaboussements et les sifflements de la mer continuaient à se faire entendre, bien qu'elle parût moins agitée que la nuit précédente, et que l'orage eût cessé de gronder. L'air était glacial.

Elric se mit en devoir de se lever, en prenant appui sur son épée, l'oreille aux aguets – mais rien n'indiquait que ses ennemis fussent dans les parages : sans aucun doute, ils avaient abandonné la poursuite, peut-être après avoir trouvé son cheval mort.

Il porta la main à son escarcelle et en sortit une flèche de jambon fumé et une fiole contenant un liquide jaunâtre. Il en but un peu, reboucha la fiole et la remit dans son escarcelle tout en mâchant la viande. Il avait soif. Péniblement, il s'avança plus loin sur la grève et découvrit une mare d'eau de pluie qui n'était pas trop saumâtre. Il but tout son content, en regardant autour de lui. La brume était assez épaisse et, s'il s'éloignait par trop de la plage, il savait qu'il se perdrait tout de suite. Mais cela importait-il ? Il n'avait nulle part où aller ; ceux qui le poursuivaient avaient dû s'en aviser : sans cheval, il ne pouvait retourner au Pikarayd, le plus à l'est des Jeunes Royaumes ; sans bateau, il ne pouvait se lancer sur la mer pour tenter de remettre le cap sur l'île des Cités Pourpres. Il ne lui souvenait d'aucune carte qui indiquât une mer orientale, et il n'avait guère idée de la distance qu'il avait parcourue depuis le Pikarayd. Il en vint à la conclusion que la seule chance qu'il avait de survivre était d'aller vers le nord, en suivant la côte, dans l'espoir que tôt ou tard il tomberait sur un port ou un village de pêcheurs où peut-être, au prix des quelques biens qui lui restaient, il trouverait une

embarcation pour sa traversée. Mais il n'y avait là que maigre espoir, car ses vivres et ses drogues ne pourraient guère lui faire plus d'une journée.

Il respira à fond afin de se donner du cœur pour la route, et le regretta aussitôt : la brume lui blessa la gorge et les poumons comme un millier de petits poignards. Il toussa, cracha sur les galets.

Et il entendit quelque chose ; quelque chose d'autre que les maussades chuchotis de la mer : un crissement régulier, comme en produit en marchant un homme vêtu de cuir raide. Sa main droite se porta à sa hanche gauche, et à l'épée qui y reposait. Il se tourna dans toutes les directions en scrutant la brume, mais celle-ci déformait le bruit : il aurait pu venir de n'importe quelle direction.

Elric regagna furtivement le rocher qui lui avait servi d'abri, et s'y adossa afin que nul spadassin ne pût le surprendre par-derrière. Et il attendit.

Le crissement se reproduisit ; mais d'autres sons s'y ajoutaient. Elric entendit un cliquetis, un clapotement, peut-être une voix, peut-être un pas sur du bois ; et il se dit que s'il n'était pas en proie à une hallucination, effet secondaire de la drogue qu'il avait absorbée, il venait d'entendre un navire s'approcher du rivage et jeter l'ancre.

Soulagé, il faillit rire de lui-même pour s'être si aisément convaincu que ce rivage était inhabité. Il avait cru que les falaises désolées s'étendaient sur des kilomètres, des centaines de kilomètres peut-être, dans toutes les directions. Cette conviction pouvait bien être purement subjective, fruit de son abattement, de sa lassitude. Il lui vint l'idée qu'il pouvait tout aussi bien avoir découvert une terre encore absente des cartes, possédant une culture originale et avancée, avec notamment des vaisseaux à voiles, et des ports pour les accueillir. Néanmoins, il s'abstint de révéler encore sa présence.

Au lieu de quoi, il se réfugia derrière le rocher et scruta la brume en direction de la mer. Et enfin il discerna une ombre qui n'était pas là la veille – une ombre noire aux formes anguleuses, qui ne pouvait être qu'un navire. Il devina des cordages, il entendit des hommes ahaner, il perçut les grincements d'une vergue qui s'élève en frottant contre un mât : on ferlait la voile.

Prudemment, Elric sortit de derrière le rocher et s'avança vers le bord de l'eau. A présent, il distinguait le navire un peu plus clairement, sur un fond de maigre soleil rougeâtre dilué dans la brume. C'était un bateau de bonne taille, tout entier façonné du même bois sombre, aux formes baroques et insolites, avec des ponts élevés à l'avant et à l'arrière, et sans la moindre apparence de sabords de nage. Ce n'était pas normal pour un navire conçu à Melniboné ou dans les Jeunes Royaumes, ce qui tendait à confirmer Elric dans l'idée qu'il était tombé sur une civilisation coupée pour quelque raison du reste du monde, tout comme Elwher et les Royaumes Hors les Cartes étaient isolés par les vastes étendues du Désert des Soupirs et du Désert des Larmes. Il n'aperçut aucun mouvement à bord, n'entendit aucun des bruits que l'on s'attend d'ordinaire à entendre à bord d'un vaisseau qui navigue au long cours, même si la majeure partie de l'équipage se reposait. A la faveur de remous dans la brume, la lueur rouge se fit plus intense et vint illuminer le navire, laissant voir les grandes roues sur les deux ponts, avant comme arrière, le mince mât à la voile ferlée, les sculptures géométriques complexes des rambardes et de la figure de proue, la grande courbe de la proue qui conférait au vaisseau son caractère essentiel de puissance et de force et donnait à penser à Elric qu'il s'agissait d'un navire de guerre plutôt que d'un navire marchand. Mais qui pouvait-il y avoir à combattre sur des eaux comme celles-ci ?

Surmontant sa lassitude, il mit ses mains en porte-voix pour crier :

— Ohé, du bateau !

Le silence qui lui répondit lui sembla chargé d'une particulière hésitation, comme si ceux qui étaient à bord l'avaient entendu et se demandaient s'ils devaient répondre.

— Ohé, du bateau !

Alors une silhouette apparut à bâbord et, se penchant sur la rambarde, le regarda avec désinvolture. Cet homme portait une armure aussi sombre et aussi étrange d'aspect que son navire, et un casque qui ombrait la majeure partie de son visage, de sorte que l'essentiel de ce que put distinguer Elric, ce furent une épaisse barbe dorée et de perçants yeux bleus.

— Ohé, du rivage ! fit l'homme en armure. (Son accent était inconnu à Elric, et le ton de sa voix aussi désinvolte que son attitude. Elric eut l'impression qu'il souriait.) Que voulez-vous de nous ?

— De l'aide, dit Elric. Je suis bloqué ici. Mon cheval est mort. Je suis égaré.

— Égaré ? Ah ! ah ! fit en écho dans la brume la voix de l'homme. Égaré. Et vous souhaitez monter à bord ?

— Je peux payer un peu. Je peux offrir mes services pour prix de ma traversée, soit jusqu'à votre prochaine escale, soit jusqu'à quelque terre proche des Jeunes Royaumes où je pourrai me procurer des cartes pour continuer mon chemin par moi-même...

— Ma foi, fit l'autre lentement, il y a du travail pour un homme d'épée.

— J'ai une épée, dit Elric.

— Je la vois. Une bonne et grande lame de bataille.

— Alors, je peux monter à bord ?

— Il nous faut d'abord en discuter. Si vous vouliez avoir l'amabilité d'attendre un peu...

— Certes, dit Elric.

Il était déconcerté par l'attitude de cet homme, mais la perspective de trouver à bord du vaisseau chaleur et nourriture était réconfortante. Il attendit patiemment que le guerrier à la barbe blonde réapparût à la rambarde.

— Votre nom, Messire ? demanda le guerrier.

— Je suis Elric de Melniboné.

Le guerrier sembla consulter un parchemin, en parcourant du doigt une liste ; enfin, il hocha la tête, satisfait, et glissa la liste dans sa ceinture à grosse boucle.

— Eh bien, dit-il, il n'était pas inutile d'attendre ici, finalement ! J'avais du mal à le croire.

— Sur quoi portait le débat et pourquoi avez-vous attendu ?

— Pour vous, dit le guerrier, en faisant passer par-dessus bord une échelle de corde dont l'extrémité tomba dans la mer. Voulez-vous embarquer à présent, Elric de Melniboné ?

## 2

Elric fut surpris de trouver l'eau si peu profonde, et il se demanda par quel moyen un si gros vaisseau pouvait s'approcher à ce point du rivage. Il avait de l'eau jusqu'aux épaules lorsqu'il tendit les bras pour saisir les échelons d'ébène de l'échelle. Il eut beaucoup de mal à se hisser hors de l'eau, d'autant plus qu'il était gêné par le balancement du navire et par le poids de son épée runique ; mais finalement il parvint à escalader gauchement le bordé et se retrouva debout sur le pont, les vêtements tout dégoulinants, et frissonnant de froid. Il regarda autour de lui. Une brume brillante et teintée de rouge s'accrochait au grément sombre du navire, une brume blanche s'étendait sur le toit et les côtés des deux grandes cabines accolées au mât à l'avant et à l'arrière, et cette brume n'était pas de même nature que celle qu'il y avait au-delà du navire. Elric eut un instant l'idée extravagante que la brume accompagnait en permanence le navire partout où il allait. Il eut un sourire : il attribuait le caractère onirique de son expérience au manque de nourriture et de sommeil. Lorsque le navire gagnerait des eaux plus ensoleillées, il n'y verrait plus que le vaisseau assez ordinaire qu'il était.

Le guerrier blond prit Elric par le bras. C'était un homme aussi grand que lui, à la carrure massive. Il sourit dans son heaume et dit :

— Descendons dans la cabine.

Ils se rendirent à celle qui était à l'avant du mât. Le guerrier ouvrit une porte coulissante et s'effaça pour laisser Elric entrer le premier. Baissant la tête, Elric pénétra dans la chaleur de la cabine. A la lueur d'une lampe de verre gris-rouge, qui pendait à quatre chaînes d'argent fixées au plafond, on distinguait plusieurs autres silhouettes impressionnantes, entièrement vêtues d'armures diverses, assises autour d'une massive table carrée. Tous les regards

se tournèrent vers Elric lorsqu'il fit son entrée, suivi du guerrier blond qui dit :

— Le voici.

Un des occupants de la cabine qui, assis dans le coin le plus éloigné, avait le visage complètement dissimulé dans l'ombre, fit un signe de tête.

— Oui, dit-il, c'est lui.

— Vous me connaissez, Messire ? dit Elric en prenant place au bout du banc et en ôtant sa cape de cuir trempée.

Le guerrier le plus proche de lui tendit vers lui une timbale de vin chaud, qu'Elric accepta avec gratitude. Il sirota la boisson épicée, et s'émerveilla de la rapidité avec laquelle elle dissipait le froid qui l'avait envahi.

— En un sens, répondit l'homme assis dans l'ombre.

Sa voix était sarcastique tout en ayant un accent mélancolique, et Elric ne se sentit pas offensé, car l'amertume avec laquelle il parlait semblait s'adresser à lui-même plutôt qu'à un quelconque interlocuteur.

Le guerrier blond s'assit en face d'Elric.

— Je suis Brut, dit-il, jadis de Lashmar où ma famille possède encore des terres, mais je n'y suis pas retourné depuis nombre d'années.

— Des Jeunes Royaumes, alors ? demanda Elric.

— Oui. Jadis.

— Ce vaisseau ne passe jamais dans les parages de ces pays ?

— Je pense que non, répondit Brut. Il n'y a pas si longtemps, je crois, que je suis moi-même monté à bord. Je cherchais Tanelorn, au lieu de quoi j'ai trouvé ce navire.

— Tanelorn ? fit Elric avec un sourire. Combien n'y en a-t-il pas pour chercher cet endroit mythique ! Connaissez-vous quelqu'un du nom de Rackhir, jadis Prêtre-Guerrier de Phum ? Nous avons couru ensemble l'aventure tout récemment. Il est parti en quête de Tanelorn.

— Je ne le connais pas, dit Brut de Lashmar.

— Et ces eaux où nous sommes, poursuivit Elric, sont-elles loin des Jeunes Royaumes ?

— Très loin, répondit la voix dans l'ombre.

— Vous êtes d'Elwher, peut-être ? demanda Elric. Ou de quelque autre pays parmi ce que nous appelons les Royaumes Hors-Cartes ?

— La plupart de nos terres ne sont pas sur vos cartes, répondit celui qui était dans l'ombre.

Et il rit. Une fois encore, Elric ne se sentit pas offensé. Et il n'était pas particulièrement troublé par les mystères évoqués par cet homme : les aventuriers (c'est ce qu'étaient selon lui ces guerriers) aimaient échanger des plaisanteries et des allusions comprises d'eux seuls ; c'était d'ordinaire tout ce qui les unissait, à part une commune disposition à louer leur épée à quiconque pouvait payer.

Au-dehors retentit le bruit de l'ancre, et le roulis se fit sentir. Elric entendit le frottement de la vergue que l'on abaissait et le claquement de la voile que l'on déployait. Il se demanda comment on pouvait espérer quitter la baie en ayant si peu de vent à sa disposition. Il remarqua que le visage des autres guerriers (quand du moins il était visible) avait pris une expression quelque peu figée tandis que le navire se mettait en mouvement. Il considéra l'un après l'autre ces visages farouches et obsédés, et se demanda si ses propres traits étaient empreints du même caractère.

— Vers où faisons-nous voile ? demanda-t-il.

Brut haussa les épaules.

— Je sais seulement que nous avons dû nous arrêter pour vous attendre, Elric de Melniboné.

— Vous saviez que je serais là ?

Celui qui était dans l'ombre sortit de son immobilité et reprit du vin chaud dans la cruche posée dans un creux au centre de la table.

— Vous êtes le dernier dont nous ayons besoin, dit-il. C'est moi qui le premier ai été embarqué. Jusqu'ici, je n'ai pas regretté ma décision d'être du voyage.

— Votre nom, Messire ? demanda Elric, qui ne voulait plus être désavantagé sur ce point.

— Oh ! les noms, les noms... J'en ai tant ! Celui que je préfère est Erekosë. Mais on m'a nommé Urlik Skarsol et John Daker et Ilian de Garathorm, à ce que je sais avec certitude. Et certains voudraient me convaincre que j'ai été Elric le Gynécide.

— Gynécide ? Surnom bien peu flatteur ! Qui est cet autre Elric ?

— A cela je n'ai pas de réponse complète, dit Erekosë. Mais plus d'un à bord de ce navire porte un nom que je porte. Et comme Brut j'ai cherché Tanelorn et me suis trouvé ici à la place.

— Nous avons cela en commun, dit un autre.

C'était un guerrier à la peau noire, qui dépassait tous les autres par la taille, et dont les traits étaient curieusement rehaussés par une cicatrice en forme de V à l'envers qui partait du front, passait au-dessus des deux yeux, coupait les joues et descendait jusqu'à ses mâchoires.

— J'ai été dans un lieu appelé Ghaja-Ki, pays marécageux fort déplaisant aux formes de vie perverses et morbides. J'avais entendu dire qu'il s'y trouvait une ville dont j'ai cru qu'elle pouvait être Tanelorn. Ce n'était pas le cas. Et il s'y trouvait une race hermaphrodite à la peau bleue qui s'est mis en tête de me guérir de ce qu'elle considérait comme mes malformations de teint et de sexe. La cicatrice que vous voyez est son œuvre. La douleur de l'opération m'a donné la force de m'échapper : je me suis enfui nu dans les marais où j'ai pataugé pendant des kilomètres, jusqu'à ce que le marais devînt un lac alimentant un large fleuve ; au-dessus, l'air était noir de nuées d'insectes, qui ont fondu sur moi avec voracité. Ce bateau est apparu, et je n'ai été que trop content d'y trouver refuge. Je suis Otto Blendker, jadis lettré de Brunse, et maintenant spadassin à gages, pour prix de mes péchés.

— Brunse ? Est-ce près d'Elwher ? demanda Elric.

Il n'avait jamais entendu dire qu'il y eût un tel endroit, ni un nom aussi barbare, dans les Jeunes Royaumes.

Le Noir secoua la tête.

— Je ne sais rien d'Elwher.

— Alors le monde est considérablement plus vaste que je ne l'imaginai, dit Elric.

— Certes, il l'est, dit Erekosë. Que diriez-vous si j'avais la théorie que la mer sur laquelle nous naviguons embrasse plus d'un monde ?

— Je serais enclin à vous croire, répondit Elric en souriant. J'ai étudié de telles théories. Qui plus est, j'ai vécu des aventures dans d'autres mondes que le mien.

— Je suis bien aise de l'entendre, dit Erekosë. Tout le monde à bord de ce navire n'est pas disposé à accepter ma théorie.

— J'en viens à être plus près de l'accepter, dit Otto Blendker, bien que je la trouve terrifiante.

— Elle l'est, acquiesça Erekosë. Plus terrifiante que tu ne peux l'imaginer, ami Otto.

Elric se pencha par-dessus la table et se servit une autre timbale de vin. Ses vêtements séchaient déjà, et il éprouvait une impression de bien-être physique.

— Je serai heureux de laisser derrière moi ces rivages brumeux.

— On a déjà quitté la côte, dit Brut, mais quant à la brume, elle ne nous quitte jamais. La brume semble suivre le vaisseau – à moins que ce soit lui qui crée la brume partout où il va. Il est rare que nous voyions aucunement la terre, et lorsque d'aventure nous la voyons, comme ce fut le cas aujourd'hui, elle est voilée comme un reflet dans un bouclier terne et bosselé.

— Nous naviguons sur une mer surnaturelle, dit un autre en tendant une main gantée vers la cruche qu'Elric lui passa. A Hasghan, d'où je viens, une légende parle d'une Mer Enchantée : si un marin se trouve à voguer sur ces flots, il risque de ne jamais revenir et de rester perdu pour l'éternité.

— Votre légende contient au moins une part de vérité, je le crains, Terndrik de Hasghan, dit Brut.

— Combien y a-t-il de guerriers à bord ? demanda Elric.

— Seize en plus des Quatre, répondit Erekosë. Vingt en tout. Et il y a là le Timonier – et puis le Capitaine, que vous verrez bientôt, sans aucun doute.

— Les Quatre ? Qui sont-ils ?

Erekosë se mit à rire.

— Vous et moi en faisons partie. Les deux autres occupent la cabine arrière. Et si vous voulez savoir *pourquoi* on nous appelle les Quatre, il faut le demander au Capitaine, bien que, je vous en préviens, ses réponses soient rarement satisfaisantes.

Elric se sentit légèrement poussé d'un côté.

— Le bateau va à bonne allure, dit-il laconiquement, pour le peu de vent qu'il y avait.

— Très bonne allure, acquiesça Erekosë.

Il surgit de son coin : larges épaules, visage sans âge qui portait trace de beaucoup d'expérience ; bel homme, il avait de toute évidence été de maints combats, car il était, au visage comme aux

mains, couturé de cicatrices, sans être pourtant défiguré. Ses yeux, bien que renfoncés et sombres, semblaient n'avoir aucune couleur particulière, et pourtant paraissaient familiers à Elric : il avait l'impression d'avoir vu en rêve peut-être ces yeux-là jadis.

— Nous sommes-nous déjà rencontrés ? lui demanda Elric.

— Oh ! il se peut... ou bien nous nous rencontrerons. Qu'importe ? Nos destins sont les mêmes. Nous avons en commun une même fatalité... et peut-être plus que cela.

— Plus ? J'ai du mal à comprendre la première partie de votre assertion.

— Alors tout est pour le mieux, dit Erekosë en se glissant derrière ses camarades pour passer de l'autre côté de la table.

Il posa la main avec une surprenante douceur sur l'épaule d'Elric.

— Venez, nous devons demander au Capitaine de nous recevoir : il a exprimé le désir de vous voir peu après que vous seriez monté à bord.

Elric acquiesça d'un signe de tête et se leva.

— Ce Capitaine... quel est son nom ?

— Il n'en a aucun qu'il veuille nous révéler, dit Erekosë.

Ensemble ils sortirent sur le pont. La brume s'était plutôt épaissie, et gardait la même pâleur de mort, que ne teintaient même plus les rayons du soleil. On distinguait à peine les extrémités du bateau, et bien que celui-ci avançât rapidement, il n'y avait pas le moindre signe de vent. Pourtant, il faisait plus chaud qu'Elric eût pu l'escompter. Il suivit Erekosë vers l'avant jusqu'à la cabine aménagée sous le pont où se dressait une des deux roues de gouvernail, tenue par un homme de grande taille vêtu d'un surôit et de jambières en peau de daim ouatinée, et si immobile qu'on aurait dit une statue. Le Timonier aux cheveux roux ne tourna ni ne baissa la tête à leur passage, mais Elric entrevit son visage.

La porte semblait faite de quelque métal lisse dont le luisant évoquait la robe d'un animal en bonne santé. Brun-roux, c'était la chose la plus colorée qu'Elric eût vue jusqu'alors à bord.

Erekosë frappa doucement à la porte.

— Capitaine, dit-il. Elric est là.

— Entrez, fit une voix à la fois mélodieuse et lointaine.

La porte s'ouvrit. Une lumière vermeille en sortit à flots, et Elric se trouva à demi aveuglé en entrant. Lorsque ses yeux s'y furent accoutumés, il vit un homme très grand, aux vêtements pâles, debout sur un tapis aux riches nuances au milieu de la cabine. Elric entendit la porte se fermer, et s'aperçut qu'Erekosë ne l'avait pas accompagné à l'intérieur.

— Avez-vous repris vigueur, Elric ? demanda le Capitaine.

— Certes, Messire, grâce à votre vin.

Les traits du Capitaine n'étaient pas plus humains que ceux d'Elric. Ils avaient à la fois plus de finesse et plus de puissance que ceux du Melnibonéen, et pourtant il y avait une certaine ressemblance : les yeux tendaient à s'allonger en pointe, de même que le visage en direction du menton. Le Capitaine avait de longs cheveux qui lui tombaient sur les épaules en cascades d'or roux, et que retenait pour dégager le front un bandeau de jade bleu. Une tunique et des chausses couleur chamois couvraient son corps, des sandales d'argent et filigrane d'argent étaient lacées sur ses mollets. A part ces vêtements, c'était la réplique du timonier qu'Elric venait de voir.

— Voulez-vous reprendre du vin ?

Le Capitaine s'avança vers un coffre au fond de la cabine, près du hublot, qui était fermé.

— Merci, dit Elric.

A présent, il comprenait pourquoi les yeux du Capitaine ne s'étaient pas fixés sur lui : il était aveugle. Bien que ses mouvements fusses prestes et assurés, il était évident qu'il n'y voyait pas du tout. Il versa le vin d'un pichet d'argent dans une coupe d'argent et se dirigea vers Elric en la tendant devant lui. Elric s'avança pour la recevoir.

— Je vous suis reconnaissant de votre décision de vous joindre à nous, dit le Capitaine. Elle me soulage beaucoup, Messire.

— C'est fort courtois à vous, répondit Elric, bien que je doive ajouter que ma décision ne fut pas difficile à prendre : je n'avais nulle part où aller.

— Je l'entends bien : c'est la raison pour laquelle nous avons accosté où et quand nous l'avons fait. Vous vous apercevrez que tous vos compagnons étaient dans une situation semblable avant d'embarquer.

— Vous semblez en savoir long sur les mouvements de nombre d'hommes, dit Elric, tenant dans sa main gauche le vin auquel il n'avait pas goûté.

— Nombre d'hommes, acquiesça le Capitaine, sur nombre de mondes. Je crois savoir que vous êtes une personne cultivée, Messire ; aussi devez-vous avoir quelque idée de la nature de la mer sur laquelle vogue mon navire.

— Je le crois.

— Il vogue entre les mondes, surtout entre les plans de divers aspects du même monde, pour être un peu plus précis. (Le Capitaine eut un moment d'hésitation, et détourna d'Elric son visage aveugle.) Veuillez croire que je ne vous plonge pas délibérément dans la perplexité : il y a des choses que je ne comprends pas, et d'autres que je n'ai pas le droit de révéler complètement. C'est un mandat qui m'est confié, et j'espère que vous avez le sentiment de pouvoir le respecter.

— Je n'ai jusqu'à présent aucune raison de faire autrement, répondit l'albinos.

Il but une gorgée de vin.

— Je me trouve entouré d'une noble équipe, dit le Capitaine. J'ose espérer que vous continuiez à honorer mon mandat lorsque nous atteindrons notre destination.

— Et quelle est-elle, Capitaine ?

— Une île qui appartient de nature à ces eaux.

— Ce doit être chose rare.

— C'en est certes une, et qui jadis n'était pas connue, pas occupée par ceux qu'il nous faut tenir pour nos ennemis. Maintenant qu'ils l'ont découverte et se rendent compte de sa puissance, nous sommes en grand danger.

— Nous ? Vous voulez dire ceux de votre race ou ceux qui sont à bord de votre vaisseau ?

Le Capitaine sourit.

— Je n'ai d'autre race que moi-même. Je parle, me semble-t-il, de toute l'humanité.

— Ces ennemis ne sont pas humains, alors ?

— Non. Ils sont inextricablement mêlés aux affaires humaines, mais cela ne leur a pas inspiré le moindre loyalisme envers nous.

J'utilise, bien sûr, le mot « humanité » au sens large, en nous incluant vous et moi.

— Je comprends, dit Elric. Comment appelle-t-on cette race ?

— De bien des noms, répondit la Capitaine. Veuillez m'excuser, mais je ne puis à présent poursuivre plus longtemps. Si vous voulez bien vous préparer pour la bataille, je vous assure que je vous en révélerai davantage dès que le moment sera venu.

C'est seulement quand Elric se trouva à nouveau de l'autre côté de la porte brun-roux, à regarder Erekosë s'approcher dans la brume en traversant le pont, que l'albinos se demanda si le Capitaine l'avait ensorcelé au point de lui faire oublier tout sens commun. Néanmoins l'aveugle l'avait impressionné, et il n'avait, somme toute, rien de mieux à faire que de poursuivre la traversée jusqu'à l'île. Il haussa les épaules. Il pourrait toujours modifier sa décision s'il découvrait que les occupants de l'île n'étaient pas, selon sa propre opinion, des ennemis.

— Les choses sont-elles à présent moins obscures pour vous, ou davantage, Elric ? demanda Erekosë en souriant.

— Davantage à certains égards, moins à d'autres, lui répondit Elric. Et, pour une raison quelconque, cela m'est égal.

— Alors vous partagez le sentiment de tout le groupe, dit Erekosë.

C'est seulement lorsque celui-ci le conduisit à la cabine située à l'arrière du mât qu'Elric s'avisa qu'il n'avait pas demandé au Capitaine quelle pouvait être la signification des Quatre.

### 3

Sinon qu'elle était orientée dans la direction opposée, l'autre cabine était presque en tous points semblable à la première. Là aussi étaient assis une douzaine d'hommes, tous aventuriers chevronnés, à en juger par leur mise et leur mine. Deux d'entre eux étaient assis ensemble au milieu du côté tribord de la table. L'un était nu-tête, blond, soucieux ; l'autre avait des traits qui ressemblaient à ceux d'Elric, et semblait porter un gantelet d'argent à la main gauche alors que la droite était nue ; son armure était d'un travail délicat et insolite. Il leva la tête lorsque Elric entra, et la lueur qui s'alluma dans son œil unique (l'autre étant masqué par un bandeau de brocart) montra qu'il le reconnaissait.

— Elric de Melniboné ! s'exclama-t-il. Voici qui conforte mes théories ! (Il se tourna vers son compagnon.) Regardez, Hawkmoon, voici celui dont je parlais.

— Vous me connaissez, Messire ? fit Elric, médusé.

— Tu me reconnais, Elric ! Tu ne peux faire autrement ! A la Tour de Voilodion Ghagnasdiak... avec Erekosë... bien que ce fût un Erekosë différent...

— Je ne connais pas de telle tour, ni aucun nom qui ressemble à cela, et c'est la première fois que je vois Erekosë. Vous me connaissez et vous savez mon nom, alors que je ne vous connais pas : je trouve cela troublant, Messire.

— Moi non plus, je n'avais jamais rencontré le prince Corum avant qu'il embarquât, dit Erekosë, et pourtant il soutient que nous avons combattu ensemble par le passé. Je suis enclin à le croire : le temps dans les différents plans de réalité ne s'écoule pas toujours de façon concomitante. Il se pourrait que le prince Corum existe dans ce que nous appellerions l'avenir.

— J'avais cru être ici quelque peu soulagé de tels paradoxes, dit Hawkmoon en se passant la main sur le visage. (Il eut un sourire sans joie.) Mais il semble que cela ne se puisse trouver nulle part au

point où en est actuellement l'histoire des plans : tout fluctue, et même nos identités, semble-t-il, sont susceptibles de changer à tout moment.

— Nous étions Trois, dit Corum. T'en souvient-il, Elric ? Les Trois qui Sont Un ?

Elric secoua la tête.

Corum haussa les épaules, en disant doucement :

— Eh bien, à présent, nous sommes Quatre. Le Capitaine a-t-il parlé d'une île que nous sommes censés envahir ?

— Il l'a fait, dit Elric. Savez-vous ce que pourraient être ces ennemis ?

— Nous n'en savons ni plus ni moins que vous, Elric, dit Hawkmoon. Je cherche un lieu appelé Tanelorn et deux enfants. Je cherche peut-être aussi le Bâton Runique. Je n'en suis pas tout à fait sûr.

— Nous l'avons trouvé une fois, dit Corum. Nous trois. Dans la Tour de Voilodion Ghagnasdiak. Il nous a été d'un grand secours.

— Comme il pourrait l'être pour moi, lui dit Hawkmoon. Je l'ai servi jadis. Je lui ai beaucoup donné.

— Nous avons beaucoup en commun, intervint Erekosë, comme je vous l'ai dit, Elric. Peut-être avons-nous aussi des maîtres qui nous sont communs ?

Elric haussa les épaules.

— Je ne sers d'autre maître que moi-même.

Et il se demanda pourquoi ils souriaient tous de la même façon étrange.

Erekosë dit doucement :

— Dans des aventures comme celle-ci, on a tendance à beaucoup oublier, comme on oublie un rêve.

— Mais c'est un rêve ! répliqua Hawkmoon. Ces derniers temps, j'en ai fait beaucoup de semblables.

— Tout n'est que rêve, si vous voulez, dit Corum. Toute l'existence.

Philosopher de la sorte n'intéressait pas Elric.

— Rêve ou réalité, l'expérience revient au même, non ?

— Très juste, fit Erekosë avec un pâle sourire.

Ils continuèrent à converser pendant une heure ou deux, après quoi Corum s'étira et bâilla en disant qu'il avait envie de dormir. Les

autres firent chorus : ils étaient tous fatigués. Ils quittèrent le rouf et descendirent dans l'entrepont à l'arrière où il y avait des couchettes pour tous les guerriers. En s'étendant sur l'une de celles-ci, Elric dit à Brut de Lashmar, qui était grimpé dans celle de dessus :

— Ça serait une bonne chose de savoir quand ce combat va commencer.

Par-dessus le bord de sa couchette, Brut regarda l'albinos couché au-dessous de lui :

— Je crois que ça ne va pas tarder.

Elric se tenait seul sur le pont, appuyé au bastingage, à essayer d'apercevoir la mer ; mais la mer, comme le reste de l'univers, disparaissait derrière des volutes de brume blanche, au point qu'Elric se demandait s'il y avait les moindres flots sous la quille du vaisseau. Il leva les yeux sur le mât où la voile se tendait, gonflée par un vent chaud et puissant. Il faisait clair, mais une fois encore il n'était pas possible de dire quelle heure du jour il était. Intrigué par les remarques de Corum sur une rencontre antérieure, Elric se demandait s'il y avait eu dans sa vie d'autres rêves semblables à celui qu'il était peut-être en train de faire – des rêves qu'il eût complètement oubliés au réveil. Mais l'inutilité de telles réflexions devint vite évidente, et il tourna son attention vers des questions d'une plus grande actualité, s'interrogeant sur l'origine du Capitaine et de son étrange navire voguant sur un océan plus étrange encore.

— Le Capitaine...

Reconnaissant la voix de Hawkmoon, Elric se retourna pour saluer le grand gaillard blond à la si étrange cicatrice régulière au milieu du front.

— Le Capitaine nous prie tous quatre de lui rendre visite dans sa cabine.

Les deux autres émergèrent de la brume, et ensemble ils se dirigèrent vers la proue où, ayant frappé à la porte brun-roux, ils furent aussitôt admis en présence du Capitaine aveugle, qui tenait déjà prêtes pour eux quatre coupes en argent pleines de vin. Il les dirigea du geste vers le grand coffre sur lequel était posé le vin.

— Servez-vous, je vous en prie, mes amis.

Et l'ayant fait, ils furent là debout, ces quatre bretteurs poursuivis par le destin, tous de grande taille, mais d'une saisissante diversité de traits, et portant cependant tous un certain sceau qui les désignait comme étant de même espèce. Elric le remarqua, bien qu'il fût l'un d'eux, et il essaya de se rappeler les détails de ce que Corum lui avait dit le soir précédent.

— Nous approchons de notre destination, dit le Capitaine. Nous ne tarderons pas à débarquer. Je ne pense pas que nos ennemis s'attendent à notre arrivée, et pourtant le combat sera dur contre ces deux-là.

— Deux ? fit Hawkmoon. Deux seulement ?

— Deux seulement, reprit le Capitaine avec un sourire. Un frère et une sœur. Des sorciers d'un univers tout autre que le nôtre. A la faveur des récents ébranlements dans la structure de nos mondes – dont vous savez quelque chose, Hawkmoon, et vous aussi, Corum – certains êtres ont été libérés qui n'auraient pas sans cela la puissance qu'ils possèdent. Et, possédant une grande puissance, ils ont soif d'en posséder davantage – toute la puissance qu'il y a dans notre univers. Ces êtres sont amoraux comme ne le sont pas les Seigneurs de l'Ordre et du Chaos. Ils ne luttent pas pour exercer une emprise sur la Terre, comme le font ces dieux ; leur seul désir est de convertir l'énergie essentielle de notre univers à leur propre usage. Je pense qu'ils nourrissent dans leur propre univers quelque ambition que favoriserait l'accomplissement de leur désir dans le nôtre. Actuellement, en dépit de conditions qui leur sont hautement favorables, ils n'ont pas atteint la plénitude de leurs forces, mais le moment où ils l'atteindront n'est pas loin. Agak et Gagak : tels sont les noms qu'on leur donne en langage humain ; et ils échappent au pouvoir de tous nos dieux, ce pour quoi un groupe plus puissant a été convoqué : vous-mêmes. Le Champion Eternel en quatre de ses incarnations (et quatre est le nombre maximal auquel nous puissions nous risquer sans provoquer d'autres fâcheux ébranlements dans les plans de la Terre) : Erekosë, Elric, Corum et Hawkmoon. Chacun de vous en commandera quatre autres, dont le sort est lié au vôtre et qui sont par eux-mêmes de grands combattants, bien qu'ils ne partagent pas vos destinées à tous égards. Vous pouvez choisir chacun les quatre avec lesquels vous

souhaitez combattre ; je pense que vous trouverez cela assez facile. Nous ne sommes pas loin d'accoster, à présent.

— Vous nous conduirez ? demanda Hawkmoon.

— Je ne le puis. Je peux seulement vous conduire à l'île et attendre les survivants – s'il y a des survivants.

Elric fronça les sourcils.

— Ce combat n'est pas le mien, me semble-t-il.

— C'est le vôtre, répondit le Capitaine sobrement. Et c'est le mien. Je débarquerais avec vous si cela m'était permis, mais cela ne l'est pas.

— Pourquoi cela ? demanda Corum.

— Vous l'apprendrez un jour. Je n'ai pas le courage de vous le dire. Mais je n'ai que bonne volonté à votre égard, soyez-en assurés.

Erekosë se frotta la mâchoire.

— Eh bien, puisque c'est ma destinée de me battre, et puisque, comme Hawkmoon, je continue à chercher Tanelorn, et puisque, à ce que je crois comprendre, j'ai quelque chance de réaliser mon ambition si je réussis dans cette mission, j'accepte, moi en tout cas, de m'attaquer à ces deux êtres, Agak et Gagak.

Hawkmoon fit un signe de tête.

— Je marche avec Erekosë, pour des raisons semblables.

— Moi aussi, fit Corum.

— Il y a peu de temps, dit Elric, je me considérais comme solitaire. Maintenant, j'ai de nombreux camarades. Rien que pour ça, je combattrai avec eux.

— C'est peut-être la meilleure des raisons, approuva Erekosë.

— Il n'y a aucune récompense à attendre de cette tâche, à part l'assurance que je vous donne que votre succès épargnera au monde beaucoup de malheur, dit le Capitaine. Quant à vous, Elric, vous avez encore moins à en attendre que les autres.

— Peut-être que non, répondit Elric.

— Si vous le dites. (Le Capitaine désigna du geste le pichet.)  
Encore un peu de vin, mes amis ?

Chacun d'eux accepta, et le Capitaine poursuivit, levant vers le plafond de la cabine le regard fixe de ses yeux aveugles :

— Sur cette île se trouvent des ruines – peut-être était-ce jadis une cité appelée Tanelorn – et au centre des ruines se dresse un bâtiment intact. C'est ce bâtiment qu'utilisent Agak et sa sœur. C'est

cela que vous devez attaquer. Vous le reconnaîtrez, je l'espère, tout de suite.

— Et nous devons occire ces deux êtres ? dit Erekosë.

— Si vous le pouvez. Ils ont des serviteurs pour les aider ; ceux-là aussi, il faut les tuer. Puis le bâtiment devra être incendié ; c'est important (Le Capitaine marqua une pause.) Incendié : il faut le détruire par le feu à l'exclusion de tout autre moyen.

Elric eut un sourire narquois :

— Il n'y a guère d'autres moyens de détruire des bâtiments, Messire Capitaine.

Le Capitaine lui rendit son sourire et s'inclina légèrement en signe d'acquiescement :

— Oui, de fait. Néanmoins, il serait bon de ne pas oublier ce que j'ai dit.

— Savez-vous à quoi ils ressemblent, ces deux êtres... cet Agak et cette Gagak ? demanda Corum.

— Non. Il est possible qu'ils ressemblent à des créatures de notre monde, il est possible que non. Rares sont ceux qui les ont vus : il n'y a pas longtemps qu'ils sont capables de prendre une forme matérielle quelconque.

— Et quelle est la meilleure façon d'en triompher ? demanda Hawkmoon.

— Par le courage et l'ingéniosité, répondit le Capitaine.

— Vous n'êtes guère explicite, Messire, dit Elric.

— Je suis aussi explicite que je puis l'être. Et maintenant, mes amis, puis-je vous suggérer de vous reposer et de préparer vos armes ?

Tandis qu'ils retournaient à leurs cabines, Erekosë soupira.

— Nous sommes en proie au destin, dit-il. Nous n'avons guère de libre arbitre, même si nous nous persuadons du contraire. Que nous périssions dans l'aventure ou y survivions, cela ne comptera guère dans l'ordonnancement global des choses.

— Je trouve que vous avez une tournure d'esprit bien sombre, ami, dit Hawkmoon.

La brume s'insinuait parmi la mâture, se tordait dans le gréement, inondait le pont et ses volutes masquaient aux yeux d'Elric le visage de ses trois compagnons.

— Une tournure d'esprit réaliste, répliqua Corum.

La brume se faisait plus dense sur le pont, enveloppant chaque homme comme un linceul. Les membrures du navire craquaient, et Elric avait l'impression d'entendre les croassements d'un corbeau. Il faisait plus froid à présent. Tous quatre gagnèrent en silence leurs cabines pour vérifier les crochets et les boucles de leur armure, polir et aiguiser leurs armes, et faire semblant de dormir.

— Oh ! je n'ai aucun goût pour la sorcellerie, dit Brut de Lashmar en tirant sur sa barbe blonde, car ce fut la sorcellerie qui fit ma honte.

Elric lui avait rapporté tous les propos du Capitaine, et lui avait demandé d'être un des quatre qui combattraient avec lui lorsqu'ils débarqueraient.

— Tout n'est que sorcellerie ici, dit Otto Blendker.

Et, avec un pâle sourire, il tendit à Elric sa main.

— Je combattrai à vos côtés, Elric.

Son armure vert glauque chatoyant vaguement à la lueur de la lanterne, un autre se leva ; son heaume rejeté en arrière laissait voir son visage, un visage presque aussi blême que celui d'Elric, bien que ses yeux fussent profonds et presque noirs.

— Moi aussi, dit Hown Dompte-Serpents, bien que, je le crains, je ne serve pas à grand-chose sur la terre ferme.

Le dernier à se lever, en réponse au coup d'œil d'Elric, fut un guerrier qui avait peu parlé au cours de leur conversation précédente. Sa voix était grave et hésitante : il portait un simple petit casque de fer sur ses cheveux roux qui étaient nattés ; au bout de chaque tresse pendait une petite phalange qui battait sur sa cotte de mailles à chacun de ses mouvements : c'était Ashnar-le-Lynx, dont les yeux étaient rarement moins que farouches.

— Je n'ai ni l'éloquence ni l'éducation de vous autres gentilshommes, dit-il. Et la sorcellerie ne m'est aucunement familière, non plus que ces autres choses dont vous parlez ; mais je suis un bon soldat, et combattre fait ma joie. Je suivrai vos ordres, Elric, si vous voulez de moi.

— Volontiers, répondit Elric.

— Il n'y a pas la moindre discussion, semble-t-il, dit Erekosë aux quatre autres qui avaient choisi de se joindre à lui. Tout ceci est sans aucun doute réglé d'avance. Nos destinées sont liées depuis toujours.

— Une telle philosophie peut conduire à un fatalisme malsain, répliqua Terndrik de Hasghan. Mieux vaut croire que nous sommes maîtres de notre destin, même si tout tend à prouver le contraire.

— Croyez ce que vous désirez, répondit Erekosë. J'ai vécu de nombreuses vies, bien que toutes sauf une n'aient laissé que de vagues souvenirs. (Il haussa les épaules.) Pourtant je me fais illusion, je suppose, dans la mesure où j'œuvre en vue du moment où je trouverai Tanelorn, et rejoindrai peut-être qui je cherche. C'est cette ambition qui soutient mes forces, Terndrik.

Elric sourit.

— Moi, je me bats parce que je goûte la camaraderie des armes. C'est en soi un état dans lequel il est triste de se trouver, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Erekosë, les yeux baissés vers le plancher. Ma foi, il faut essayer de nous reposer maintenant !

## 4

Les contours de la côte étaient indistincts. Les guerriers s’avançaient vers elle à travers la brume blanche, en pataugeant dans l’eau blanche. Ils tenaient au-dessus de leur tête leur épée – leur seule arme. Chacun des Quatre possédait une lame d’une taille et d’une facture exceptionnelles, mais nul n’en avait une qui parfois se parlât à elle-même à mi-voix comme le faisait celle d’Elric, Stormbringer. Jetant un coup d’œil en arrière, Elric vit le Capitaine, debout au bastingage, tournant vers l’île son visage aux yeux aveugles et mouvant ses lèvres pâles comme s’il parlait tout seul. Dans l’eau jusqu’à la taille maintenant, Elric sentit sous ses pieds le sable durcir pour devenir du rocher lisse. Il continua à avancer dans l’eau aux aguets, prêt à porter n’importe quelle attaque contre ceux qui pourraient défendre l’île. Mais à présent la brume s’éclaircissait comme si elle ne pouvait avoir de prise sur cette terre, et on ne voyait nulle trace de défenseurs.

Chaque homme portait, enfoncée dans sa ceinture, une torche, dont l’extrémité était enveloppée de tissu huilé afin qu’elle ne fût pas mouillée quand le moment viendrait de l’allumer. Chacun était également muni d’une poignée d’amadou où le feu couvait, dans une petite boîte spéciale placée dans une escarcelle qui pendait à sa ceinture, de telle sorte que les torches pussent instantanément être allumées.

— Seul le feu détruira l’ennemi à jamais, avait dit le Capitaine en leur tendant leurs torches et leurs boîtes à amadou.

En s’éclaircissant, la brume dévoilait un paysage aux ombres épaisses. Roche rouge et végétation jaune en étaient couvertes, et c’étaient des ombres de toutes les formes et de toutes les dimensions, qui ressemblaient à toutes sortes de choses. Elles paraissaient projetées par l’énorme soleil rouge sang qui se tenait à la verticale de l’île en un perpétuel midi ; mais ce qui était troublant, c’est que ces ombres n’avaient pas d’origine apparente, comme si les

objets auxquels elles correspondaient étaient invisibles ou existaient ailleurs que sur l'île elle-même. Le ciel lui aussi avait l'air plein de telles ombres ; mais, tandis que celles qui étaient sur l'île étaient immobiles, celles du ciel bougeaient parfois, peut-être quand les nuages se déplaçaient. Et sans cesse le soleil rouge répandait sa lumière sanglante, et infligeait aux vingt hommes son déplaisant éclat comme il l'infligeait à la terre.

Et, par moments, tandis qu'ils s'enfonçaient prudemment à l'intérieur des terres, une étrange lueur papillotante parcourait l'île, de sorte que les contours perdaient quelques secondes leur stabilité avant de se fixer à nouveau. Elric, croyant que c'était la faute de ses yeux, ne dit rien jusqu'au moment où Hown Dompte-Serpents – qui avait du mal à adapter sa démarche à la terre ferme – déclara :

— J'ai rarement débarqué, certes, mais il me semble que cette terre est d'une nature plus étrange qu'aucune autre à ma connaissance : ce miroitement, ces déformations...

Plusieurs voix firent chorus.

— Et d'où viennent ces ombres ? fit Ashnar-le-Lynx en regardant autour de lui avec une crainte superstitieuse non dissimulée. Pourquoi ne voyons-nous pas ce qui les projette ?

— Il se pourrait, dit Corum, que ce soient des ombres projetées par des objets existant dans d'autres dimensions de la Terre. Si toutes les dimensions se rencontrent ici, comme il a été suggéré, cela pourrait être une explication vraisemblable. (Il porta sa main d'argent à son bandeau brodé.) Ce n'est pas l'exemple le plus étrange d'une telle conjonction dont j'aie été témoin.

— Vraisemblable ? fit Otto Blendker en ricanant. Alors, je vous en prie, que personne ne me donne d'explication invraisemblable !

Ils poursuivirent leur route parmi les ombres, sous la lueur sanguinolente, jusqu'à ce qu'ils parvinssent à la périphérie des ruines.

Ces ruines, songea Elric, avaient quelque chose de commun avec la cité délabrée d'Ameeron, qu'il avait visitée au cours de sa quête de l'Épée Noire ; mais elles étaient au total plus vastes : c'était plutôt un ensemble de petites villes, chacune d'un style architectural totalement différent.

— Peut-être est-ce Tanelorn, dit Corum, qui avait visité cet endroit ou plutôt toutes les versions de Tanelorn qui aient jamais

existé. Car Tanelorn existe sous de nombreuses formes, dépendant chacune des désirs de ceux qui souhaitent le plus la trouver.

— Ce n'est pas la Tanelorn que moi, je m'attendais à trouver, dit Hawkmoon non sans amertume.

— Ni moi non plus, ajouta Erekosë sombrement.

— Peut-être est-ce Tanelorn, dit Elric, et peut-être que non.

— Ou peut-être est-ce un cimetière, dit Corum d'un ton distant, et son œil unique se rembrunit. Un cimetière contenant toutes les versions oubliées de cette étrange cité.

Ils se mirent à escalader les ruines en direction du centre, et leurs armes s'entrechoquaient bruyamment au gré de leurs mouvements. Elric voyait à leur expression méditative que beaucoup de ses compagnons se demandaient comme lui si ce n'était pas un rêve. Sinon, pourquoi se trouveraient-ils dans cette étrange situation, risquant sans aucun doute leur vie – leur âme, peut-être – en un combat qui n'était l'affaire d'aucun d'entre eux ?

Erekosë se rapprocha d'Elric tout en marchant.

— Avez-vous remarqué, lui demanda-t-il, qu'à présent on voit ce que représentent les ombres ?

Elric opina de la tête.

— On peut deviner d'après leurs ruines ce à quoi ressemblaient certains des bâtiments. Les ombres sont celles de ces bâtiments – les bâtiments d'origine avant qu'ils ne tombassent en ruine.

— Tout juste, dit Erekosë.

Ensemble, ils frissonnèrent.

Ils finirent par approcher du centre probable. Il y avait là un bâtiment qui n'était pas en ruine. Il se dressait au milieu d'un espace dégagé, tout en courbes et en rubans de métal et en tubes qui brillaient.

— Cela ressemble plus à une machine qu'à une bâtisse, dit Hawkmoon.

— Et à un instrument de musique plus qu'à une machine, dit Corum, pensif.

La petite troupe s'arrêta, chaque groupe de quatre se rassemblant autour de son chef. Il n'y avait aucun doute qu'ils eussent atteint leur but.

Maintenant qu'Elric regardait attentivement le bâtiment, il pouvait voir qu'en réalité il y en avait deux – absolument identiques et reliés à divers endroits par des entrelacs de tuyaux qui étaient peut-être des couloirs de communication, bien qu'il fût difficile d'imaginer quelle sorte d'être pourrait les utiliser.

– Deux bâtiments ! fit Erekosë. Ce n'est pas ce à quoi nous nous attendions. Faut-il nous séparer pour les attaquer tous les deux ?

D'instinct, Elric sentit qu'il ne serait pas sage d'agir ainsi. Il secoua la tête.

– Je crois que nous devrions pénétrer ensemble dans l'un d'eux : diviser nos forces nous affaiblirait.

– Je suis du même avis, dit Hawkmoon, et les autres opinèrent.

Ainsi, ne trouvant pratiquement rien pour se tenir à couvert, ils s'avancèrent hardiment vers le plus proche des deux bâtiments, jusqu'à un point près du sol où l'on distinguait une ouverture noire de proportions irrégulières. Les défenseurs brillaient par leur absence : c'était de mauvais augure. Les bâtiments palpitaient, rayonnaient, parfois chuchotaient, mais c'était tout.

Elric et son groupe furent les premiers à entrer. Ils se trouvèrent dans un couloir chaud et humide qui tournait presque tout de suite à droite. Les autres les suivirent, et tous se retrouvèrent dans ce couloir, jetant devant eux des regards circonspects et farouches, dans l'attente d'une attaque... qui ne venait pas.

Avec Elric à leur tête, ils poussèrent plus avant, mais au bout de quelques instants le couloir fut agité d'un violent tremblement. Projeté à terre, Hown Dompte-Serpents poussa un juron. Tandis que l'homme à l'armure vert glauque se remettait sur pied, une voix se mit à résonner le long du couloir, venant apparemment de fort loin, et néanmoins forte et chargée d'irritation.

– *Qui ? Qui ? Qui ?* hurlait la voix.

» *Qui ? Qui ? Qui m'envahit ?*

Le tremblement du couloir décrut un peu, pour faire place à un frémissement continu, tandis que la voix devenait un marmonnement distant et mal assuré.

– *Qu'est-ce qui attaque ? Qu'est-ce ?*

Les vingt hommes échangèrent des regards perplexes. Finalement Elric, haussant les épaules, se remit en marche, entraînant les autres derrière lui, et bientôt le passage s'élargit en

une grande salle dont les parois, la voûte et le sol suintaient d'un liquide visqueux et dont l'air était pénible à respirer. Et voici que, traversant on ne sait comment les parois de cette salle, apparaissaient les premiers défenseurs, d'horribles bêtes qui devaient être les serviteurs de ces frère et sœur mystérieux Agak et Gagak.

— *A l'attaque !* criait la voix lointaine. *Détruisez-moi ça ! Détruisez-le !*

Les bêtes étaient d'une espèce primitive, presque tout en gueules béantes et corps sinueux, mais c'est en grand nombre qu'elles se glissaient vers les vingt hommes, qui prirent promptement leur formation de combat en quatre unités et s'apprêtèrent à se défendre. Les monstres approchaient avec un horrible chuintement, et faisaient claquer les arêtes osseuses qui leur servaient de dents en se dressant pour fondre sur Elric et ses compagnons et les déchiqueter. Elric brandit son épée, qui ne rencontra guère de résistance en tranchant à travers plusieurs de ces êtres à la fois. Mais à présent l'air était plus épais que jamais, le sol était inondé de liquide, et la puanteur qui en montait menaçait de les suffoquer.

— Frayez-vous un chemin à travers à coups d'épée ! ordonna Elric. Dirigez-vous vers cette ouverture !

Il désigna celle-ci de la main gauche.

Et c'est ainsi qu'ils avancèrent, repoussant les créatures primitives en taillant dans leur masse, et rendant du même coup l'air encore plus irrespirable.

— Ces êtres ne sont pas durs à combattre, dit Hown Dompte-Serpents en haletant, mais chacun de ceux que nous tuons nous dérobe un peu de nos chances de survivre.

Elric était conscient de ce paradoxe.

— Astucieuse machination de nos ennemis, sans aucun doute.

Il toussa, et se remit à sabrer une douzaine de bêtes qui rampaient vers lui. Ces êtres étaient sans peur, mais également stupides : ils ne tentaient pas la moindre stratégie.

Elric finit par atteindre le couloir suivant, où l'air était un peu plus pur ; il l'aspira avec soulagement et fit signe à ses compagnons de le rejoindre.

Elevant et abattant sans trêve leurs fers, ils battirent peu à peu en retraite dans ce passage, où ne les suivirent que quelques-uns des

monstres ; ces derniers semblaient rechigner à y pénétrer, ce qui fit soupçonner à Elric qu'il devait receler quelque part un danger qu'eux-mêmes redoutaient. Mais il n'y avait rien d'autre à faire que d'aller de l'avant, et Elric ne pouvait que se féliciter qu'ils eussent tous les vingt survécu à cette première épreuve.

Haletants, ils se reposèrent un moment en s'adossant aux parois frémissantes du couloir, tout en prêtant l'oreille aux accents de la voix lointaine, à présent étouffée et indistincte.

— Point ne me plaît du tout ce château, grogna Brut de Lashmar, en examinant un accroc qu'avait fait à sa cape une des bêtes en le happant. Haute sorcellerie y règne.

— Il n'y a là rien qu'on ne nous eût annoncé, lui rappela Ashnar-le-Lynx, qui visiblement avait peine à dominer sa terreur.

Les petits os accrochés à ses tresses suivaient le rythme des tremblements des murs, et le gigantesque barbare avait presque l'air pitoyable dans ses efforts sur lui-même pour poursuivre sans faiblir.

— Ce sont des lâches, ces sorciers, dit Otto Blendker. Ils refusent de se montrer, (Il éleva la voix.) Leur aspect est-il si répugnant qu'ils craignent de nous laisser les voir ?

C'était un défi qui ne fut pas relevé : ils poursuivirent leur chemin par les couloirs sans voir la moindre trace d'Agak ou de sa sœur Gagak. Il faisait tour à tour plus sombre et plus clair. Tantôt le passage se rétrécissait au point qu'il leur était difficile de s'y faufiler, tantôt il s'élargissait presque aux dimensions d'une salle. La plupart du temps, les couloirs paraissaient s'élever en s'enfonçant dans le bâtiment.

Elric s'efforça de deviner la nature des habitants de ce château fort. On n'y trouvait pas de marches, aucun objet fabriqué reconnaissable. Sans raison bien précise, Elric se figura Agak et Gagak sous forme reptilienne : des reptiles préféreraient des passages en pente douce à des escaliers, et n'auraient que faire des meubles qui nous sont habituels. Mais encore était-il possible qu'ils pussent changer de forme à volonté, en prenant forme humaine quand cela leur convenait. Il commençait à lui tarder de se trouver face à face avec un des sorciers, ou les deux.

Ashnar-le-Lynx avait d'autres raisons – à ce qu'il disait – d'être impatient.

— On disait qu’il y aurait un trésor ici, grommelait-il. Je croyais risquer ma vie contre une juste récompense, mais il n’y a ici nulle chose de valeur. (Il mit sa main calleuse contre la paroi.) Pas même pierre ou brique. De quoi sont faits ces murs, Elric ?

Elric hocha la tête.

— Cela m’a intrigué aussi, Ashnar.

C’est alors qu’il vit deux grands yeux sauvages qui scrutaient les ténèbres devant lui. Il entendit un martèlement, un bruit de course précipitée, et les yeux grossirent de plus en plus. Il vit une gueule rouge, des crocs jaunes, de la fourrure orangée. Puis, avec un grondement, la bête se rua sur lui au moment où il levait Stormbringer pour se défendre et criait un avertissement aux autres. C’était un babouin, mais gigantesque, et suivi d’au moins une douzaine d’autres. Elric accompagna de tout le corps le mouvement de son épée, qui frappa la bête à l’aine. Elle tendit ses griffes, et Elric les sentit lui labourer les épaules et la taille. Il gémit : à un endroit au moins, le sang coulait. Il avait les bras coincés et ne pouvait dégager son épée ; tout ce qu’il pouvait faire, c’était la retourner dans la blessure qu’il avait déjà infligée. De toute sa force, il tourna la poignée. Le grand singe hurla, ses yeux injectés de sang flamboyèrent, et il découvrit ses crocs jaunes en lançant sa gueule vers la gorge d’Elric. Celui-ci sentit les dents se refermer sur son cou, et le souffle fétide faillit le suffoquer. De nouveau il exerça une torsion sur la lame, de nouveau la bête hurla de douleur.

La pression des crocs enfonçait le métal du gorgerin, seule protection qui épargnât à Elric une mort immédiate. Il se débattit pour dégager au moins un bras, faisant pivoter sa lame une troisième fois, puis la tirant de côté pour élargir la blessure à l’aine. Les grognements et les gémissements du babouin se firent plus forts, et ses dents resserrèrent leur étau sur le cou d’Elric : mais déjà celui-ci entendait un murmure se mêler aux bruits que faisait le singe et sentait Stormbringer palpiter dans sa main. Il savait que l’épée soutirait de la puissance au singe en même temps que le singe cherchait à le détruire, et une partie de cette puissance commençait à se répandre dans le corps d’Elric.

Rassemblant ses dernières forces, celui-ci fit un effort désespéré pour que la lame tranchât à travers les chairs du singe ; il lui ouvrit largement le ventre, de sorte que le sang et les entrailles jaillirent

sur lui lorsque, soudain libéré, il tituba en arrière, dégageant brusquement l'épée du même mouvement. Le singe lui aussi partait en arrière en titubant, fixant un regard stupéfait et horrifié sur son affreuse blessure avant de s'écrouler sur le sol du couloir.

Elric se retourna, prêt à porter assistance à son camarade le plus proche, juste à temps pour voir mourir Terndrik de Hasghan, qui s'agitait convulsivement dans l'étreinte d'un singe encore plus colossal et perdait son sang à flots, la tête arrachée des épaules par les crocs de la bête. Elric enfonça Stormbringer bien nettement entre les épaules de celle-ci et lui perça le cœur ; monstrueux assassin et victime humaine s'effondrèrent ensemble. Deux autres guerriers étaient morts, et plusieurs portaient de vilaines blessures, mais les autres poursuivaient le combat, épées et armures maculées d'écarlate. L'étroit couloir puait le singe, la sueur et le sang. Elric se jeta dans la mêlée, frappant le crâne d'un singe qui s'attaquait à Hown Dompte-Serpents, lequel avait perdu son épée, et jeta un coup d'œil reconnaissant à Elric en se baissant pour la ramasser. Ensemble ils s'en prirent au plus énorme des babouins, beaucoup plus grand qu'Elric, qui coinçait Erekosë contre le mur, l'épée de celui-ci plantée dans l'épaule.

De deux côtés, Hown et Elric frappèrent, et le babouin, grondant et hurlant, fit face aux nouveaux assaillants, l'épée d'Erekosë frémissant dans son épaule. Il se rua sur eux, et ils frappèrent à nouveau ensemble, atteignant le monstre au cœur et au poumon, de sorte qu'en rugissant contre eux il dégorgea du sang. Il tomba à genoux, le regard peu à peu terni, puis s'effondra lentement.

A présent, le silence à nouveau régnait dans le couloir, et la mort s'y trouvait partout.

Terndrik de Hasghan était mort. Deux des équipiers de Corum étaient morts. Tous ceux d'Erekosë qui survivaient étaient grièvement blessés. Un des hommes de Hawkmoon était mort, mais les trois autres s'en sortaient pratiquement sans une égratignure. Brut de Lashmar avait le casque marqué d'un coup, mais n'avait rien subi d'autre, et Ashnar-le-Lynx était échevelé, rien de plus. Le barbare avait fait leur affaire à deux des babouins au cours du combat ; mais à présent, il s'appuyait au mur, haletant, et ses yeux roulaient dans leurs orbites.

— Je commence à soupçonner cette entreprise de n'être pas de bonne économie, dit-il avec un semi-riktus. (Il se ressaisit, et enjamba le cadavre d'un babouin pour rejoindre Elric.) Moins nous y passerons de temps, mieux cela vaudra. Que vous en semble, Elric ?

— Je serais d'accord, répondit Elric en lui rendant son sourire. Venez !

Et il ouvrit la marche dans le couloir jusqu'à une salle dont les parois émettaient une lueur rose. Au bout de quelques pas seulement, il sentit quelque chose lui saisir la cheville ; baissant les yeux, il vit à sa grande horreur un long et mince serpent qui s'enroulait autour de sa jambe. Il était trop tard pour utiliser son épée ; il saisit donc le reptile derrière la tête et l'arracha en partie de sa jambe avant de lui trancher la tête. Les autres déjà frappaient du pied et se lançaient des cris d'avertissement. Les serpents ne semblaient pas venimeux, mais il y en avait des milliers, qui surgissaient apparemment du sol même. De couleur chair et dépourvus d'yeux, ils ressemblaient plus à des vers de terre qu'à des reptiles ordinaires, mais ils ne manquaient pas de force.

Hown Dompte-Serpents se mit à chanter une étrange mélodie, pleine de notes liquides et sifflantes, et cela sembla exercer un effet apaisant sur ces créatures : l'une après l'autre d'abord, puis en nombre croissant, elles retombèrent à terre, apparemment endormies. Ce succès amena un grand sourire sur les lèvres de Hown.

— A présent je comprends d'où vous est venu votre surnom, lui dit Elric.

— Je n'étais pas sûr que ce chant agisse sur ces bêtes-ci, lui confia Hown, car elles ne ressemblent à aucun des serpents que j'aie jamais vus dans les mers de mon propre monde.

La petite troupe reprit sa marche, enfonçant les pieds dans des masses de serpents endormis. Ils s'aperçurent que le couloir suivant montait en pente raide. Par moments, ils étaient obligés de s'aider des mains pour conserver leur équilibre en grimpant sur ce sol glissant fait d'une manière singulière.

Il faisait beaucoup plus chaud dans ce couloir ; et, tous en sueur, ils s'arrêtèrent plusieurs fois pour se reposer et s'éponger le front. Cette montée semblait se poursuivre à jamais ; il y avait quelques

tournants, mais les replats ne dépassaient jamais un mètre ou deux. Parfois, le couloir se rétrécissait au point de n'être guère plus qu'un tuyau dans lequel ils devaient progresser à plat ventre en se tortillant ; à d'autres endroits la voûte disparaissait dans les ténèbres au-dessus de leurs têtes. Elric avait depuis longtemps renoncé à essayer d'établir un rapport entre leur position et ce qu'il avait vu de l'extérieur de la forteresse. De temps en temps de petites créatures informes se précipitaient vers eux en essaims, apparemment dans l'intention de les attaquer mais elles constituaient rarement plus qu'un désagrément, et bientôt la petite troupe n'y prêta pratiquement plus attention en poursuivant son ascension.

Depuis quelque temps, ils n'entendaient plus la voix étrange qui les avait accueillis à leur entrée, mais voici qu'elle se remit à chuchoter, sur un ton encore plus pressant qu'avant :

— *Où ? Où ? Oh ! la douleur !*

Ils s'arrêtèrent pour essayer de repérer l'origine de cette voix, mais elle semblait venir de partout à la fois.

Serrant les dents, ils poursuivirent leur route, harcelés par des milliers de petites créatures qui, partout où leur chair était à nu, les piquaient comme autant de moucheron ; mais ce n'étaient pas des insectes. Elric n'avait jamais rien vu de pareil : elles étaient informes, primitives et presque incolores. Tandis qu'il avançait, elles ne cessaient de frapper son visage comme des rafales de vent. Suant, suffoquant, à demi aveuglé, il sentait ses forces l'abandonner. L'air était à présent si épais, si chaud et si salé qu'il avait l'impression de se mouvoir dans un élément liquide. Les autres souffraient autant que lui : certains vacillaient, et il y en eut deux qui tombèrent, aussitôt remis sur pied par des compagnons pourtant presque aussi épuisés. Elric avait du mal à résister à la tentation de se dépouiller de son armure, mais il savait bien qu'ainsi il mettrait sa chair davantage encore à la merci des créatures volantes.

Ils ne cessaient pas pour autant de monter. Et voici qu'à nouveau des êtres serpentins comme ceux auxquels ils avaient déjà eu affaire s'entortillaient à leurs pieds ; et Hown eut beau chanter sa mélodie hypnotique, il s'enroua sans pourtant venir à bout de ce surcroît de gêne.

— Nous n'allons pas survivre à cela bien longtemps ! dit Ashnar-le-Lynx en se rapprochant d'Elric. Nous ne serons pas en état d'affronter le sorcier si jamais nous le trouvons, lui ou sa sœur.

Elric hocha la tête, l'air sombre :

— C'est aussi ce que je pense, Ashnar, mais que pouvons-nous faire d'autre ?

— Rien, dit Ashnar à voix basse. Rien.

— *Où ? Où ? Où ?*

Tous les alentours bruissaient de ce mot. Nombre de guerriers ne parvenaient plus à garder bonne contenance.

## 5

Ils étaient arrivés en haut du couloir. La voix bougonne était beaucoup plus forte à présent, mais aussi plus chevrotante. Ils avaient devant eux un passage voûté qui aboutissait à une salle éclairée.

— La chambre d'Agak, sans aucun doute, dit Ashnar, en assurant sa prise sur son épée.

— Il se peut, fit Elric.

Il se sentait détaché de son propre corps. Peut-être était-ce la chaleur et l'épuisement, ou bien son inquiétude croissante, mais quelque chose le fit se retirer en lui-même et hésiter avant de pénétrer dans la salle.

Celle-ci était octogonale, et chacun de ses côtés, en pente, était d'une couleur différente, et chaque couleur changeait constamment. De temps en temps les parois devenaient semi-transparentes, laissant voir tout le panorama de la ville (ou de l'ensemble de villes) très en contrebas, ainsi que la forteresse jumelle de celle-ci, toujours reliée à elle par des tubes et des câbles.

C'est le grand bassin au centre de la pièce qui attira surtout l'attention des arrivants : il semblait profond, et était rempli d'une substance visqueuse et nauséabonde qui bouillonnait. Des formes s'y dessinaient ; étranges et grotesques, belles et familières, elles semblaient toujours sur le point de prendre un aspect permanent, mais retombaient alors dans le bassin et se fondaient dans la masse. La voix était devenue plus forte encore ; il ne faisait aucun doute qu'elle provenait du bassin.

— *QUOI ? QUOI ? QUI FAIT INTRUSION ?*

Elric se força à s'approcher du bassin et, un instant, il vit son propre visage qui le regardait avant de se dissoudre.

— *QUI FAIT INTRUSION ? AH ! JE SUIS TROP FAIBLE !*

Elric adressa la parole au bassin :

— Nous sommes de ceux que vous voudriez détruire. Nous sommes ceux dont vous voudriez vous nourrir.

— *AH ! AGAK ! AGAK ! JE ME SENS MAL ! OÙ ES-TU ?*

Ashnar et Brut rejoignirent Elric, le visage révolté de dégoût.

— Agak ! grogna Ashnar-le-Lynx en plissant les yeux. Enfin quelque indication que le sorcier est bien ici !

Les autres, entrés en masse, se tenaient aussi loin du bassin que possible, mais ne pouvaient en détourner les yeux, fascinés par la diversité des formes qui se dessinaient et se dissolvaient dans le liquide visqueux.

— *JE M’AFFAIBLIS... MON ÉNERGIE A BESOIN D’ÊTRE RÉALIMENTÉE... NOUS DEVONS COMMENCER MAINTENANT, AGAK... IL NOUS A FALLU SI LONGTEMPS POUR ATTEINDRE CE LIEU. J’AI CRU QUE JE POUVAIS ME REPOSER. MAIS LA MALADIE RÈGNE ICI. ELLE ENVAHIT MON CORPS. AGAK ! RÉVEILLE-TOI, AGAK ! RÉVEILLE-TOI !*

— Quelques serviteurs d’Agak, chargés de la défense de la salle ? suggéra Hown Dompte-Serpents d’une toute petite voix.

Mais Elric gardait les yeux fixés sur le bassin : il commençait, pensait-il, à deviner la vérité.

— Agak va-t-il s’éveiller ? demanda Brut. Va-t-il venir ? Et il lança autour de lui des coups d’œil inquiets.

— Agak ! appela Ashnar-le-Lynx. Lâche !

— Agak ! crièrent de nombreux autres guerriers en brandissant leurs armes.

Mais Elric ne dit rien, et il remarqua aussi que Hawkmoon et Corum et Erekosë gardaient tous le silence. Il se dit qu’en eux aussi la même explication devait se faire jour. Il les regarda : dans les yeux d’Erekosë il lut une terrible souffrance, une profonde pitié pour lui-même comme pour ses compagnons.

— Nous sommes les Quatre Qui Sont Un, dit Erekosë.

Il avait un tremblement dans la voix.

Elric fut pris d’une impulsion étrangère à sa nature, une impulsion qui lui inspirait dégoût et terreur.

— Non...

Il s’efforçait de rengainer Stormbringer, et l’épée refusait de rentrer dans son fourreau.

— *AGAK ! VITE !* fit la voix qui montait du bassin.

— Si nous ne faisons pas cela, dit Erekosë, ils vont dévorer tous nos univers ; rien ne subsistera !

Elric porta sa main libre à sa tête. Il vacillait au bord de ce terrifiant bassin. Il gémissait.

— Il faut que nous le fassions, alors, fit Corum comme un écho.

— Je refuse, dit Elric. Je suis moi-même.

— Moi de même ! fit Hawkmoon.

Mais Corum Jhaelen Irsei déclara :

— C'est la seule solution pour nous, pour l'être unique que nous sommes : ne le comprenez-vous pas ? Nous sommes les seuls dans nos univers respectifs à disposer du moyen de tuer les sorciers – de la seule manière dont ils puissent être tués !

Elric regarda Corum, Hawkmoon, Erekosë, et de nouveau reconnut en chacun d'entre eux quelque chose de lui-même.

— Nous sommes les Quatre Qui Sont Un, répéta Erekosë. Notre force conjuguée surpasse le total de nos forces. Nous devons nous unir, frère ! Nous devons vaincre ici avant de pouvoir espérer vaincre Agak.

— Non... fit Elric en faisant mouvement pour s'éloigner ; mais, sans savoir comment, il se retrouva à un coin du néfaste bassin bouillonnant, où la voix murmurait toujours ses doléances, et où les formes toujours se composaient, se recomposaient et se décomposaient.

Et à chacun des trois autres coins se tenait un de ses compagnons. Tous avaient un air de résolution fataliste.

Les guerriers qui avaient accompagné les Quatre reculèrent jusqu'aux murs. Otto Blendker et Brut de Lashmar se tinrent près de l'entrée, tendant l'oreille pour veiller à toute intrusion par le couloir. Les doigts d'Ashnar-le-Lynx vinrent jouer sur la torche accrochée à sa ceinture, et sur son visage se peignait une horreur sans mélange.

Elric sentit son bras se dresser : c'était son épée qui le tirait vers le haut ; et il vit que chacun de ses trois compagnons levait aussi son épée. Les lames tendues par-dessus le bassin, les pointes se rejoignirent juste au-dessus du centre.

Elric hurla en sentant quelque chose pénétrer son être. De nouveau il essaya de se libérer, mais il avait affaire à un trop grand pouvoir. D'autres voix se firent entendre dans sa tête.

— *Je comprends...* (C'était le murmure lointain de Corum.) *C'est la bonne solution.*

— *Oh ! non, non...*

Et cela, c'était Hawkmoon, mais les paroles sortaient des lèvres d'Elric.

— *AGAK !* cria le bassin.

La masse qui l'occupait était plus agitée, plus inquiète.

— *AGAK ! VITE ! RÉVEILLE-TOI !*

Le corps d'Elric fut pris de tremblements, mais sa main tenait toujours fermement l'épée. Les atomes de son corps s'éparpillèrent, puis se réunirent en une unique entité fluide qui remonta la lame de l'épée vers le point d'intersection. Et Elric était toujours Elric, et il en hurlait de terreur, et il en soupirait d'extase.

Elric était toujours Elric lorsqu'il s'écarta du bassin et, se regardant un seul instant, se vit entièrement uni à ses trois autres moi.

Un être se dressait au-dessus du bassin. Il avait un visage sur chaque côté de la tête, et chacun de ces visages appartenait à l'un des compagnons. Sereins et terribles, les yeux ne cillaient pas. Il avait huit bras et ces bras étaient immobiles. Il était campé sur huit jambes en arches au-dessus du bassin. Son armure et son équipement étaient de toutes couleurs, fondues ensemble tout en restant distinctes. Il serrait dans ses huit mains une grande épée unique ; elle et lui rayonnaient d'une spectrale lueur dorée.

Et puis cela fut fait : Elric avait rejoint ce corps, il était devenu quelque chose de différent – lui-même, plus trois autres, plus quelque chose encore, qui était la somme de cette union.

Les Quatre Qui Etaient Un retournèrent la monstrueuse épée vers le bas, pointée sur la masse visqueuse qui bouillonnait frénétiquement dans le bassin au-dessous. Cette masse redoutait l'épée ; elle se mit à piauler :

— *Agak, Agak...*

L'être dont Elric faisait partie rassembla ses forces pour plonger l'épée dans la masse. Des vagues informes apparurent à la surface de celle-ci : toute sa couleur changea, passant d'un jaune maladif à un vert malsain.

— *Agak, je meurs...*

Inexorablement, l'épée s'abattait. Elle toucha la surface. La masse allait et venait dans le bassin ; elle essayait de passer par-dessus les bords et de se répandre sur le sol. L'épée mordit plus profond, et les Quatre Qui Etaient Un sentirent des forces nouvelles affluer du bas au haut de la lame. Il y eut un râle ; lentement le bassin s'apaisa. Il devint muet. Immobile. Grisâtre.

Alors les Quatre Qui Etaient Un descendirent dans le bassin pour être absorbés.

L'être voyait clair maintenant. Il mit son corps à l'épreuve. Il maîtrisait chaque membre, chaque fonction. Il avait triomphé : il avait rendu vie au bassin. Par son œil unique et octogonal il jeta un regard de tous côtés à la fois sur les vastes ruines de la cité ; puis il concentra toute son attention sur son jumeau.

Agak s'était éveillé trop tard, mais il s'éveillait enfin, tiré du sommeil par les cris d'agonie de sa sœur Gagak, dont le corps avait été envahi le premier par les mortels, dont l'intelligence avait été subjuguée par eux, dont ils utilisaient à présent l'œil et dont ils allaient bientôt essayer de mettre à profit les pouvoirs !

Agak n'avait pas besoin de tourner la tête pour tourner son regard vers l'être en qui il voyait encore sa sœur. Chez lui comme chez elle, l'intelligence était logée dans l'énorme œil à huit faces.

— *Tu m'as appelé, ma sœur ?*

— *J'ai prononcé ton nom, c'est tout, mon frère.*

La force vitale de Gagak avait laissé suffisamment de traces en Celui Qui Etait Quatre pour qu'il pût imiter sa manière de parler.

— *Tu as crié ?*

— *Un rêve.* (Après une pause, le Quatuor reprit.) *Une maladie. J'ai rêvé qu'il y avait quelque chose sur cette île qui m'affectait.*

— *Est-ce possible ? Nous ne connaissons pas suffisamment ces dimensions et les créatures qui les habitent ; mais aucune n'est aussi puissante qu'Agak et Gagak : ne crains rien, ma sœur !*

— *Ce n'est rien ; maintenant je suis éveillée.*

Agak eut l'air perplexe :

— *Tu parles d'une façon curieuse.*

— *Le rêve...* répondit l'être qui s'était introduit dans le corps de Gagak et l'avait détruite.

— *Nous devons nous y mettre*, dit Agak. *Les dimensions tournent et le moment est venu. Ah ! sens donc tout cela, qui attend que nous nous en emparions ! Toute cette riche énergie ! Quelle ne sera pas notre force victorieuse quand nous rentrerons chez nous !*

— *Je le sens*, répondit le Quatuor.

Et c'était vrai : il sentait tout son univers, avec chacune de ses dimensions, tourner autour de lui ; étoiles et planètes et lunes, dans les multiples plans, regorgeant de l'énergie dont Agak et Gagak avaient décidé de se nourrir.

Et Gagak était encore suffisamment présent dans le Quatuor pour que celui-ci ressentît au plus profond de lui-même un impatient appétit qui, maintenant que les dimensions parvenaient à la conjonction propice, n'allait pas tarder à être satisfait.

Le Quatuor éprouva la tentation de se joindre à Agak pour le festin, bien qu'il sût que, ce faisant, il dépouillerait son propre univers de son énergie jusqu'à la dernière parcelle : astres éteints, mondes morts... même les Seigneurs de la Loi et du Chaos périraient, car ils faisaient partie du même univers. Et pourtant, pour posséder une telle puissance, ne vaudrait-il pas la peine de commettre un crime aussi formidable ?

Le Quatuor réprima son désir et rassembla ses forces pour s'attaquer à Agak avant que celui-ci ne devînt trop méfiant.

— *Nous nous mettons à festoyer, ma sœur ?*

Le Quatuor se dit que le navire l'avait amené sur l'île juste à temps – presque trop tard, en fait.

— *Ma sœur ?* (Agak était à nouveau perplexe.) *Qu'est-ce...*

Le Quatuor avait compris qu'il lui fallait rompre ses liaisons avec Agak. Tubes et câbles se détachèrent du corps de celui-ci pour être résorbés dans celui de Gagak.

— *Qu'est-ce qui se passe ?* (Quelques tremblements agitèrent l'étrange corps d'Agak.) *Ma sœur ?*

Le Quatuor s'apprêtait. Bien qu'il eût absorbé les souvenirs et les instincts de Gagak, il n'était toujours pas persuadé qu'il serait à même d'attaquer Agak sous la forme qu'elle avait choisie. Et, puisque la sorcière avait eu le pouvoir de changer de forme, le Quatuor entreprit de se transformer, non sans laisser échapper force gémissements aux souffrances atroces qu'il éprouvait en rassemblant tous les matériaux de la forme corporelle dont il s'était

emparé, pour changer ce qui semblait jusqu'alors un bâtiment en une masse informe de chairs molles, sous le regard stupéfait d'Agak.

— *Ma sœur ? Ta raison...*

Le bâtiment – la créature qui était Gagak – était en convulsions, en fusion, en éruption. Il hurlait de douleur.

Il trouva sa forme.

Il rit.

Quatre visages riaient sur une tête gigantesque. Huit bras s'agitaient triomphalement, huit jambes se mettaient en mouvement. Et au-dessus de cette tête l'être brandissait une épée unique et massive.

Et il courait.

Il se rua sur Agak alors que le sorcier venu d'ailleurs conservait encore sa forme statique. L'épée tournoyait et, ce faisant, elle faisait pleuvoir des éclats de spectrale lumière dorée, cinglant le paysage ombré. Le Quatuor égalait Agak en taille ; et, à cet instant, il était de force égale.

Mais Agak, se rendant compte du danger, se mit à aspirer. Cela ne pouvait plus être un rituel dont il partagerait le plaisir avec sa sœur : il lui fallait aspirer l'énergie de cet univers pour trouver la force de se défendre, pour obtenir ce dont il avait besoin afin de détruire son agresseur, le meurtrier de sa sœur. Et des mondes périssaient tandis qu'Agak aspirait.

Mais cela ne suffisait pas. Alors Agak eut recours à la ruse :

— *C'est ici le centre de ton univers : toutes ses dimensions s'entrecroisent ici. Viens partager cette puissance ! Ma sœur est morte ; j'accepte cette mort : c'est toi qui désormais seras mon associé. Grâce à cette puissance, nous conquerrons un univers bien plus riche que celui-ci !*

— *Non !* répondit le Quatuor qui s'avavançait toujours.

— *Très bien ! Mais en ce cas sache que tu cours à la défaite.*

Le Quatuor brandit son épée et l'abattit sur l'œil à facettes, bassin dans lequel bouillonnait l'intelligence d'Agak, tout comme naguère celle de sa sœur avait bouillonné. Mais Agak était déjà plus fort, et s'en remit aussitôt.

Agak fit surgir de lui-même des vrilles et les lança comme des fouets vers le Quatuor, et le Quatuor trancha parmi les vrilles qui tentaient de s'agripper à lui. Et Agak aspira davantage d'énergie ;

son corps, que les mortels avaient pris pour un bâtiment, se mit à flamboyer d'un feu écarlate, à rayonner d'une inconcevable chaleur. L'épée rugissait et étincelait, l'or se mêlait de lumière noire dont le flot se heurtait à l'écarlate. Et, tout le temps, le Quatuor avait conscience de son propre univers qui se réduisait, qui se mourait.

— *Rends ce que tu as volé, Agak !* fit le Quatuor.

Plans, angles et courbes, câbles et tubes, brasillaient d'une lumière d'un rouge intense et Agak soupira. L'univers gémit.

— *Je suis plus fort que toi, dit Agak. A présent.*

Et il se remit à aspirer.

Le Quatuor savait que l'attention d'Agak était distraite juste pendant ce court instant où il se nourrissait. Et le Quatuor savait que lui-même devait aussi tirer de l'énergie de son propre univers pour qu'Agak soit vaincu. Aussi l'épée fut-elle levée.

Brandie en arrière à toute volée, la lame trancha à travers des dizaines de milliers de dimensions, captant leur puissance. Puis son mouvement s'inversa ; et, tandis qu'elle retombait, la lumière noire en rayonnait en mugissant. Elle retombait, et Agak en prit conscience ; et son corps se mit à se transformer. Vers l'œil immense du sorcier, bassin de son intelligence, elle s'abattait, la lame noire.

Et les multiples vrilles d'Agak se dressèrent pour le protéger de l'épée ; mais l'épée passa à travers comme si elles n'existaient pas, et elle atteignit la loge octaédrique qui était l'œil d'Agak, et elle continua à plonger dans le bassin de l'intelligence d'Agak, au plus profond de la masse qui était la sensibilité du sorcier, attirant l'énergie d'Agak en elle, et de là jusqu'à son maître, Celui Qui Etait Quatre. Et quelque chose hurla, et ce hurlement résonna dans tout l'univers ; et quelque chose frissonna, et ce frisson parcourut tout l'univers. Et l'univers était mort alors même qu'Agak se mourait.

Le Quatuor n'osa pas attendre de voir si Agak était totalement vaincu : il retira la lame et la fit à nouveau voler en arrière à travers les dimensions ; et partout où elle passait, l'énergie resurgissait. La lame sonore tournoyait, tournoyait, disséminant l'énergie ; et l'épée chantait son triomphe et sa joie.

Et de petits lambeaux de lumière noire et dorée s'envolaient en susurrant, pour être réabsorbés.

Un instant, l'univers avait été privé de vie ; maintenant, il revivait, et l'énergie d'Agak l'avait enrichi.

Agak lui aussi était vivant, mais pétrifié. Il avait tenté de changer de forme. A présent il ressemblait encore à moitié au bâtiment qu'Elric avait vu en arrivant sur l'île ; mais l'autre moitié évoquait les Quatre Qui Etaient Un : ici une partie du visage de Corum, ici une jambe, là un fragment de lame d'épée – comme si Agak avait cru, à la fin, qu'on ne pouvait vaincre le Quatuor qu'en prenant son aspect, tout comme le Quatuor avait pris l'aspect de Gagak.

— *Nous avions attendu si longtemps...* soupira Agak ; et, l'instant d'après, il était mort.

Et le Quatuor rengaina son épée.

Alors un hurlement se fit entendre à travers les cités multiples, et un vent violent s'éleva et se précipita avec rage contre le Quatuor, qui fut contraint de plier ses huit jambes pour s'agenouiller, et d'incliner sa tête aux quatre visages devant la tempête. Puis, peu à peu, il reprit la forme de Gagak la sorcière, et puis il s'étala dans le bassin stagnant de l'intelligence de Gagak, et il en surgit et se dressa un moment au-dessus et retira son épée du bassin. Alors quatre êtres se détachèrent, et Elric et Hawkmoon et Erekosë et Corum furent debout autour du bassin, tendant quatre épées dont les pointes se touchaient au-dessus du centre du cerveau mort.

Les quatre hommes rengainèrent leurs épées. Ils se regardèrent un instant dans les yeux, et chacun y lut chez tous effroi et révérence. Elric se détourna.

Il ne trouvait en lui ni pensées ni émotions qui pussent se rapporter à ce qui avait eu lieu. Il restait planté là, muet, les yeux fixés sur Ashnar-le-Lynx, et il se demandait pourquoi celui-ci gloussait, mordillait sa barbe et s'écorchait la figure avec les ongles, tandis que son épée gisait oubliée sur le sol de la salle grise, en répétant :

— Maintenant j'ai de nouveau un corps de chair ! Maintenant j'ai un corps !

Et Elric se demanda pourquoi Hown Dompte-Serpents gisait pelotonné aux pieds d'Ashnar ; et pourquoi, quand Brut de Lashmar surgit du couloir, il s'écroula sur le sol et y resta étendu, geignant et s'agitant un peu, comme dans un sommeil troublé. Otto Blendker

pénétra dans la salle, l'épée au fourreau, les yeux complètement clos, les bras serrés sur la poitrine, tout frissonnant.

Et Elric se dit :

— Il faut que j'oublie tout cela, sinon je vais perdre à jamais la raison.

Il s'approcha de Brut et aida le guerrier blond à se remettre sur pied.

— Qu'as-tu vu ?

— Plus que n'auraient dû me valoir tous mes péchés. Nous étions pris au piège... enfermés dans ce crâne...

Et Brut se mit à pleurer comme un petit enfant. Et Elric prit le grand guerrier dans ses bras et lui caressa les cheveux ; et il ne savait quelles paroles prononcer ou quels sons murmurer pour l'apaiser.

— Il faut partir, dit Erekosë.

Il avait les yeux vitreux et marchait d'un pas chancelant.

Ainsi donc, traînant ceux qui s'étaient évanouis, guidant ceux qui étaient devenus fous, laissant derrière eux ceux qui avaient péri, ils furent à travers le corps de Gagak dans ces passages qui ne vivaient plus, sans être cette fois harcelés par les êtres qu'elle avait créés pour tenter de se débarrasser de ces envahisseurs qu'elle percevait comme une maladie. Couloirs et salles étaient froids et effrités, et tous furent heureux de se retrouver dehors, parmi les ruines et les ombres dépourvues de sources, sous le soleil rouge et immobile.

Otto Blendker était le seul des guerriers qui semblât avoir traverser sans perdre la raison l'effroyable épreuve d'être absorbé sans le savoir dans le corps de Celui Qui Etait Quatre. Il tira la torche de sa ceinture, sortit son amadou et y mit le feu. Bientôt la torche flambait et les autres y allumèrent la leur. Elric, d'un pas las, s'avança vers l'endroit où gisait encore la dépouille d'Agak, et il frissonna en reconnaissant dans un monstrueux visage de pierre une partie de ses propres traits. Il lui sembla que cette matière ne voudrait jamais brûler, mais elle prit feu ; et, derrière lui, le corps de Gagak s'embrasait aussi. Tous deux furent vite consumés : deux colonnes de feu jaillirent en grondant vers le ciel, une fumée blanche et pourpre s'en éleva qui obscurcit quelque temps le disque rouge du soleil. Les hommes regardèrent brûler les cadavres.

— Je me demande, dit Corum, si le Capitaine savait pourquoi il nous envoyait ici.

— Ou s'il se doutait de ce qui allait arriver, dit Hawkmoon, et le ton de sa voix n'était pas loin de la rancœur.

— Il n'y avait que nous – que... cet être – pour pouvoir livrer bataille à Agak et Gagak sur leur propre terrain ou quelque chose qui s'en approchât, dit Erekosë. Aucun autre moyen n'aurait pu réussir, aucune autre créature n'aurait eu les qualités particulières, la puissance énorme qu'il fallait pour occire d'aussi étranges sorciers.

— C'est bien ce qu'il semble, acquiesça Elric qui ne voulait pas en parler davantage.

— Espérons, lui dit Corum, que tu oublieras cette expérience comme tu as oublié – ou oublieras – l'autre.

Elric fixa sur lui un regard sans douceur.

— Espérons-le, frère.

C'est avec ironie qu'Erekosë ricana :

— Qui pourrait se souvenir de cela ?

Et lui aussi se refusa à en dire plus.

Ashnar-le-Lynx, qui avait cessé de glousser en regardant l'incendie, poussa soudain un cri aigu et se détacha du groupe : il partit en courant vers la colonne de feu vacillante ; puis, changeant de direction, il disparut parmi les ruines et les ombres.

Otto Blendker lança à Elric un regard interrogatif, mais celui-ci secoua la tête.

— A quoi bon le suivre ? Que pouvons-nous faire pour lui ?

Il baissa les yeux vers Hown Dompte-Serpents : il avait eu une sympathie particulière pour l'homme à l'armure vert glauque. Il haussa les épaules.

Lorsqu'ils reprirent leur route, ils laissèrent le corps de Hown Dompte-Serpents là où il gisait pelotonné, et se contentèrent d'aider Brut de Lashmar à traverser les décombres et à descendre vers le rivage.

Bientôt ils virent devant eux la brume blanche, et surent ainsi qu'ils approchaient de la mer, bien que le navire ne fût pas en vue.

A l'orée de la brume, Hawkmoon et Erekosë s'arrêtèrent tous deux.

— Je ne vais pas rejoindre le navire, dit Hawkmoon. J'ai l'impression d'avoir payé ma traversée maintenant. Si j'ai quelque chance de trouver Tanelorn, c'est ici, me semble-t-il, que je dois chercher.

— C'est aussi mon sentiment, fit Erekosë en hochant la tête.

Elric tourna les yeux vers Corum. Corum sourit :

— J'ai déjà trouvé Tanelorn. Je retourne au navire dans l'espoir qu'il me déposera bientôt sur un rivage plus familier.

— Je partage cet espoir, dit Elric, dont le bras soutenait toujours Brut de Lashmar. Celui-ci soupira :

— Qu'est-ce qu'il y a eu ? Qu'est-ce qui nous est arrivé ?

— Rien, répondit Elric en serrant plus fort l'épaule de Brut.

Et il essaya d'entraîner dans la brume le guerrier blond, mais celui-ci se dégagea et recula.

— Je reste, dit-il en s'éloignant d'Elric. Je suis désolé.

— Brut ? fit Elric, perplexe.

— Je suis désolé, répéta Brut, mais j'ai peur du navire, j'ai peur de vous.

Elric se disposait à suivre le guerrier, lorsque Corum lui mit sur l'épaule une dure main d'argent.

— Allons-nous-en d'ici, camarade ! (Il n'y avait dans son sourire que tristesse.) C'est ce qui est là derrière nous que je crains plus que le navire.

Ils contemplèrent les ruines. Ils apercevaient au loin ce qui restait de l'incendie, et il y avait là à présent deux ombres : celles de Gagak et Agak tels qu'ils leur étaient d'abord apparus.

Elric aspira une goulée d'air froid.

— Cela, j'en demeure d'accord, dit-il à Corum.

Otto Blendker fut le seul de leurs guerriers qui décida de regagner le navire avec eux.

— Si c'est là Tanelorn, ce n'est pas, tout compte fait, l'endroit que je cherchais, dit-il.

Bientôt ils étaient dans l'eau jusqu'à la taille ; de nouveau ils aperçurent les contours du sombre vaisseau, ils virent le Capitaine appuyé à la rambarde, le bras levé comme pour saluer quelqu'un ou quelque chose sur l'île.

— Capitaine, lui cria Corum, nous montons à bord.

— Vous êtes les bienvenus répondit le Capitaine. Oui, vous êtes les bienvenus. (Tandis qu'Elric tendait la main vers l'échelle de corde, le visage aux yeux aveugles se tourna vers eux.) Aimeriez-vous que ce vaisseau vous emporte quelque temps aux lieux où tout est silence et repos ?

— Je le pense, dit Elric. (S'arrêtant de grimper à mi-hauteur de l'échelle, il porta la main à sa tête.) J'ai de nombreuses blessures.

Lorsqu'il atteignit le bastingage, le Capitaine, de sa propre main fraîche, l'aida à le franchir.

— Elles guériront, Elric.

Elric s'approcha du mât. Il s'y appuya et regarda l'équipage déployer la voile. Corum et Otto Blendker montèrent à bord. Elric prêta l'oreille aux bruits métalliques qui indiquaient qu'on levait l'ancre. Le navire eut un léger balancement.

Otto Blendker regarda Elric, puis le Capitaine ; puis il se détourna et gagna sans mot dire sa cabine, dont il ferma la porte.

La voile se gonfla et le navire se mit en mouvement. Tendait le bras, le Capitaine mit la main sur celui d'Elric ; il prit aussi celui de Corum, et emmena les deux hommes à sa cabine.

— Le vin, fit-il. Il guérira toutes les blessures.

A la porte de la cabine du capitaine, Elric marqua un arrêt.

— Et ce vin n'a-t-il pas aussi d'autres propriétés ? demanda-t-il. N'embrume-t-il pas la raison ? Ne serait-ce pas là ce qui m'a fait accepter de vous cette mission, Capitaine ?

Le Capitaine haussa les épaules.

— Qu'est-ce que la raison ?

Le navire prenait de la vitesse. La brume blanche se faisait plus dense et un vent froid fouettait les vestiges de vêtements et d'armure que portait Elric. Il renifla, ayant un instant l'impression de sentir de la fumée dans ce vent.

Il porta les deux mains à son visage et le palpa. La chair était froide. Il laissa retomber ses mains le long de son corps et suivit le Capitaine dans la tiédeur de la cabine.

Le Capitaine, de son pichet d'argent, versa du vin dans des coupes d'argent. Il en tendit une à Elric et une à Corum. Ils burent.

Un peu plus tard, le Capitaine demanda :

— Comment vous sentez-vous ?

Elric répondit :

— Je ne ressens rien.

Et, cette nuit-là, il ne rêva que d'ombres ; et au matin il ne comprenait rien à son rêve.

# Livre deuxième

## Cap sur le présent

### 1

Sa main ivoirine aux longs doigts posée sur une tête de démon sculptée dans du bois dur brun-noir – une des rares décorations de cette sorte que l'on pût trouver en quelque endroit du vaisseau –, dressant seul sa haute taille sur le gaillard d'avant, l'homme scrutait de ses grands yeux pourpres fendus en oblique la brume à travers laquelle on voguait avec une vitesse et une assurance qui eussent provoqué l'émerveillement et l'incrédulité de tout marin mortel.

On entendait au loin des choses sans rapport même avec les bruits de cette mer anonyme et intemporelle : des sons grêles, déchirants et terribles en dépit de leur éloignement – et pourtant le vaisseau les suivait comme s'ils l'attiraient. Ils se faisaient plus forts : on y trouvait souffrance et désespoir, mais la terreur prédominait.

Elric avait entendu de tels échos monter de ce que son cousin Yyrkoon nommait sarcastiquement ses « Chambres des Plaisirs », au temps où il n'avait pas encore fui ses responsabilités et régnait sur ce qui restait du vieil Empire Melnibonéen. C'étaient les voix d'hommes dont l'âme même était assaillie ; d'hommes pour qui la mort ne signifiait pas extinction pure et simple, mais continuation de l'existence sous le joug éternel d'un maître cruel et surnaturel. Et il avait entendu des hommes crier ainsi lorsque Stormbringer, sa

grande Epée Noire de combat, qui représentait à la fois son salut et sa Némésis, buvait leur âme.

Bien loin de se plaire à de tels sons, Elric les exécrait : il tourna le dos à la direction d'où ils provenaient, et s'apprêta à descendre par l'échelle vers le pont principal lorsqu'il s'aperçut qu'Otto Blendker s'était approché derrière lui. Maintenant que Corum avait été emmené par des amis disposant de chars glissant à la surface de l'eau, Blendker était le dernier compagnon qui restât à Elric parmi ceux qui avaient combattu à ses côtés contre Gagak et Agak, les deux sorciers venus d'ailleurs.

Sur son visage noir et balaféré, le trouble se lisait. L'ancien universitaire devenu spadassin à gages couvrit ses oreilles de ses vastes paumes.

— Ach ! Par les Douze Signes de la Raison, Elric, qui fait ce vacarme ? C'est comme si nous voguions près des rivages de l'Enfer lui-même !

Le prince Elric de Melniboné haussa les épaules :

— Je me résignerais volontiers à ignorer la réponse et à garder ma curiosité inassouvie si le vaisseau voulait bien changer de cap. Pour le moment, nous nous rapprochons de plus en plus de l'endroit d'où-ça vient.

Blendker poussa un grognement d'acquiescement.

— Je n'ai nul désir de me frotter à ce qui peut bien faire pousser à ces pauvres hères de tels hurlements ! Peut-être devrions-nous en informer le Capitaine ?

— Tu crois qu'il ignore où va son propre navire ? rétorqua Elric avec un sourire sans joie.

Le grand Noir se mit à frotter la cicatrice en forme de V à l'envers qui descendait de son front jusqu'à ses mâchoires.

— Je me demande s'il envisage pour nous un autre combat.

— Je n'ai pas l'intention d'en livrer un autre pour lui. (La main d'Elric se porta de la rambarde sculptée au pommeau de son épée runique.) J'ai à m'occuper d'affaires personnelles, une fois que j'aurai regagné les terres véritables.

Un vent se mit à souffler, venu de nulle part, déchirant soudain la brume. Elric voyait à présent l'eau que fendait le navire : elle avait la couleur de la rouille. D'étranges lueurs brillaient dans cette eau, juste au-dessous de la surface. On avait l'impression que des êtres se

mouvaiement pesamment dans les profondeurs de l'océan et, un instant, Elric crut apercevoir un visage blême et boursoufflé, non sans similitude avec le sien : un visage melnibonéen. D'un mouvement impulsif il pivota et, le dos à la rambarde, le regard perdu plus loin que Blendker, il s'efforça de dominer la nausée qui lui montait à la gorge.

Pour la première fois depuis qu'il était monté à bord du Sombre Vaisseau, il était à même d'en voir clairement la longueur : les deux grandes roues de gouvernail, une près de lui sur le pont avant, et une à l'autre bout du navire sur le pont arrière, tenue maintenant comme toujours par le Timonier, jumeau voyant du Capitaine aveugle ; le grand mât portant la voile noire tendue ; et, à l'avant et à l'arrière du mât, les deux roufs, dont l'un était entièrement vide, ses occupants ayant été tués lors de la dernière escale, et l'autre occupé seulement par lui-même et par Blendker.

Le regard d'Elric revint sur le Timonier, et l'albinos se demanda – ce n'était pas ta première fois – quelle influence avait le jumeau du Capitaine sur l'itinéraire du Sombre Vaisseau. Cet homme semblait infatigable : à ce qu'en savait Elric, il descendait rarement à sa cabine, qui était située en poupe tandis que celle du Capitaine était à l'avant. Une fois ou deux, Elric ou Blendker avait essayé d'engager la conversation avec le Timonier, mais il semblait tout aussi muet que son frère était aveugle.

Les sculptures géométriques qui couvraient de cryptogrammes tout le bois du navire et la plupart de ses parties métalliques, de l'étambot à la figure de proue, étaient rehaussées par les lambeaux de brume pâle qui s'y accrochaient encore – Elric se demanda une fois encore si le vaisseau produisait vraiment cette brume habituellement – et, sous ses yeux, les motifs se changèrent lentement en tracé de feu rose pâle : la lumière de l'astre rouge qui toujours suivait le vaisseau filtrait à travers le nuage qui planait au-dessus.

Un bruit en bas : le Capitaine, sa longue chevelure d'or roux flottant dans une brise qu'Elric ne percevait pas, sortait de sa cabine. Le bandeau de jade bleu, qu'il portait comme un diadème, avait quelque peu viré au violet dans la lumière rose, qui teintait même ses chausses et sa tunique couleur chamois, qui se reflétait même sur ses sandales d'argent et leurs lacets d'argent.

A nouveau, Elric contempla ce mystérieux visage aveugle, qui pas plus que le sien n'était humain au sens où on l'entend d'ordinaire, et s'interrogea sur l'origine de cet être qui ne voulait pas être appelé d'un autre nom que « Capitaine ».

Comme à l'appel du Capitaine, la brume revint envelopper le navire, à l'instar des fourrures dont une femme envelopperait vaporeusement son corps. La lumière de l'astre rouge s'affaiblit, mais les hurlements lointains continuaient.

Le Capitaine remarquait-il ces hurlements pour la première fois, ou mimait-il la surprise ? Sa tête aux yeux aveugles s'inclina, une main se porta à son oreille. Il fit « Ha, ha ! » sur le ton de la satisfaction, et releva la tête.

— Elric ?

— Je suis là ! répondit l'albinos. Au-dessus de vous.

— Nous sommes presque arrivés, Elric.

La main d'apparence fragile se tendit vers la rampe de l'entrée de capot. Le Capitaine commença à monter. Elric l'attendait en haut des marches.

— S'il s'agit d'une bataille...

Le sourire du Capitaine était énigmatique, amer.

— Ce fut un combat... ou cela en sera un.

— ... nous ne voulons y prendre aucune part, termina l'albinos avec fermeté.

— Ce n'est pas une des batailles dans lesquelles mon vaisseau est directement impliqué, le rassura l'aveugle. Ceux que vous entendez sont les vaincus – perdus dans quelque avenir dont, je pense, vous ferez l'expérience tout à la fin de votre incarnation actuelle.

Elric fit de la main un geste de réfutation.

— Je serais heureux, Capitaine, que vous cessiez cet insipide jeu d'énigmes, dont je suis las.

— Je suis désolé que cela vous ait fâché. Mes réponses sont littérales, et dictées par mes instincts.

Passant devant Elric et Otto Blendker pour se tenir devant le bastingage, le Capitaine avait l'air de leur faire des excuses. Il resta quelque temps sans rien dire, à écouter le brouhaha confus et alarmant qui venait de la brume. Puis il hocha la tête, apparemment convaincu.

— Nous allons sous peu arriver en vue d'une terre. Si vous désirez débarquer pour vous mettre en quête de votre propre monde, je vous conseillerais de le faire maintenant : nous ne nous rapprocherons plus jamais autant de votre niveau de réalité.

Elric ne contient pas sa colère : il jura par Arioeh et porta la main sur l'épaule de l'aveugle.

— Quoi ? Vous ne pouvez pas me ramener directement à mon niveau ?

— Il est tard. (Le Capitaine avait l'air sincèrement consterné.) Le navire continue sa route. Nous approchons de la fin de notre long voyage.

— Mais comment vais-je retrouver mon monde ? Je ne dispose pas d'une magie assez puissante pour me transporter entre les sphères ! Et l'aide des démons m'est refusée ici.

— Il y a une porte qui ouvre sur votre monde, lui dit le Capitaine. C'est pourquoi je vous suggère de débarquer : ailleurs, il n'y en a pas du tout. Votre sphère et celle-ci ont un point de contact direct.

— Mais vous dites que ceci se situe dans mon avenir ?

— Soyez sans crainte : c'est à votre propre époque que vous retournerez. Ici, vous êtes hors du temps : c'est pourquoi votre mémoire est si mauvaise, c'est pourquoi vous vous souvenez de si peu des choses qui vous arrivent. Mettez-vous en quête de la porte : elle est pourpre et elle émerge de la mer au large de l'île.

— Quelle île ?

— Celle dont nous approchons.

Elric hésita.

— Et où irez-vous quand j'aurai débarqué ?

— A Tanelorn, répondit le Capitaine. J'ai quelque chose à y faire. Mon frère et moi devons accomplir notre destin. Nous ne transportons pas seulement des hommes, mais aussi une cargaison ; nombreux sont ceux qui vont essayer de nous arrêter à présent, car ils craignent notre cargaison. Il se pourrait que nous périssons, et néanmoins nous devons faire notre possible pour atteindre Tanelorn.

— Ce n'était donc pas Tanelorn, l'endroit où nous avons combattu Agak et Gagak ?

— Ce n'en était qu'un rêve écroulé, Elric.

Le Melnibonéen sut qu'il n'en apprendrait pas davantage du Capitaine.

— C'est un maigre choix que vous m'offrez là : continuer à voguer avec vous tout droit vers le danger et ne jamais revoir mon propre Monde, ou prendre le risque de débarquer sur cette île habitée, à ce qu'on peut en entendre, par les damnés et par ceux qui tourmentent les damnés !

Le Capitaine tourna ses yeux aveugles en direction d'Elric.

— Je sais, fit-il doucement. Mais c'est pourtant le mieux que je puisse vous offrir.

Les hurlements, les cris de terreur et de supplication étaient plus proches à présent, mais se faisaient plus rares. En jetant un coup d'œil par-dessus le plat-bord, Elric crut apercevoir deux mains gantées de fer qui surgissaient de l'eau ; il y avait de la mousse, mouchetée de rouge et délétère, il y avait de l'écume jaunâtre dans laquelle dérivait d'épouvantables débris, il y avait des pièces de membrures brisées, des morceaux de voilure déchirés, des lambeaux de drapeaux et de vêtements, des fragments d'armes ; et, de plus en plus, il y avait des cadavres qui flottaient.

— Mais où la bataille a-t-elle eu lieu ? chuchota Blendker, fasciné et horrifié par ce qu'il voyait là.

— Pas à ce niveau, lui répondit le Capitaine. Vous ne voyez ici que les épaves qui ont dérivé d'un monde à un autre.

— Alors, c'était une bataille surnaturelle ?

Le Capitaine sourit à nouveau.

— Je ne suis pas omniscient. Mais je crois en effet que des puissances surnaturelles y furent impliquées. La moitié d'un monde vit ses guerriers participer au combat naval – pour décider du sort du multivers. C'est – ou ce sera – une des batailles cruciales pour trancher le sort de l'Humanité, déterminer le destin de l'Homme pour le prochain Cycle.

— Quels furent ceux qui y participèrent ? demanda Elric, malgré sa résolution de ne pas poser une telle question. Quels en étaient les enjeux à leurs yeux ?

— Vous le saurez en temps voulu, je crois.

Le Capitaine avait de nouveau la tête tournée vers la mer.

— Ach ! Infect ! fit Blendker en humant l'air.

Elric lui aussi trouvait l'odeur de plus en plus désagréable. Çà et là, l'eau était maintenant éclairée par des feux vacillants qui faisaient apparaître le visage de ceux qui se noyaient, parmi lesquels certains se cramponnaient encore à des morceaux de bois flottant noircis. Parmi tous ces visages, il y en avait qui n'étaient pas humains, bien qu'ils eussent l'air d'avoir été humains jadis : des êtres au groin de porc ou au mufler de taureau levaient vers le Sombre Vaisseau des mains déformées et poussaient des grognements plaintifs pour implorer assistance ; mais le Capitaine ne leur prêtait nulle attention et le Timonier maintenait le cap.

Crachotements de feux, sifflements de vapeur d'eau, fumée mêlée à la brume... Elric, couvrant de sa manche sa bouche et son nez, se félicitait que la fumée et la brume s'unissent pour obscurcir la vue : car, parmi la masse de plus en plus dense de corps flottants, nombre des cadavres qu'il apercevait évoquaient plus des reptiles que des hommes ; et ce qui coulait de leur ventre pâle comme celui d'un lézard, ce n'était pas du sang.

— Si c'est là mon avenir, dit Elric au Capitaine, j'ai bonne envie, tout compte fait, de rester à bord.

— Vous avez votre devoir, comme moi j'ai le mien, répondit le Capitaine d'un ton mesuré. Il faut satisfaire aux exigences de l'avenir tout autant qu'à celles du passé et du présent.

L'albinos hocha la tête.

— J'ai fui les exigences d'un Empire parce que je cherchais la liberté ; et cette liberté, je l'aurai.

— Non, murmura le Capitaine. Une telle chose n'existe pas. Pas encore. Pas pour nous. Nous avons encore bien des épreuves à traverser avant de pouvoir seulement deviner ce qu'est la liberté. Rien que pour cette notion, le prix à payer excède sans doute ce que vous seriez prêt à accepter à ce stade de votre vie. En fait, c'est de sa vie souvent qu'il faut payer.

— En quittant Melniboné, je cherchais aussi à échapper à la métaphysique, dit Elric. Je vais aller chercher le reste de mon équipement, et je débarquerai sur le rivage qui s'offre : avec un peu de chance, cette Porte Pourpre sera vite trouvée, et je me retrouverai parmi des dangers et des tourments qui, du moins, seront familiers.

— C'est la seule décision que vous pouviez prendre. (La tête de l'aveugle se tourna vers Blendker.) Et vous, Otto Blendker, que comptez-vous faire ?

— Le monde d'Elric n'est pas le mien, et point ne me plaisent ces cris. Que pouvez-vous me promettre, Messire, si je reste à votre bord ?

— Rien d'autre qu'une noble mort.

La voix du Capitaine était empreinte de regret.

— La mort nous est promise à tous à la naissance, Messire. Une noble mort vaut mieux qu'une mort misérable. Je reste à votre bord.

— Comme vous voulez. Je crois que c'est sagesse de votre part. (Le Capitaine soupira.) Je vais donc vous dire adieu, Elric de Melniboné. Vous vous êtes bien battu à mon service, et je vous en remercie.

— Pour quelle cause ? demanda Elric.

— Oh ! appelez-la l'humanité. Appelez-la le destin. Appelez-la rêve ou idéal si vous voulez.

— N'obtiendrai-je jamais de réponse plus claire ?

— Pas de moi : je ne pense pas qu'il y en ait une.

— Avec vous un homme n'a droit qu'à peu de foi ! dit Elric en commençant à descendre l'escalier des cabines.

— Il y a deux sortes de foi, Elric. Comme pour la liberté, il y en a une sorte qui est facile à garder mais dont il s'avère qu'elle ne vaut pas la peine d'être gardée ; et une autre sorte qui s'acquiert de haute lutte. Je reconnais que je n'en concède guère de la première sorte.

En se dirigeant à grands pas vers sa cabine, Elric se mit à rire, ressentant à cet instant une sincère affection pour l'aveugle.

— Je croyais avoir un faible pour de telles amphibologies mais en vous j'ai trouvé à qui parler, Capitaine !

Il remarqua que le Timonier avait quitté son poste à la barre et faisait pivoter un canot sur son bossoir afin de le mettre à la mer.

— Est-ce pour moi ? lui demanda Elric.

Le Timonier fit oui de la tête. Elric s'engouffra dans sa cabine. Il quittait le navire sans rien d'autre que ce qu'il avait apporté à bord avec lui : seulement, ses vêtements et son armure étaient en plus piteux état qu'alors, et dans son esprit régnait une bien plus grand confusion.

Sans hésitation il rassembla ses affaires, s'enveloppa de sa lourde cape, enfila ses gantelets et attacha boucles et courroies, puis il quitta la cabine et retourna sur le pont. Le Capitaine désignait de la main les sombres contours d'une côte qui s'esquissaient à travers la brume.

— Apercevez-vous la terre, Elric ?

— Oui, je la vois.

— Alors, partez vite !

— Volontiers !

Elric s'élança par-dessus la rambarde dans le canot, qui cogna plusieurs fois contre le flanc du navire, faisant résonner la coque comme quelque énorme tambour funèbre. A part ce battement sonore, le silence régnait maintenant sur les eaux brumeuses où ne flottait plus la moindre épave.

Blendker le salua :

— Je te souhaite bonne chance, camarade.

— Bonne chance aussi, Maître Blendker !

Le canot commença à descendre vers la surface étale de la mer, dans le grincement des poulies du bossoir. Elric se cramponna au cordage, et lâcha prise lorsque le canot toucha l'eau. Il trébucha et s'assit lourdement sur le banc de nage tout en détachant les saisines, de sorte que le canot s'éloigna tout de suite du Sombre Vaisseau. Il sortit les avirons et les fixa aux tolets.

Tout en ramant en direction du rivage, il entendit la voix du Capitaine qui lui criait quelque chose ; mais la brume étouffait les paroles, de sorte qu'il était voué à ne jamais savoir si le dernier message de l'aveugle avait été une mise en garde ou simplement quelque amabilité convenue. Peu lui importait. Le canot fendait uniment les eaux ; la brume semblait s'éclaircir mais, en même temps, la lumière baissait.

Soudain, il se trouva sous un ciel crépusculaire ; le soleil était déjà couché et les étoiles en train d'apparaître. Avant qu'il eût atteint le rivage, il faisait déjà complètement sombre, la lune n'étant pas encore levée ; et ce n'est pas sans difficulté qu'il dirigea le canot vers ce qui semblait être des rochers plats, et qu'il s'éloigna tant bien que mal du bord de l'eau jusqu'à ce qu'il se jugeât hors de portée de toute incursion de la marée.

Alors, avec un soupir, il s'étendit, rien que le temps, se disait-il, de mettre de l'ordre dans ses pensées avant de continuer sa route ; mais, à l'instant où presque, le sommeil le prit.

## 2

Elric rêva.

Il ne rêva pas simplement à la fin de son propre monde, mais à la fin d'un cycle entier de l'histoire du cosmos. Il rêva qu'il n'était pas seulement Elric de Melniboné mais d'autres hommes également – des hommes qui s'étaient voués à quelque cause transcendante qu'eux-mêmes étaient incapables de définir. Et il rêva qu'il avait rêvé du Sombre Vaisseau et de Tanelorn et d'Agak et Gagak pendant qu'il gisait épuisé sur une grève quelque part au-delà des frontières du Pikarayd. Et quand il s'éveilla, un rictus sarcastique aux lèvres, il se félicita d'avoir une imagination aussi fertile en grandes envolées. Mais il ne put entièrement évacuer de son esprit l'impression laissée par ce rêve.

Ce rivage n'était pas le même ; il était donc clair que quelque chose lui était arrivé : peut-être des marchands d'esclaves l'avaient-ils drogué, pour l'abandonner plus tard en s'apercevant qu'il n'était pas ce qu'ils attendaient ? Mais non, cette explication ne tenait pas. S'il parvenait à découvrir où il se trouvait, peut-être aussi les faits véritables lui reviendraient-ils en mémoire.

C'était l'aube, sans aucun doute. Il se redressa sur son séant et parcourut des yeux les alentours.

Il était affalé sur un dallage de calcaire sombre léché par la mer et parcouru de cent fissures, si profondes que les petits ruisseaux d'eau salée et écumante qui se précipitaient par cette multitude de chenaux étroits donnaient une voix rauque à une matinée qui, sinon, eût été des plus calmes.

Elric se remit péniblement sur pied en prenant appui sur son épée runique dans son fourreau. Ses paupières blanches comme l'os fermèrent un instant ses yeux pourpres : il tentait à nouveau de se rappeler les événements qui l'avaient amené ici.

Il se souvenait de sa fuite du Pikarayd, de sa panique, de la léthargie dans laquelle le désespoir l'avait plongé, de ses rêves. Et,

du fait qu'il n'était de toute évidence ni mort ni prisonnier, il pouvait du moins conclure que ses poursuivants avaient en fin de compte renoncé à le traquer : car, s'ils l'avaient trouvé, ils l'auraient tué.

Rouvrant les yeux et les tournant de droite et de gauche, il remarqua que la lumière était d'un bleu insolite (sans doute était-ce dû à quelque jeu du soleil derrière les nuages gris) et donnait au paysage un aspect sinistre et à la mer un terne éclat métallique.

Les gradins de calcaire qui montaient de la mer et se déployaient au-dessus de lui brillaient par intermittence comme du plomb poli. Pris d'une impulsion subite, il tendit la main vers la lumière et l'examina. Le blanc habituellement sans éclat de sa peau se teintait à présent d'une légère luminosité bleuâtre. Trouvant cela plaisant, il sourit comme un enfant qui s'émerveille innocemment.

Il s'était attendu à être fatigué, mais voici qu'il se sentait dans un état d'exceptionnelle fraîcheur, comme s'il avait dormi longtemps après un bon repas. Renonçant à se poser des questions sur cet heureux (et invraisemblable) état de choses, il décida d'escalader la falaise dans l'espoir de se faire quelque idée de la configuration des lieux avant de choisir la direction qu'il allait prendre.

Le calcaire pouvait être un peu traître, mais il représentait une escalade aisée, car il y avait presque toujours un endroit où un gradin en rencontrait un autre. Il grimpa avec circonspection et d'une allure régulière, ses pieds trouvant de nombreuses anfractuosités où prendre appui ; il lui sembla s'élever très vite d'une hauteur considérable ; pourtant, le milieu du jour était déjà venu lorsqu'il atteignit le sommet et se retrouva au bord d'un large plateau rocailleux qui partait en pente très raide pour tracer un horizon très rapproché : au-delà de ce plateau, on ne voyait que le ciel ; et dessus, mis à part une herbe clairsemée et brunâtre, il ne poussait pas grand-chose, et il n'y avait nul signe d'occupation humaine. C'est alors seulement que, pour la première fois, Elric remarqua l'absence de toute espèce de faune : pas un seul oiseau de mer ne volait dans le ciel, pas un insecte ne se faufilait parmi les herbes ; un grand silence pesait sur la plaine brune.

Sentant toujours aussi peu la fatigue, Elric décida de faire le meilleur usage possible de cette énergie extraordinaire et d'aller jusqu'au bord du plateau dans l'espoir d'apercevoir, de là, une ville

ou un village. Il alla de l'avant, sans être affecté par le manque de nourriture et d'eau, et son pas était encore singulièrement vigoureux ; mais il avait mal évalué la distance, et le soleil avait commencé à se coucher bien avant qu'il eût atteint son but. De tous côtés le ciel passa à un bleu profond et velouté, et les quelques nuages qui s'y trouvaient prirent aussi une teinte bleue ; et c'est alors que, pour la première fois, Elric se rendit compte que le soleil lui-même n'avait pas sa couleur normale, qu'il brûlait d'un feu violâtre – et il se demanda nouveau à s'il rêvait encore.

Le terrain se mit à monter en pente raide, et ce n'est pas sans quelque effort qu'il continua son chemin ; mais, avant que le jour eu complètement décliné, il se trouva sur un versant abrupt, en train de descendre vers une large vallée qui, bien que dépourvue d'arbres, abritait une rivière qui serpentait parmi des rochers, de l'herbe rousse et des fougères.

Après un bref repas, Elric décida de poursuivre sa route, bien que la nuit fût tombée, et de voir s'il pouvait atteindre la rivière où il pourrait du moins boire, et peut-être, au matin, trouver du poisson à manger.

Cette fois encore, il n'y eut pas de lune dans le ciel pour éclairer son chemin, et il marcha deux ou trois heures dans une obscurité qui était presque totale, se cognant parfois à de gros rochers, jusqu'à ce que le sol s'aplanît et qu'il fût sûr d'avoir atteint le fond de la vallée.

Il avait maintenant grand-soif, et quelque peu faim aussi, mais il se dit qu'il vaudrait peut-être mieux attendre le matin pour chercher la rivière. C'est alors qu'en contournant un rocher particulièrement élevé, il aperçut, non sans surprise, la lumière d'un feu de camp.

Il était à espérer que ce fût le feu d'un groupe de commerçants, caravane marchande en route vers quelque pays civilisé, qui permettraient à Elric de voyager avec eux, peut-être en échange de ses services comme bretteur mercenaire – ce ne serait pas la première fois, depuis son départ de Melniboné, qu'il gagnerait son pain de cette façon.

Pourtant, Elric gardait ses vieux instincts : il s'approcha du feu avec prudence, et sans se faire voir de personne. Il se tint dans les ombres qu'une saillie rocheuse projetait à la lueur des flammes, pour observer la quinzaine d'hommes assis ou étendus près du feu,

en train de se livrer à quelque jeu où intervenaient des dés et des lamelles d'ivoire numérotées.

Bronze, or et argent reflétaient les éclats du feu tandis que ces hommes misaient de grosses sommes sur la façon dont tombait un dé, dont se tournait une plaquette d'ivoire.

Elric se dit que s'ils n'avaient pas été aussi absorbés par leur jeu, ces hommes auraient certainement repéré son approche ; car, finalement, ce n'étaient pas des marchands : à l'évidence, c'étaient des guerriers, d'après le cuir éraflé et le métal cabossé dont ils étaient vêtus et les armes qu'ils gardaient à portée de la main ; pourtant, ils n'appartenaient à aucune armée – à moins que ce fût une armée de bandits – car ils étaient de toutes races et, curieusement, semblaient venir de différentes époques de l'histoire des Jeunes Royaumes.

On aurait dit qu'ils avaient pillé la collection de quelque savant amateur d'objets anciens : un porte-hache de la dernière période de la République Lormyrienne, qui avait pris fin quelque deux siècles plus tôt, était étendu là, l'épaule contre le coude d'un archer tchalalite d'une période plus ou moins contemporaine de celle d'Elric ; près du Tchalalite était assis un petit fantassin ilmiorien de cent ans plus tôt ; il avait à côté de lui un Filkharien portant l'accoutrement barbare des premiers âges de cette nation ; Tarkéshites, Shazariens et Vilmiriens se mêlaient – et la seule chose que tous ces gens avaient en commun, à les voir, c'était l'air de scélératesse et d'avidité dont leurs traits étaient empreints.

En d'autres circonstances, Elric eût contourné ce campement et passé son chemin, mais il était tellement heureux de rencontrer des êtres humains, quels qu'ils fussent, qu'il ne fit pas cas des troublantes disparités qui existaient entre ces gens ; néanmoins, il se contenta de continuer à les observer.

L'un d'entre eux, moins rébarbatif que les autres, était un corpulent guerrier-marin à la barbe noire et à la tête chauve, vêtu des cuirs et des soies que portent sans apprêt les habitants des Cités Pourpres. C'est lorsque cet homme sortit une « roue » melnibonéenne – grande pièce d'or qui, à l'encontre de la plupart des pièces, n'était pas frappée mais taillée par des artisans selon un dessin tout aussi complexe qu'antique – que sa curiosité l'emporta complètement sur sa prudence. Très peu de ces pièces existaient à

Melniboné, et aucune – à sa connaissance – hors des frontières, car elles n'étaient pas utilisées pour le commerce avec les Jeunes Royaumes. Elles étaient fort prisées, même par la noblesse de Melniboné.

Il paraissait à Elric que le guerrier chauve ne pouvait avoir obtenu cette pièce que d'un autre voyageur melnibonéen : or il n'y avait à sa connaissance pas d'autres Melnibonéens pour partager son goût de l'exploration. Oubliant sa lassitude, il pénétra dans le cercle.

Si cette roue n'avait pas absorbé toutes ses pensées, Elric aurait pu trouver quelque plaisir à voir l'alarme soudain provoquée par son apparition : en quelques secondes, la plupart de ces gens furent sur pied, armes dégainées.

La roue d'or fut un instant oubliée : une main sur le pommeau de son épée runique, Elric leva l'autre, paume en avant – en un geste de paix.

— Excusez mon intrusion, Messieurs ; mais, soldat comme vous, et fatigué, j'aimerais me joindre à vous. Je voudrais vous demander des renseignements et vous acheter des vivres, si vous en avez en suffisance.

Sur pied, ces guerriers avaient davantage encore l'air de scélérats. Ils échangeaient des rictus, amusés et non impressionnés par la courtoisie d'Elric.

L'un d'eux, qui portait le casque à plumes d'un chef corsaire pantanguien sur une tête à l'avenant – basanée et patibulaire – tendit la tête en avant sur son long cou et dit d'un ton railleur :

— Notre compagnie nous suffit, face blême ! Et il est peu courant parmi nous d'avoir une affection débordante pour les hommes-démons de Melniboné. Tu dois être riche.

Elric se souvint de l'animosité manifestée dans les Jeunes Royaumes à l'égard des Melnibonéens, en particulier parmi les gens de Pan Tang qui enviaient à l'Ile aux Dragons sa puissance et sa sagesse et se livraient depuis peu à une grossière imitation de Melniboné.

De plus en plus sur ses gardes, Elric dit d'un ton égal :

— J'ai un peu d'argent.

— Alors, nous allons le prendre, démon ! gronda le Pan-Tanguien en présentant une paume sale juste sous le nez d'Elric. Crache au bassinet et passe ton chemin !

Elric eut un sourire poli et condescendant, comme à une plaisanterie médiocre. Le Pan-Tanguien, de toute évidence, appréciait davantage qu'Elric son propre humour, car il se mit à rire de bon cœur et quêtâ des yeux l'approbation de ses compagnons les plus proches.

Des rires gras souillèrent la nuit. Le seul à ne pas faire chorus fut le guerrier chauve à la barbe noire, qui fit un pas on deux en arrière tandis que tous les autres se pressaient en avant.

Elric avait le visage du Pan-Tanguien tout près du sien ; il respirait son baleine fétide et voyait dans sa barbe et ses cheveux grouiller les poux : pourtant, il garda son sang-froid et répondit du même ton égal :

— Donnez-moi quelque chose de convenable à manger, un peu d'eau à boire, du vin si vous en avez, et je vous remettrai bien volontiers l'argent que j'ai.

Les rires s'élevèrent à nouveau, puis s'apaisèrent tandis qu'Elric poursuivait :

— Mais si votre intention est de me prendre mon argent sans rien me laisser, alors il faut que je me défende : j'ai une bonne épée.

Le Pan-Tanguien fit effort pour imiter l'ironie d'Elric :

— Mais vous remarquerez, Messire Démon, que nous avons une supériorité numérique sur vous. Considérable.

L'albinos répondit doucement :

— J'ai remarqué cet état de choses, mais peu m'en chaut.

Et, à l'instant même où il finissait de parler, il avait dégainé la lame noire, car tous s'étaient rués en masse vers lui.

Le Pan-Tanguien fut le premier à trépasser, frappé de flanc, les vertèbres tranchées ; et Stormbringer, s'étant emparé de sa première âme, se mit à chanter.

Ensuite périt un Tchalalite qui se précipita, la javeline levée pour frapper, sur la pointe de l'épée runique, et Stormbringer susurra de plaisir.

Mais c'est seulement lorsqu'elle eut proprement décapité un hallebardier filkharien que l'épée, toute roucouillante, prit

véritablement vie, parcourue sur toute sa longueur de noires fulgurations et flamboyant de ses étranges inscriptions runiques.

Les guerriers savaient à présent que ce qu'ils combattaient était magie, et faisaient preuve de plus de prudence ; mais ils ne relâchaient guère pour autant leur attaque, et Elric, de botte en parade, de coup d'estoc en coup de taille, avait besoin de toute la sombre énergie nouvelle que lui transmettait l'épée.

Lance, rapière, hache et dague étaient bloquées, blessures infligées et subies ; mais le nombre des morts ne dépassait pas encore celui des vivants lorsque Elric se trouva acculé au rocher, avec près d'une douzaine de lames acérées tendues vers ses organes vitaux.

C'est à cet instant, où Elric n'était plus tout à fait certain de pouvoir venir à bout d'un aussi grand nombre d'adversaires, que le guerrier chauve, hache dans une de ses mains gantées, épée dans l'autre, surgit soudain dans la lumière du feu et s'attaqua à ceux de ses compagnons qui étaient le plus près de lui.

— Je vous remercie, Messire ! put crier Elric pendant le bref répit que lui accorda ce soudain revirement.

Cela lui remonta le moral, et il repassa à l'attaque.

Le Lormyrien fut tranché de la hanche au bassin en esquivant une feinte ; un Filkharien, qui n'aurait plus dû être de ce monde depuis quatre cents ans, tomba en laissant échapper par les lèvres et les narines des flots bouillonnants de sang ; et les cadavres commencèrent à s'entasser les uns sur les autres.

Et toujours Stormbringer chantait son sinistre chant de guerre, et toujours l'épée runique transmettait à son maître son énergie, de sorte que dans chaque mort Elric puisait la force d'occire d'autres soudards.

Ceux qui subsistaient commençaient à exprimer leur regret de cette attaque inconsidérée. Alors qu'ils n'avaient eu que jurons et menaces à la bouche, ils imploraient à présent miséricorde, et les fiers-à-bras au rire téméraire de naguère pleuraient maintenant comme des fillettes ; mais Elric, empli de son ancienne ivresse du combat, n'en épargnait aucun.

Pendant ce temps, l'homme des Cités Pourpres, sans le concours d'aucun sortilège, faisait avec hache et épée de la bonne besogne, et réglait leur compte à trois autres de ses anciens compagnons, avec

tant de cœur à l'ouvrage qu'il semblait bien en avoir caressé l'envie depuis belle lurette.

— Yohi ! que voilà abattage de grand mérite ! criait-il à travers sa barbe noire.

Vint le moment où cette boucherie rondement menée s'acheva soudain : Elric s'aperçut qu'il ne restait plus que lui-même et son nouvel allié qui, appuyé à sa hache, haletait avec le rictus d'un chien de meute à l'hallali, remettait en place une calotte d'acier sur son crâne dénudé d'où elle était tombée pendant le combat, essuyait d'une manche sanglante la sueur qui emperlait son front, et disait d'une voix profonde et joviale :

— Eh bien ! à présent, c'est nous qui, d'un seul coup, nous trouvons riches !

Elric rengaina une Stormbringer encore peu disposée à regagner son fourreau :

— Vous convoitez leur or : est-ce la raison pour laquelle vous êtes venu à mon aide ?

Le guerrier à la barbe noire s'esclaffa.

— J'avais une dette envers eux, et j'attendais le moment de m'en acquitter. Ces gredins sont tout ce qui reste d'un équipage de pirates qui massacrèrent tout le monde à bord de mon propre navire lorsque nous nous aventurâmes dans des eaux inconnues ; ils m'auraient trucidé aussi si je ne leur avais dit que je souhaitais me joindre à eux. Maintenant, je suis vengé. Ce qui ne veut pas dire que je dédaigne de prendre leur or : il appartient en grande partie à moi-même et à mes frères, et reviendra à leurs épouses et à leurs enfants lorsque je regagnerai les Cités Pourpres.

— Comment avez-vous fait pour les convaincre de ne pas vous tuer aussi ? demanda Elric en fouillant parmi les vestiges du feu pour trouver quelque chose à manger.

Il finit par mettre la main sur du fromage, qu'il se mit à mâcher.

— Ils n'avaient ni capitaine ni timonier, semblait-il : ce ne sont nullement de vrais marins, mais des caboteurs, dont la base est sur cette île. Echoués ici, ils n'avaient eu recours à la piraterie qu'en désespoir de cause, mais ils avaient bien trop peur pour s'aventurer en haute mer. De plus, après le combat, ils n'avaient plus de bateau : nous le leur avions coulé. C'est à bord du mien que nous avons atteint ce rivage, mais les vivres commençaient à manquer et ces

gens-là n'avaient nulle envie de gagner le large sans cales bien garnies ; aussi ai-je feint de connaître cette côte – que les Dieux s'emparent de mon âme si je la revois après cette affaire ! – et proposé de les conduire à un village à l'intérieur des terres qu'ils pourraient piller. Ils n'avaient jamais entendu parler d'un tel village, mais me crurent lorsque je leur dis qu'il était caché dans une vallée. C'est ainsi que j'ai prolongé ma vie tout en attendant l'occasion de me venger d'eux : fol espoir, j'en conviens ; néanmoins (il grimaça un sourire) il s'est, tout compte fait, avéré fondé, hein ?

L'homme à la barbe noire jeta à Elric un regard quelque peu circonspect, car il ne savait trop ce que pourrait dire l'albinos, tout en opérant des relations de bonne camaraderie malgré la morgue bien connue des Melnibonéens. Elric n'ignorait pas que toutes ces pensées traversaient l'esprit de sa nouvelle connaissance : nombreux étaient ceux qu'il avait vus se livrer à de semblables calculs. Aussi lui adressa-t-il un franc sourire, accompagné d'une claque dans le dos.

— Vous aussi, vous m'avez sauvé la vie, ami : nous avons tous deux de la chance.

Avec un soupir de soulagement, l'homme mit sa hache en bandoulière dans son dos.

— Oui, de la chance, c'est bien le mot. Mais la chance va-t-elle continuer à nous sourire ? Je me le demande.

— Vous ne connaissez pas du tout cette île ?

— Ni les eaux non plus. Comment nous sommes arrivés dans ces eaux, je ne puis le deviner. Mais qu'elles soient ensorcelées, cela ne fait aucun doute. Vous avez vu la couleur du soleil ?

— Je l'ai vue.

— Eh bien... (Le marin se pencha pour ôter un pendentif au cou du Pan-Tanguien.)... Vous en savez plus long que moi sur les enchantements et la sorcellerie. Comment êtes-vous parvenu ici, Messire le Melnibonéen ?

— Je l'ignore. En fuyant des gens qui me traquaient, je suis arrivé au bord de la mer, et me suis trouvé dans l'impossibilité de continuer à fuir. Puis j'ai énormément rêvé. Lorsque plus tard je me suis réveillé, j'étais de nouveau sur le rivage, mais c'était celui de cette île.

— Des esprits de quelque espèce – bien disposés, peut-être, à votre égard – vous auront, pour votre sécurité, emporté loin de vos ennemis.

— Il se peut, acquiesça Elric, car nous avons beaucoup d’alliés parmi les élémentaires. Je m’appelle Elric, et suis en exil volontaire loin de Melniboné. Le motif de mes voyages est que je pense avoir quelque chose à apprendre des habitants des Jeunes Royaumes. Je ne possède aucun pouvoir, à part ce que vous voyez...

L’homme à la barbe noire plissa les yeux pour le jauger, tout en se désignant du pouce :

— Moi, je suis Smiorgan Tête-Chauve, un des Seigneurs de la Mer des Cités Pourpres ; j’avais sous mes ordres une flotte de navires marchands : peut-être est-ce encore le cas : je ne le saurai pas avant mon retour – si je rentre jamais.

— Alors, menons en commun nos connaissances et nos ressources, Smiorgan Tête-Chauve, et cherchons ensemble un moyen de quitter cette île dès que possible.

Elric revint à l’endroit où des vestiges du jeu délaissé, piétinés, gisaient dans la boue et le sang. Parmi les dés et les plaquettes d’ivoire, les pièces de bronze et d’argent, il trouva la roue d’or melnibonéenne. Il la ramassa et la plaça sur sa paume étendue : elle en couvrait presque toute la surface. Aux temps anciens, c’était la monnaie des rois.

— C’était à vous, ami ? demanda-t-il à Smiorgan.

Smiorgan Tête-Chauve, encore penché sur le Pan-Tanguien à recherche de ses biens volés, releva la tête et fit un signe d’acquiescement :

— Si fait ! Vous en voulez dans votre part du butin ?

Elric haussa les épaules.

— Je voudrais surtout savoir d’où vient cette pièce : qui vous l’a donnée ?

— Elle n’a pas été volée. C’est une pièce melnibonéenne, alors ?

— Exact.

— Je l’avais deviné.

— De qui la tenez-vous ?

Smiorgan se redressa, la fouille terminée, et gratta une blessure superficielle qu’il avait à l’avant-bras.

— Quelqu'un l'a utilisée pour payer sa traversée à notre bord – avant que nous nous perdions... avant l'attaque des pillards.

— Un passager ? Melnibonéen ?

— Il se peut, répondit Smiorgan, apparemment peu désireux de creuser cette question.

— Etait-ce un guerrier ?

Smiorgan sourit dans sa barbe :

— Non, c'est une femme qui m'a donné cela.

— Comment a-t-elle été amenée à monter à votre bord ?

Smiorgan s'était mis à ramasser le reste de l'argent.

— C'est une longue histoire, qui est, en partie du moins, familière aux gens de la marine marchande. Nous cherchions de nouveaux débouchés pour nos marchandises, et avons armé une flotte considérable, placée sous mon commandement, car j'étais le principal actionnaire. (Il s'assit sans façon sur le volumineux cadavre du Tchalalite et se mit à compter l'argent.) Aimeriez-vous entendre cette histoire, ou est-ce que déjà je vous ennuie ?

— Je l'écouterai avec plaisir.

Tendant le bras derrière lui, Smiorgan prit une gourde à la ceinture du mort et la proposa à Elric. Celui-ci l'accepta et but avec modération d'un vin qui s'avéra d'une qualité exceptionnelle. Lorsqu'il eut terminé, Smiorgan reprit la gourde et dit :

— Cela faisait partie de notre cargaison. Nous en étions fiers. Un bon cru, hein ?

— Excellent. Ainsi donc, vous êtes partis des Cités Pourpres ?

— Si fait : vers l'est, en direction des Royaumes inconnus. Nous sommes restés cap plein-est une quinzaine de jours, passant en vue de côtes qui étaient parmi les plus désolées que j'aie jamais vues ; puis, pendant une autre semaine, nous n'avons pas aperçu la terre du tout. C'est alors que nous avons pénétré dans des eaux que nous en sommes venus à appeler les Rochers Rugissants – semblables aux Dents du Serpent au large de la côte de Shazar, mais de plus grande taille et couvrant une plus vaste étendue : d'immenses rochers volcaniques qui surgissaient de la mer de tous côtés et autour desquels les flots s'enflaient et bouillonnaient et hurlaient avec une fureur dont j'ai rarement été témoin. Bref, notre flotte se trouva dispersée, et quatre navires au moins périrent sur ces rochers. Et lorsque, enfin, nous pûmes échapper à ces eaux, ce fut

pour nous trouver encalminés et isolés. Après avoir cherché quelque temps les autres navires, nous décidâmes de nous donner une semaine encore avant de regagner notre port d'attache, car nous n'avions nulle envie de retourner parmi les Rochers Rugissants. Les provisions baissaient lorsque nous aperçûmes enfin la terre : des falaises herbues et des plages hospitalières, et à l'intérieur des terres des signes de cultures ; nous sûmes donc que nous avions retrouvé la civilisation. Nous entrâmes dans un petit port de pêche et rassurâmes les indigènes – qui ne parlaient aucune langue en usage dans les Jeunes Royaumes – sur nos intentions pacifiques. Et c'est alors que cette femme nous aborda.

– La Melnibonéenne ?

– Si tant est qu'elle fût melnibonéenne. Elle avait de l'allure, je dois le dire. Nous étions à court de vivres, je vous l'ai dit, et n'avions guère de moyens d'en acheter, car les pêcheurs ne trouvaient pas grand-chose à leur convenance parmi nos marchandises. Ayant renoncé à notre dessein d'origine, nous nous contentions de retourner vers l'ouest.

– Et la femme ?

– Elle souhaitait prendre passage pour les Jeunes Royaumes, et il lui agréait d'aller à notre bord jusqu'à Menii, notre port d'attache. Pour prix de la traversée, elle nous donna deux de ces roues. Nous en avons utilisé une pour acheter des vivres dans cette ville – Graghin, je crois, en était le nom – et, après les réparations nécessaires, nous avons repris la mer.

– Vous n'avez jamais atteint les Cités Pourpres ?

– Ce furent à nouveau des tempêtes – d'étranges tempêtes. Nos instruments étaient inefficaces, notre pierre magnétique ne nous était d'aucun secours. Nous nous retrouvâmes plus perdus que jamais. Certains de mes hommes soutenaient que nous étions complètement sortis des limites de notre propre monde ; certains accusaient la femme, disant que c'était une sorcière et qu'elle n'avait aucune intention de se rendre à Menii – mais j'avais confiance en elle. La nuit tomba, et sembla durer éternellement. Enfin, nous pénétrâmes dans une aube calme sous un ciel bleu. Mes hommes étaient au bord de la panique – et il en faut beaucoup pour que mes hommes cèdent à la panique – lorsque nous aperçûmes cette île. Nous nous dirigeons vers elle lorsque ces pirates nous attaquèrent à

bord d'un vaisseau digne d'un musée historique ; il aurait dû être depuis longtemps au fond de l'océan plutôt qu'à sa surface ; j'avais vu de telles embarcations représentées dans les fresques d'un temple à Tarkesh. En nous éperonnant, ils enfoncèrent la moitié du flanc tribord, de sorte que leur navire coulait alors même qu'ils envahissaient le nôtre. C'étaient des brutes féroces aux abois, Elric : à demi mortes de faim, et assoiffées de sang. Malgré la lassitude due à nos pérégrinations, nous nous sommes bien battus. Pendant le combat, la femme disparut : peut-être mit-elle fin à ses jours quand elle vit de quelle trempe étaient nos vainqueurs. Après une longue bataille, il ne resta plus que moi et un autre survivant, qui mourut peu après. C'est alors que je décidai de jouer au plus fin et d'attendre l'heure de la revanche.

— Cette femme, elle avait un nom ?

— Si elle en avait un, elle n'a pas voulu le dire. J'ai réfléchi à cette affaire, et je soupçonne que, tout compte fait, elle se soit servie de nous. Peut-être n'étaient-ce pas Menii et les Jeunes Royaumes qu'elle cherchait à atteindre ; peut-être était-ce ce monde-ci, et nous y a-t-elle conduits par sorcellerie.

— Ce monde-ci ? Vous pensez donc qu'il est différent du nôtre ?

— Ne serait-ce qu'à cause de l'étrange couleur du soleil ! Vous n'êtes pas de cet avis, vous aussi ? Vous qui posséder la science melnibonéenne de ce genre de choses, vous devez y croire, non ?

— J'ai rêvé de telles choses, reconnut Elric sans vouloir en dire davantage.

— La plupart des pirates pensaient comme moi : ils appartenaient à toutes les époques de l'histoire des Jeunes Royaumes – j'ai du moins pu découvrir cela. Certains étaient originaires des toutes premières années de l'ère de ceux-ci, d'autres de notre propre temps, certains même de l'avenir. Des aventuriers, pour la plupart, qui, à tel ou tel moment de leur vie, s'étaient mis en quête d'un pays légendaire aux richesses immenses, situé au-delà d'une antique porte qui se dressait au milieu de l'océan ; mais ils s'étaient trouvés pris au piège ici, sans pouvoir faire retour par la mystérieuse porte. D'autres avaient pris part à des combats navals, s'étaient crus noyés, et s'étaient éveillés sur les rivages de cette île. Nombre d'entre eux, j'imagine, avaient eu jadis leur part de vertu ; mais, comme on ne trouve pas grand-chose pour vivre sur l'île, ils

étaient, pour subsister, devenus des loups les uns pour les autres, et pour les malheureux dont, par inadvertance, le navire franchissait cette fameuse porte.

Elric, à qui revenait en mémoire une partie de son rêve, demanda :

— Y en avait-il qui l'appelaient la Porte Pourpre ?

— Si fait ! Plusieurs l'appelaient ainsi.

— Et pourtant, si vous voulez bien me pardonner mon scepticisme, cette théorie est peu plausible. Moi qui ai franchi la Porte d'Ombre pour aller à Ameron...

— Vous connaissez l'existence d'autres mondes, alors ?

— Je n'ai jamais entendu parler de celui-ci – et je suis versé dans les questions de ce genre : c'est pourquoi je mets en doute ce raisonnement. Toutefois, il y a eu ce songe...

— Un songe ?

— Oh ! vraiment rien : j'ai l'habitude de tels rêves, et n'y attache pas d'importance.

— Cette théorie ne saurait sembler surprenante à un Melnibonéen, Elric ! fit Smiorgan, la bouche à nouveau fendue d'un large sourire. C'est moi qui devrais être sceptique, et non vous !

Et Elric répondit, s'adressant autant à lui-même qu'à son interlocuteur :

— J'en redoute peut-être davantage les implications. (Il releva la tête et, avec la hampe d'une lance brisée, se mit à tisonner le feu. Certains antiques sorciers de Melniboné ont émis l'hypothèse d'un nombre infini de mondes coexistant avec le nôtre. Et, de fait, c'est là ce que, ces derniers temps, mes songes laissent entendre ! (Il eut un sourire forcé.) Mais je ne puis me permettre d'attacher foi à de telles choses ; et c'est pourquoi je les rejette.

— Attendez l'aube, rétorqua Smiorgan Tête-Chauve. La couleur du soleil apportera la preuve de la théorie.

— Peut-être prouvera-t-elle seulement que nous rêvons tous deux ! dit Elric.

L'odeur de la mort assaillait avec force ses narines. Il poussa de côté les cadavres les plus proches du feu et s'installa pour dormir.

Smiorgan Tête-Chauve avait entonné un chant plein de vigueur, mais non sans rythme mélodieux, dans son propre dialecte, qu'Elric ne pouvait guère suivre.

— Est-ce votre victoire sur vos ennemis que vous chantez ? demanda l'albinos.

Smiorgan se tut un instant, avec un demi-sourire.

— Non, Messire Elric, je chante pour tenir les ombres à distance : après tout, ces gaillards sont morts depuis si peu de temps que leur fantôme doit encore rôder alentour.

— Ne craignez rien, lui dit Elric. Leur âme a déjà été dévorée.

Mais Smiorgan continua à chanter, d'une voix plus forte et avec plus de ferveur encore que jamais.

Juste avant de s'endormir, Elric eut l'impression d'entendre un cheval hennir ; il songea à demander à Smiorgan si, parmi les pirates, il s'en trouvait qui eussent une monture ; mais il sombra dans le sommeil avant de pouvoir le faire.

### 3

Elric, qui avait fort peu de souvenirs de sa traversée à bord du Sombre Vaisseau, ne devait jamais savoir comment il avait été amené à atteindre le monde dans lequel il se trouvait à présent. Dans les années à venir, lorsqu'il évoquerait ces événements, il aurait l'impression de les avoir rêvés ; et, d'ailleurs, ils faisaient l'effet de rêves alors même qu'il les vivait.

Il eut un sommeil agité et, au matin, les nuages étaient plus denses ; ils brillaient de cet étrange éclat plombé, bien que le Soleil lui-même fût dissimulé. Smiorgan Tête-Chauve des Cités Pourpres, déjà sur pied, tendait le doigt vers le ciel en disant d'un ton discrètement triomphant :

— Y a-t-il là preuve suffisante pour vous convaincre, Elric de Melniboné ?

— Je suis convaincu que cette lumière – ou ce terrain peut-être – possède une propriété qui fait paraître bleu le soleil, répondit Elric.

Et il regarda avec répugnance la scène de carnage qui l'entourait : ces cadavres constituaient un spectacle affligeant, et l'albinos se sentait envahi d'un obscur désarroi qui n'était ni remords ni pitié.

Le soupir que poussa Smiorgan avait quelque chose de sarcastique.

— Eh bien, Messire le Sceptique, le mieux pour nous est de faire dans l'autre sens le chemin que j'ai parcouru, afin de retrouver mon navire : que vous en semble ?

— Je suis d'accord.

— Quelle distance aviez-vous parcourue depuis la côte quand vous êtes tombé sur nous ?

Elric le lui fit connaître. Smiorgan sourit.

— Alors, vous êtes arrivé juste au bon moment. J'eusse été fort embarrassé aujourd'hui si mes amis les pirates et moi avions atteint la mer et que je n'avais pu leur montrer le moindre village ! Je

n'oublierai pas cette obligation que je vous ai, Elric. Je suis Comte des Cités Pourpres et ne manque pas d'influence. S'il est quelque bienfait par quoi je puisse m'acquitter à notre retour, n'hésitez pas à me le faire savoir.

— Je vous remercie, dit Elric avec gravité. Mais d'abord il nous faut découvrir un moyen d'évasion.

Smiorgan était parvenu à rassembler une musette de vivres, de l'eau et du vin. Elric, à qui il répugnait de prendre son petit déjeuner parmi les morts, mit la musette en bandoulière et dit :

— Je suis prêt.

Smiorgan acquiesça.

— Venez : c'est dans cette direction.

Elric lui emboîta le pas. L'herbe sèche craquait sous leurs pas ; les versants abrupts de la vallée les dominaient, teintés d'une nuance verdâtre insolite et déplaisante, où la lumière bleue qui tombait d'en haut se mêlait au brun du feuillage. Lorsqu'ils atteignirent la rivière – elle était étroite et dévalait parmi des rochers qui permettaient de la franchir facilement – ils s'arrêtèrent pour se reposer et se restaurer. Tous deux avaient les muscles raides après le combat de la nuit précédente ; tous deux étaient heureux de pouvoir laver dans cette eau leur corps couvert de sang et de boue.

Ainsi revigorés, ils escaladèrent les rochers et, laissant derrière eux la rivière, se mirent à gravir les pentes, n'échangeant que peu de mots afin d'économiser leur souffle car l'effort était rude. Le jour était déjà en son milieu lorsqu'ils atteignirent la crête et que s'offrit à leurs yeux une plaine assez semblable à celle qu'Elric avait traversée auparavant. Ce dernier se faisait maintenant une assez bonne idée de la géographie de l'île : c'était comme le sommet d'une montagne avec, près du centre, une échancrure : la vallée. Il fut à nouveau vivement frappé par l'absence de toute faune, et en fit la remarque au comte Smiorgan, qui confirma qu'il n'avait vu depuis son arrivée ni oiseau, ni bête, ni poisson.

— C'est un petit monde bien désolé, ami Elric, et quelle malchance pour un marin de s'échouer sur ses rivages !

Ils poursuivirent leur chemin jusqu'à ce qu'ils vissent la mer rejoindre l'horizon au loin.

C'est Elric qui, le premier, entendit le bruit qui s'élevait derrière eux ; il reconnut le martèlement régulier des sabots d'un cheval au

galop ; mais, regardant par-dessus son épaule, il ne vit pas l'ombre d'un cavalier, ni aucun endroit où un cavalier aurait pu se dissimuler. Il se dit que, sous l'effet de la fatigue, ses oreilles l'abusaient : c'était le tonnerre qu'il avait entendu.

Smiorgan poursuivait imperturbablement son chemin, bien qu'il n'eût pu manquer d'entendre lui aussi ce bruit.

A nouveau, celui-ci se fit entendre ; à nouveau, Elric se retourna ; à nouveau, il ne vit rien.

— Smiorgan ? Avez-vous entendu un cavalier ?

Smiorgan continua du même pas sans jeter un regard en arrière.

— Je l'ai entendu, grommela-t-il.

— Vous l'aviez déjà entendu avant ?

— A de nombreuses reprises depuis mon arrivée. Les pirates l'entendaient aussi, et certains pensaient que c'était un Ange de la Mort qui les poursuivait, telle Némésis, pour les châtier.

— Vous ignorez la source du bruit ?

Smiorgan garda le silence un instant ; il s'arrêta et, quand il se retourna, sa mine n'était rien moins que souriante.

— Une ou deux fois j'ai aperçu un cheval, je crois : un grand cheval, blanc, richement caparaçonné – mais sans personne sur le dos. N'y prêtez pas attention, Elric, faites comme moi : nous avons de plus grands mystères pour nous occuper l'esprit !

— Vous en avez peur, Smiorgan ?

Il acquiesça :

— Oui, je l'avoue. Mais ni peur ni réflexion ne nous en débarrasseront. Venez !

Elric ne pouvait manquer de voir que ce que disait Smiorgan était plein de sens, et il s'y rallia ; mais, quand le bruit se reproduisit, à peu près une heure plus tard, il ne put s'empêcher de se retourner. Il crut alors apercevoir la silhouette d'un grand étalon, harnaché pour être monté ; mais ce n'était peut-être rien de plus qu'une idée que Smiorgan lui avait mise en tête.

Le temps se rafraîchît, et l'air se chargea d'une odeur insolite, âpre. Elric en fit la remarque au comte Smiorgan, et apprit que cela aussi était habituel :

— Parfois ça disparaît, et puis ça revient ; d'ordinaire, ça sent assez fort.

— On dirait du soufre, dit Elric.

Le comte Smiorgan éclata d'un rire plein d'ironie, comme si Elric avait fait allusion à quelque plaisanterie personnelle dudit Smiorgan.

— Si fait ! Cela sent le soufre, ah ! rien n'est plus vrai !

Le martèlement de sabots se fit plus fort derrière eux à mesure qu'ils approchaient de la côte ; et, finalement, Elric, ainsi d'ailleurs que Smiorgan, se retourna de nouveau pour regarder.

Et à présent on distinguait nettement un cheval, sans cavalier mais sellé et bridé, ses yeux sombres pleins d'intelligence, sa belle tête blanche fièrement dressée.

— Etes-vous toujours aussi convaincu de l'absence de toute sorcellerie ici, Messire Elric ? fit le comte Smiorgan non sans satisfaction. Le cheval était invisible ; maintenant il est visible. (D'un haussement d'épaules, il remit mieux en place sa hache de guerre.) Ou bien c'est ça, ou bien il passe sans difficulté d'un monde à un autre, de sorte que nous entendons surtout le bruit de ses sabots.

— S'il en est ainsi, répondit Elric en observant l'étalon, il pourrait nous ramener à notre monde.

— Vous admettez donc que nous sommes échoués dans quelque Limbe ?

— Eh bien, soit ! J'en reconnais la possibilité.

— Ne disposez-vous pas de quelque sortilège pour capturer le cheval ?

— Les sortilèges ne me viennent pas si aisément, car je n'ai guère de goût pour eux, lui répondit l'albinos.

Tout en parlant, ils s'étaient dirigés vers le cheval, mais celui-ci ne les laissa pas approcher davantage : en renâclant, il se mit à reculer pour maintenir toujours la même distance entre eux et lui.

Finalement, Elric dit :

— Nous perdons notre temps, comte Smiorgan. Rendons-nous bien vite à votre navire, en oubliant soleils bleus et chevaux enchantés aussi promptement que possible. Une fois à bord, je pourrai sans aucun doute vous assister d'une petite incantation ou deux, car il nous faudra quelque forme d'aide pour manœuvrer seuls un grand navire.

Ils poursuivirent leur route, mais le cheval continua à les suivre. Ils parvinrent au bord des falaises, qui se dressaient haut au-dessus

d'une baie étroite et rocheuse où un navire fort éprouvé était à l'ancre. Il avait la silhouette haute et élancés d'un navire marchand des Cités Pourpres, mais ses ponts étaient encombrés de lambeaux de voiles déchirées, de tronçons de cordages rompus, de fragments de bois, de ballots d'étoffe éventrés, de flacons de vin fracassés, et de toutes sortes d'autres débris, cependant qu'en plusieurs endroits ses rambardes étaient brisées, et que deux ou trois de ses vergues avaient volé en éclats. Il était évident qu'il avait également essuyé tempêtes et combats, et c'était miracle qu'il flottât encore.

— Il va nous falloir y mettre de l'ordre au mieux, en n'utilisant pour naviguer que la grand-voile, fit Smiorgan, méditatif. Il est à espérer que nous allons pouvoir récupérer suffisamment de vivres pour nous suffire pour...

— Regardez ! s'écria Elric en désignant l'arrière-pont, sûr d'y avoir vu une silhouette humaine parmi les ombres. Les pirates ont-ils laissé l'un d'entre eux derrière eux ?

— Non point.

— N'avez-vous pas vu quelqu'un à bord il y a un instant ?

— Mes yeux me jouent de sales tours, lui répondit Smiorgan. C'est cette maudite lumière. Il y a à bord un rat ou deux, c'est tout : c'est cela que vous avez vu.

— Il se peut, fit Elric en se retournant.

Le cheval, occupé à brouter l'herbe brune, ne semblait pas leur prêter attention.

— Eh bien, terminons notre randonnée.

Ils dévalèrent la pente raide de la falaise, et se trouvèrent bientôt sur le rivage ; ils gagnèrent le navire en pataugeant à travers les bas-fonds, se hissèrent par les cordages glissants qui pendaient encore par-dessus bord, et enfin prirent pied non sans soulagement sur le pont.

— Je me sens déjà plus en sécurité, dit Smiorgan. Il y a si longtemps que ce navire est mon chez-moi !

Il fouilla les marchandises éparpillées, finit par mettre la main sur une tourie de vin intacte, en coupa le sceau et la tendît à Elric. Celui-ci souleva la lourde flasque et fit couler dans sa bouche un peu du bon vin. Pendant que le comte Smiorgan buvait à son tour, Elric eut l'impression très nette de percevoir à nouveau un mouvement du côté de l'arrière-pont, et il s'en rapprocha.

Il était sûr à présent d'entendre une respiration précipitée et tendue – la respiration de quelqu'un qui s'efforçait de réprimer son besoin d'air plutôt que de s'exposer à être découvert. C'étaient des bruits très discrets ; mais l'albinos, qui avait la vue faible, avait l'oreille fine. La main prête à dégainer son épée, il s'avança, aux aguets, dans la direction d'où provenaient les sons, avec Smiorgan à présent sur ses talons.

Elle sortit de sa cachette avant qu'il l'eût atteinte. Chevelure souillée tombant en lourdes boucles autour de sa figure pâle, épaules avachies, bras délicats pendant sans force à ses côtés, robe tachée et déchirée. Lorsque Elric s'approcha, elle tomba à genoux devant lui :

— Otez-mot la vie, dit-elle avec humilité, mais, je vous en conjure, ne me ramenez pas à Saxif D'Aan, bien que vous soyez sans nul doute à son service ou de sa famille.

— C'est elle ! s'écria Smiorgan avec stupéfaction. C'est notre passagère ! Elle a dû rester cachée pendant tout ce temps.

Elric s'avança et releva le menton de la jeune fille pour examiner son visage : il trouva à ses traits quelque chose de melnibonéen, mais, à son avis, elle était des Jeunes Royaumes ; d'ailleurs, il lui manquait la fierté d'une Melnibonéenne.

— Quel nom as-tu prononcé, ma fille ? lui demanda-t-il avec bienveillance. T'ai-je entendue parler de Saxif D'Aan ? Le comte Saxif D'Aan de Melniboné...

— Il est vrai, Monseigneur.

— Ne crains pas en moi un de ses serviteurs, lui dit Elric. Et quant à être son parent, j'imagine que tu pourrais en effet me nommer ainsi – du côté de ma mère... ou plutôt de mon arrière-grand-mère. Ce fut un de mes ancêtres. Il doit être mort depuis deux siècles au moins.

— Non ! fit-elle. Il vit, Monseigneur.

— Sur cette île ?

— Il n'est pas ici chez lui, mais c'est sur ce plan qu'il existe. J'ai tenté de lui échapper par la Porte Pourpre : je l'ai franchie à bord d'une barque et j'ai atteint la ville où vous m'avez trouvée, Comte Smiorgan ; mais, une fois que je fus à bord de votre navire, il m'a ramenée en arrière, et votre navire avec moi. Cela me remplit de

remords – cela et le sort qui a frappé votre équipage. Je sais qu’il me cherche : je sens sa présence qui se rapproche.

– Est-il invisible ? demanda soudain Smiorgan. Monte-t-il un cheval blanc ?

Elle s’étrangla de surprise.

– Vous voyez ! Il est bel et bien dans les parages ! Sinon, pourquoi le cheval apparaîtrait-il sur cette île ?

– Il le monte ? demanda Elric.

– Oh ! non ! Il craint le cheval presque autant que je le crains lui-même : le cheval le poursuit !

Elric sortit de son escarcelle la roue d’or melnibonéenne.

– Tu as pris ces pièces au comte Saxif D’Aan ?

– Il est vrai.

L’albinos fronça les sourcils.

– Qui est cet homme, Elric ? demanda le comte Smiorgan. Vous en parlez comme d’un ancêtre, et pourtant il vit dans ce monde. Que savez-vous de lui ?

Elric soupesa la grosse roue d’or dans sa main avant de la remettre dans son escarcelle.

– C’était pour nous un personnage quelque peu légendaire : son histoire fait partie de la littérature de Melniboné. C’était un grand magicien – un des plus grands – et il tomba amoureux. Il est déjà assez rare chez les Melnibonéens de tomber amoureux, au sens où les autres entendent cette passion, mais plus rare encore que l’un de nous éprouve de tels sentiments pour une femme qui ne soit pas même de notre propre race. La femme en question, ai-je ouï dire, était à demi melnibonéenne, mais venait d’un pays qui, à l’époque, était soumis à Melniboné, une province occidentale proche de Dharijor. Elle faisait partie d’une fournée d’esclaves qu’il avait achetés en vue de pratiquer sur eux quelque expérience de sorcelleries ; mais il la distingua et, quelque soit le sort que subirent les autres, celui-ci lui fut épargné. Il lui prodigua ses égards et la combla de présents. Pour elle, il abandonna ses pratiques et quitta Imrryr pour une retraite paisible. Je crois qu’elle lui témoignait une certaine affection, mais ne semblait pas éprouver de l’amour pour lui. Il y avait un autre homme, voyez-vous, du nom de Carolak si ma mémoire est bonne, et lui-aussi à demi melnibonéen, qui s’était engagé comme mercenaire à Shazar et y avait gagné la faveur de la

cour. C'est à ce Carolak qu'elle avait été promise avant d'être enlevée...

— Elle l'aimait ? demanda Smiorgan.

— Elle lui était promise en mariage. Mais laissez-moi finir mon histoire... (Elric poursuivit.) Or donc, finalement Carolak – qui entre-temps était devenu un personnage important et à Shazar ne le cédait qu'au roi – apprit ce qu'il était advenu d'elle et jura de la délivrer. Avec des corsaires il atteignit les rivages de Melniboné et, en utilisant la sorcellerie, il rechercha le palais de Saxif D'Aan. Cela fait, il se mit en quête de la jeune femme, qu'il trouva enfin dans les appartements que Saxif D'Aan lui avait réservés. Il lui dit qu'il était venu la revendiquer comme épouse, l'arracher à la persécution. Curieusement, la jeune femme résista, arguant qu'elle était depuis trop longtemps esclave dans le harem melnibonéen pour se réadapter à une vie de princesse à la cour de Shazar. Carolak se gaussa de cela et se saisit d'elle. Il parvint à s'enfuir du château et, emportant la jeune femme en travers de sa selle, il était sur le point de rejoindre ses hommes au bord de la mer lorsque Saxif D'Aan le repéra. Carolak, je pense, fut tué, ou bien victime d'un sortilège ; mais Saxif D'Aan, en proie à une effroyable jalousie, et persuadé que la jeune femme avait combiné cette évasion avec un amant, ordonna qu'elle pérît sur la Roue du Chaos – un instrument de supplice dont la forme est assez semblable à cette pièce. On lui brisa lentement les membres, et Saxif D'Aan, pendant des jours et des jours, assista à sa longue agonie. On l'écorcha vive, et le comte Saxif D'Aan contempla son châtiment dans tous ses détails. Il fut bientôt évident que les drogues et les sortilèges utilisés pour la maintenir en vie n'allaient plus y suffire, et Saxif D'Aan ordonna qu'elle fût enlevée à la Roue du Chaos et étendue sur une couche. « Eh bien ! lui dit-il, tu as été punie pour m'avoir trahi, et j'en suis satisfait : maintenant, tu peux mourir. » Et il vit que ses lèvres, encroûtées de sang et effroyables à voir, étaient en mouvement, et il se pencha pour entendre ses paroles.

— Et qu'exprimaient-elles ? La vengeance ? Un serment ? demanda Smiorgan.

— Elle eut pour dernier geste un effort pour le serrer dans ses bras, et pour derniers mots ceux qu'elle ne lui avait jamais adressés auparavant, alors qu'il espérait tant qu'elle le ferait. Elle dit

simplement, et répéta sans cesse jusqu'au moment où elle rendit le dernier souffle : « Je vous aime... Je vous aime... » Puis elle mourut.

Smiorgan fourragea dans sa barbe.

— Dieux ! Et alors ? Que fit votre ancêtre ?

— Il connut le remords.

— Bien entendu !

— Non point, pour un Melnibonéen : le remords est une émotion peu fréquente chez nous ; rares sont ceux qui l'ont jamais éprouvée. Tourmenté par le sentiment de sa culpabilité, le comte Saxif D'Aan quitta Melniboné pour n'y plus jamais revenir. On supposa qu'il était mort dans quelque pays lointain, en essayant d'expier ce qu'il avait fait au seul être qu'il eût jamais aimé. Mais à présent il semblerait qu'il cherchait la Porte Pourpre, en y voyant peut-être une entrée de l'Enfer.

— Mais pourquoi me harceler ? s'exclama la jeune fille. Je n'ai rien à voir avec cette femme ! Je m'appelle Vassliss, et je suis la fille d'un marchand de Jharkor. J'étais partie rendre visite à mon oncle à Vilmir et, au cours de la traversée, le navire fit naufrage. Nous fûmes un petit nombre à en réchapper à bord d'un canot, mais de nouvelles tempêtes nous assaillirent. Je fus précipitée par-dessus bord, et j'allais me noyer lorsque... (Elle frissonna.)... lorsqu'à bord de sa galère IL survint. Je lui fus reconnaissante, puis...

— Qu'arriva-t-il ?

Elric écarta de son visage ses cheveux emmêlés et lui offrit un peu de leur vin, qu'elle but avec reconnaissance.

— Il m'emmena à son palais et me dit qu'il allait m'épouser, que je serais son Impératrice et régnerais à jamais à ses côtés. Mais j'avais peur : il y avait une telle souffrance en lui, une telle cruauté aussi... Il me semblait qu'il devait me dévorer, me détruire ! Peu après ma capture, j'ai pris l'argent et la barque et je me suis enfuie vers la Porte, dont il m'avait parlé...

— Vous pourriez retrouver cette Porte pour nous ? demanda Elric.

— Je pense que oui : j'ai quelques connaissances en matière de navigation, que je tiens de mon père. Mais à quoi bon, Messire ? Il nous retrouverait et nous ramènerait. Et il doit être tout près, à cet instant même.

— Je dispose moi-même de quelques pouvoirs magiques, lui assura Elric, et suis disposé à me mesurer à Saxif D'Aan en ce domaine, si besoin est. (Et, revenant auprès du comte Smiorgan :)  
Pouvons-nous rapidement hisser une voile ?

— Assez rapidement.

— Alors, hâtons-nous, Comte Smiorgan Tête-Chaue ! Il se pourrait que j'aie le moyen de nous faire franchir cette Porte Pourpre et de nous éviter d'être mêlés plus avant aux affaires des morts !

## 4

Sous les yeux du comte Smiorgan et de Vassliss de Jharkor, Elric s'affaissa sur le pont, haletant et blême : sa première tentative pour faire agir la sorcellerie dans ce monde-ci avait échoué, et l'avait épuisé.

— Ceci renforce ma conviction, dit-il à Smiorgan, que nous sommes sur un autre plan d'existence, car pratiquer mon enchantement n'aurait pas dû me demander un tel effort.

— Vous avez échoué.

Elric se releva non sans difficulté.

— Je vais essayer de nouveau.

Il tourna vers le ciel sa figure pâle, ferma les yeux, étendit les bras, et son corps se raidit tandis qu'il recommençait l'incantation : sa voix devenait de plus en plus forte, de plus en plus aiguë, au point de ressembler au hurlement d'une bourrasque.

Il oublia le lieu où il se trouvait, il oublia sa propre identité, il oublia ceux qui étaient avec lui : toute sa pensée se concentra sur l'évocation. Il adressa son appel au-delà des limites du monde, jusqu'à ce singulier plan de réalité, habitat des Elémentaires – où l'on pouvait encore trouver les puissantes entités aériennes : les *sylphes* de la brise et les *sharnahs* qui vivent dans les tempêtes et, plus puissantes que toutes les autres, les *h'Haarshanns* des typhons.

Et maintenant enfin certaines de ces créatures commencèrent à répondre à son appel, prêtes à le servir ainsi qu'en vertu d'un pacte très ancien les Elémentaires avaient servi ses ancêtres. Et lentement la voile du navire se mit à se gonfler et ses membrures à craquer, et Smiorgan leva l'ancre : le navire prenait la mer, franchissait le goulet de l'anse rocheuse, s'éloignait de l'île et gagnait le large, toujours sous un étrange soleil bleu.

Bientôt une énorme vague se formait autour du navire, le soulevait et le portait à travers l'océan, de sorte que le comte et la

jeune fille s'émerveillaient de la vitesse de leur mouvement, cependant qu'Elric, ses yeux pourpres ouverts à présent, mais dépourvus d'expression comme de vision, continuait à flatter de son chant ses invisibles alliés.

Ainsi donc le navire fendit les flots au point qu'enfin l'île fut hors de vue ; et la jeune fille, relevant leur position par rapport au soleil, put donner au comte Smiorgan suffisamment d'indications pour qu'il gouvernât.

Dès que cela lui fut possible, le comte Smiorgan s'approcha d'Elric, toujours debout sur le pont jambes écartées et membres raides, et le secoua.

— Elric ! Cet effort va vous coûter la vie ! Nous n'avons plus besoin de vos amis !

Aussitôt, le vent tomba, la vague s'étala et Elric, haletant, s'écroula sur le pont.

— C'est plus dur ici, fit-il. C'est tellement plus dur ! C'est comme si j'avais à lancer mon appel à travers des abîmes infiniment plus vastes que tous ceux auxquels j'ai jamais eu affaire.

Et puis Elric s'endormit.

Il était étendu dans la tiède couchette d'une cabine fraîche. Par le hublot filtrait une lumière bleue diffuse. Reniflant, il sentit une odeur de nourriture chaude et, tournant la tête, vit Vassliss debout auprès de lui, un bol de bouillon dans les mains.

— J'ai pu faire cuire ça, dit-elle. Cela vous fera du bien. Pour autant que je puisse en juger, nous approchons de la Porte Pourpre. Autour de celle-ci, la mer est toujours houleuse, aussi aurez-vous besoin de toutes vos forces.

Elric la remercia avec amabilité. Il se mit à manger le potage : elle ne le quitta pas des yeux.

— Vous êtes très semblable à Saxif D'Aan, lui dit-elle, mais plus dur en un sens... et plus doux aussi ! Il est si distant ! Je comprends pourquoi cette femme n'a jamais pu lui dire qu'elle l'aimait.

Elric sourit.

— Oh ! ce n'est rien de plus qu'un conte populaire, probablement, cette histoire que je t'ai racontée. Le Saxif D'Aan dont tu parles pourrait être une tout autre personne... voire un

imposteur qui a usurpé son nom... ou encore un sorcier : certains sorciers empruntent le nom d'autres sorciers dans l'idée que cela accroît leur pouvoir.

Un cri se fit entendre au-dessus. Elric ne put distinguer les mots prononcés. La jeune fille prit une expression inquiète et, sans rien dire à Elric, quitta en hâte la cabine. Elric se leva et, tout chancelant, monta à sa suite l'escalier de capot.

Le comte Smiorgan Tête-Chauve, debout devant la roue de gouvernail, tendait le doigt vers l'horizon derrière eux.

— Que vous semble de cela, Elric ?

Elric eut beau scruter l'horizon, il ne vit rien : il avait souvent la vue faible, et c'était le cas à présent. Mais la jeune fille, sur un ton de morne désespoir, dit :

— C'est une voile dorée.

— Tu la reconnais ? lui demanda Elric.

— Oh ! oui, certes ! C'est le galion du comte Saxif D'Aan. Il nous a découverts ! Peut-être guettait-il notre passage, sachant que nous devions faire route par ici.

— A quelle distance sommes-nous de la Porte ?

— Je n'en suis pas sûre.

A cet instant un fracas épouvantable se fit entendre en bas, comme si l'on cherchait à défoncer les membrures du navire.

— Ce sont les écoutilles avant ! cria Smiorgan. Allez voir ce qu'il y a, ami Elric ! Mais prenez garde, mon vieux !

Elric fit basculer en arrière le panneau d'une des écoutilles avec circonspection et fouilla du regard la ténébreuse citadelle de la cale. Le piétinement et le martèlement continuaient à se faire entendre et quand ses yeux se furent accoutumés à la pénombre, Elric vit d'où venaient ces bruits : le cheval blanc était là. En apercevant Elric, il hennit comme s'il voulait le saluer.

— Comment est-il monté à bord ? demanda Elric. Je n'ai rien vu, rien entendu !

Presque aussi pâle que lui, la jeune fille tomba à genoux près de l'écoutille, en enfouissant sa tête dans ses bras.

— Il nous tient ! Il nous tient !

— Nous avons encore une chance de pouvoir atteindre la Porte Pourpre à temps, lui répondit Elric, rassurant. Et une fois dans mon

propre monde, eh bien ! je peux exercer une magie beaucoup plus puissante pour nous protéger.

— Non ! fit-elle en sanglotant. Il est trop tard. Sinon, pourquoi le cheval blanc serait-il ici ? Il sait que Saxif D'Aan doit bientôt nous aborder.

— Avant de s'emparer de toi, il lui faudra nous combattre ! lui promit Elric.

— Vous n'avez pas vu ses hommes : tous des coupe-jarrets, des loups aux abois ! Ils ne nous feront pas de quartier. Vous seriez bien avisés de me livrer à Saxif D'Aan tout de suite pour votre propre sauvegarde ; vous ne gagnerez rien à essayer de me protéger. Mais je vous demanderais une faveur.

— Laquelle ?

— Trouvez-moi un petit couteau que je puisse porter sur moi, afin de me tuer dès que je saurai que vous êtes tous deux en sécurité.

Elric la remit sur pied en riant.

— Fais-moi grâce de ce mélodrame, ma belle ! Nous sommes solidaires. Peut-être pouvons-nous marchander avec Saxif D'Aan.

— Qu'avez-vous à lui offrir en troc ?

— Peu de chose ; mais il l'ignore.

— Il peut, semble-t-il, lire les pensées : il a de grands pouvoirs.

— Je suis Elric de Melniboné : j'ai la réputation de posséder moi-même certaines dispositions pour les arts magiques.

— Mais vous n'êtes pas aussi obstiné que Saxif D'Aan, répondit-elle simplement. Il a une idée fixe qui l'obsède exclusivement : le désir de faire de moi son épouse.

— Mainte jouvencelle serait flattée de cette considération — heureuse d'être impératrice, avec un empereur melnibonéen pour époux, persifla Elric.

Vassliss ne releva pas son ton sarcastique.

— C'est bien pourquoi je le crains tant, murmura-t-elle. Si ma détermination faiblissait un instant, je pourrais l'aimer. Et je serais détruite ! C'est ce qu'ELLE a dû connaître !

## 5

Sous les yeux atterrés de la jeune fille et du comte Smiorgan, le galion resplendissant s'avancait sur eux, voiles et flancs tout dorés, au point qu'on eût dit que le soleil lui-même les poursuivait ; Elric, quant à lui, faisait des efforts désespérés pour faire revenir ses amis élémentaires, mais sans succès.

A travers la pâle lumière bleue, le vaisseau d'or faisait voile, implacablement, dans leur sillage. Ses proportions étaient monstrueuses, il donnait une immense impression de puissance, sa proue gigantesque soulevait de part et d'autre d'énormes vagues écumeuses en fonçant sur eux sans bruit.

C'est avec la mine de quelqu'un qui se prépare à affronter la mort que le comte Smiorgan Tête-Chauve des Cités Pourpres dépendit de son épaule sa hache de guerre, fit jouer son épée dans son fourreau et ajusta sa calotte de métal sur son crâne dénudé. La jeune fille, elle, ne faisait aucun bruit, aucun mouvement, mais elle pleurait.

Elric secoua la tête, et sa longue chevelure blanche comme du lait forma un instant un halo autour de sa tête. Le regard maussade de ses yeux rouges se réadapta au monde qui l'entourait. Il reconnaissait ce navire : il était du même type que les nef guerrières d'or melnibonéennes ; sans aucun doute, c'était celui à bord duquel le comte Saxif D'Aan avait fui sa patrie à la recherche de la Porte Pourpre. Elric était à présent convaincu qu'il s'agissait bien du même Saxif D'Aan, et il éprouvait moins de crainte que ses compagnons, mais considérablement plus de curiosité. Ce fut en fait presque avec nostalgie qu'il vit la boule de feu, telle une comète qui flamboyait de lumière verte, voler en sifflant et en crépitant vers eux, lancée par la catapulte avant du vaisseau doré. Il s'attendait presque à voir un grand dragon tourner dans le ciel au-dessus d'eux, car c'était avec des dragons ainsi qu'avec des vaisseaux de guerre semblables que Melniboné avait jadis conquis le monde.

La boule de feu tomba dans la mer à quelques pouces de leur proue : elle avait de toute évidence été expédiée là délibérément, à titre d'avertissement.

— Ne vous arrêtez pas ! cria Vassliss. Mieux vaut périr dans les flammes !

Smiorgan levait les yeux.

— Nous n'avons pas le choix : regardez ! Il a, semble-t-il, chassé le vent !

Ils étaient encalminés. Elric eut un sourire amer : il savait maintenant ce qu'avaient dû éprouver ceux des Jeunes Royaumes lorsque ses ancêtres avaient employé contre eux de telles tactiques.

— Elric ? demanda Smiorgan à l'albinos. Ce sont les vôtres ? Ce navire est indiscutablement de Melniboné.

— Les méthodes aussi, répondit Elric. J'appartiens à la lignée royale de Melniboné ; je pourrais être Empereur à l'instant même, si je voulais revendiquer mon trône. Il y a quelque petite chance que le comte Saxif D'Aan, bien qu'il soit mon ancêtre, me reconnaisse, et donc reconnaisse mon autorité. Nous sommes un peuple conservateur, nous autres gens de l'Île aux Dragons !

La jeune fille prit la parole, les lèvres sèches, le ton désespéré.

— Il ne reconnaît qu'une seule autorité, celle des Seigneurs du Chaos, qui lui ont accordé leur aide.

— Tous les Melnibonéens reconnaissent cette autorité-là, lui répondit Elric non sans humour.

Par l'écoutille avant, le bruit que faisait l'étalon en frappant du sabot et en renâclant s'éleva de plus belle.

— Les sortilèges nous assaillent de partout ! s'exclama le comte Smiorgan, une pâleur soudaine sur son visage d'ordinaire rubicond. N'en avez-vous point, Prince Elric, à leur opposer ?

— Aucun, semble-t-il.

Le vaisseau d'or surgit près d'eux, dressant bien haut ses bastingages, où Elric vit que se pressaient non des guerriers d'Imrryr, mais des gredins prêts à tout comme ceux qu'il avait combattus sur l'île et, apparemment, empruntés à des périodes historiques et des nations tout aussi disparates. Les longues rames du galion raclèrent les flancs du vaisseau plus petit en se repliant, comme les pattes de quelque insecte aquatique, pour permettre aux grappins d'être lancés. Des griffes de fer mordirent les membrures

du petit navire, et là-haut la racaille se mit à pousser des vivats, à ricaner sarcastiquement et à brandir ses armes d'un air menaçant.

La jeune fille fit mine de courir vers l'autre bord du navire, mais Elric l'attrapa par le bras.

— Ne me retenez pas, je vous en conjure ! s'écria-t-elle. Mieux vaudrait sauter avec moi à la mer et vous noyer aussi !

— Tu crois donc que la mort te permettra d'échapper à Saxif D'Aan ? lui dit Elric. S'il dispose du pouvoir dont tu parles, la mort ne fera que te livrer plus irréductiblement encore à sa merci !

— Oh !

La jeune fille frissonna puis, au son d'une voix qui s'adressait à eux du haut d'un des ponts élevés du vaisseau doré, elle poussa un gémissement et s'évanouit dans les bras d'Elric qui, toujours sous le coup de ses épuisantes incantations, eut bien du mal à se retenir de tomber avec elle sur le pont.

La voix dominait les cris et les rires grossiers de l'équipage ; elle était pure, harmonieuse et sarcastique. C'était la voix d'un Melnibonéen, bien qu'elle s'exprimât dans la langue commune des Jeunes Royaumes, qui n'était en soi qu'une forme corrompue du parler du Glorieux Empire.

— Je sollicite du Capitaine la permission de monter à bord.

Le comte Smiorgan gronda en réponse.

— Vous nous tenez ferme, Messire ! Ne cherchez pas à déguiser un acte de piraterie sous des propos courtois. !

— Je suppose donc que j'ai votre permission.

Le ton de celui qui parlait sans se montrer était resté exactement le même.

Elric vit qu'on retirait une section de la rambarde pour mettre en place une passerelle, dont la surface était rendue moins glissante par des clous d'or, pour descendre du pont du galion à celui de leur navire.

Une silhouette élancée apparut en haut de la passerelle. Les traits avaient la finesse de ceux d'un aristocrate melnibonéen, et le maintien aspirait la fierté. Vêtu d'amples brocards d'or, portant un casque ouvragé d'or et d'ivoire sur sa longue chevelure acajou clair, l'homme avait les yeux gris-bleu, le teint pâle et légèrement empourpré. Pour autant qu'Elric pût en juger, il ne portait d'armes d'aucune sorte.

Avec une grande dignité, le comte Saxif D'Aan commença à descendre la passerelle, ses forbans derrière lui. Il y avait un contraste frappant entre ce splendide intellectuel et ceux qu'il avait sous ses ordres : lui qui marchait bien droit, élégant et racé, et eux, l'allure simiesque, sales, dégénérés, stupides, grimaçant de plaisir à leur facile victoire. Pas un d'entre eux ne montrait le moindre signe de dignité humaine ; tous se paraient de beaux atours déchirés et malpropres, tous avaient au moins trois armes sur eux, et exhibaient une profusion de bijoux pillés, anneaux au nez et aux oreilles, bracelets aux bras et aux chevilles, bagues aux doigts et aux orteils, pendentifs, fibules et autres.

— Dieux ! marmonna Smiorgan. J'ai rarement vu un tel ramassis de déchets, et pourtant je croyais avoir rencontré presque de tout en sillonnant les mers ! Comment un tel homme peut-il supporter une telle compagnie ?

— Peut-être cela flatte-t-il son sens de la dérision, suggéra Elric.

Le comte Saxif D'Aan, ayant pris pied sur leur pont, y resta planté, les yeux levés vers l'endroit où ils se tenaient encore, en poupe. Il s'inclina légèrement. Son visage était impassible, et seuls ses yeux trahissaient quelque peu l'intensité de l'émotion qui l'habitait, surtout lorsqu'ils se posèrent sur la jeune fille qu'Elric tenait dans ses bras.

— Je suis le comte Saxif D'Aan, qui fut de Melniboné et est à présent des Iles sises au-delà de la Porte Pourpre. Vous avez avec vous quelque chose qui m'appartient, et dont je réclame que vous me le restituiez.

— C'est de Dame Vassliss de Jharkor que vous voulez parler ? demanda Elric, la voix aussi ferme que celle de Saxif D'Aan.

C'est alors seulement que celui-ci sembla remarquer Elric. Le léger rembrunissement de son front fut vite dissipé.

— Elle est à moi, dit-il. Vous pouvez être assuré qu'elle n'a rien à craindre de ma part.

Elric, voyant là quelque avantage à saisir, tout en sachant qu'il risquait gros, lui adressa la parole en haut-melnibonéen, la langue qu'utilisaient entre eux ceux de sang royal.

— Ce que je sais de votre histoire ne me rassure pas, Saxif D'Aan.

L'homme d'or se raidit presque imperceptiblement, et ses yeux gris-bleu flamboyèrent.

— Qui êtes-vous, pour parler la Langue des Rois ? Qui êtes-vous, vous qui prétendez connaître mon passé ?

— Je suis Elric, fils de Sadric, et je suis le quatre cent vingt-huitième Empereur du peuple de R'lin K'ren A'a, qui débarqua sur l'île aux Dragons voici dix mille ans. Je suis Elric, votre Empereur, et je demande votre allégeance.

Et Elric étendit sa main droite, où brillait encore une bague sertie d'une unique pierre d'Actorios, l'Anneau des rois.

Le comte Saxif D'Aan, à nouveau pleinement maître de soi, ne laissa aucunement paraître qu'il fût impressionné.

— Votre souveraineté ne s'étend pas au-delà de votre monde, noble Empereur, mais je vous présente les salutations d'un monarque à un autre monarque. (Il étendit les bras, dans un grand bruissement de ses longues manches.) Ce monde est à moi. Tout ce qui existe sous le soleil bleu, c'est moi qui le gouverne. Vous vous êtes donc indûment introduit dans mon domaine. J'ai le droit absolu de faire ce que bon me semble.

— Faste de pirate ! grommela le comte Smiorgan, qui n'avait rien compris à la conversation mais en avait quelque peu deviné la teneur d'après le ton. Rodomontades de pirate ! Qu'est-ce qu'il dit, Elric ?

— Il me convainc qu'il n'est pas, au sens où vous l'entendez, un pirate, Comte Smiorgan. Il se proclame souverain de ce plan de réalité. Puisqu'il n'y en a apparemment pas d'autre, il nous faut bien lui reconnaître ce titre.

— Dieux ! Alors, qu'il se conduise comme un monarque et nous laisse quitter ses eaux sains et saufs !

— Cela nous est loisible – à condition de lui livrer la demoiselle.  
Le comte Smiorgan secoua la tête.

— Non, je ne le ferai pas. C'est ma passagère, j'en suis responsable. Il me faudrait mourir plutôt que de faire une chose pareille : tel est le Code des Seigneurs de la Mer des Cités Pourpres.

— Votre fidélité à ce Code est bien connue, répondit Elric. Quant à moi, j'ai pris cette fille sous ma protection et, en tant qu'Empereur héréditaire de Melniboné, je ne saurais céder à l'intimidation.

Ils avaient échangé ces propos à voix basse, mais le comte Saxif D'Aan avait pourtant trouvé moyen de les entendre.

— Il faut que vous sachiez, dit-il d'un ton égal, dans la langue commune, que cette fille est à moi. Vous me la volez : est-ce là le comportement d'un empereur ?

— Ce n'est pas une esclave, rétorqua Elric, mais la fille d'un libre marchand de Jharkor. Vous n'avez aucun droit sur elle.

— Alors, répondit le comte Saxif D'Aan, je ne puis ouvrir pour vous la Porte Pourpre, Il vous faudra rester dans mon monde à jamais.

— Vous avez fermé cette Porte ? Est-ce possible ?

— Ça l'est pour moi.

— Savez-vous que la demoiselle préférerait mourir plutôt que de tomber entre vos mains, Comte Saxif D'Aan ? Cela vous fait-il plaisir d'inspirer une telle crainte ?

L'homme d'or regarda Elric droit dans les yeux, comme pour quelque énigmatique défi.

— Le don de la souffrance a toujours été en grande faveur parmi les nôtres, n'est-il pas vrai ? Pourtant, c'est d'autre chose que je veux lui faire don. Elle se donne pour nom Vassliss de Jharkor, mais elle ne se connaît pas elle-même ; moi, je la connais : il s'agit de Gratysha, princesse de Fwem-Omevo, et je veux en faire mon épouse.

— Comment se peut-il qu'elle ignore son propre nom ?

— C'est une réincarnation : l'âme et la chair sont identiques, et c'est ainsi que je le sais. Et je l'ai attendue, Empereur de Melniboné, pendant des vingtaines et des vingtaines d'années. A présent, je ne m'en laisserai pas frustrer.

— Comme vous vous en êtes frustré vous-même il y a deux cent ans à Melniboné ?

— Vous risquez gros, mon frère en monarchie, avec votre liberté de langage !

Le ton employé par Saxif D'Aan suggérait une mise en garde bien plus vive que tout ce que pouvaient impliquer les mots eux-mêmes.

— Eh bien ! fit Elric en haussant les épaules. Vous êtes plus puissant que nous. Ma magie n'a dans ce monde-ci que des effets médiocres. Vos gredins nous sont bien supérieurs en nombre. Il ne devrait pas vous être bien difficile de nous la prendre.

— Il faut que vous me la donniez : alors, vous pourrez partir librement, regagner votre propre monde et votre propre temps.

Elric sourit.

— Ça, c'est de la sorcellerie : il ne s'agit pas d'une réincarnation. Vous voudriez ramener des enfers l'esprit de votre bien-aimée perdue afin qu'elle habite le corps de cette jeune fille : n'ai-je pas raison ? C'est pourquoi cette jeune personne doit vous être remise librement : sinon, votre sorcellerie se retournera contre vous, ou du moins elle le pourrait, et vous ne tenez pas à courir ce risque.

Le comte Saxif D'Aan détourna la tête afin qu'Elric ne vît pas ses yeux.

— C'est elle, dit-il en utilisant la Langue Noble. Je sais que c'est elle. Je ne veux aucun mal à son âme ; je voudrais seulement rendre à celle-ci sa mémoire.

— Alors, c'est l'impasse, dit Elric.

— Ne vous sentez-vous aucune obligation à l'égard d'un frère de sang royal ? murmura Saxif D'Aan, qui se refusait toujours à regarder Elric.

— Vous n'avez reconnu aucune obligation de la sorte, autant qu'il m'en souvienne, Comte Saxif D'Aan. Si vous m'acceptez comme empereur, alors vous devez accepter aussi mes décisions. Je conserve la jeune fille sous ma garde. Ou alors, il vous faut la prendre par la force.

— Je suis trop fier.

— Une telle fierté détruira toujours l'amour, répondit Elric, presque en sympathie avec Saxif D'Aan. Et maintenant, Roi des Limbes ? Qu'allez-vous faire de nous ?

Le comte Saxif D'Aan relevait sa noble tête pour répondre, lorsque dans la cale on entendit à nouveau renâcler et piaffer. Il écarquilla les yeux et jeta à Elric un regard interrogatif : il y avait sur son visage une expression qui n'était pas loin de la terreur.

— Qu'est-ce que cela ? Qu'avez-vous dans la cale ?

— Un coursier, Monseigneur, rien de plus, répondit Elric paisiblement.

— Un cheval ? Un cheval ordinaire ?

— Un cheval blanc. Un étalon, bridé et sellé, mais sans cavalier.

Aussitôt, Saxif D'Aan éleva la voix pour crier des ordres à ses hommes.

— Emmenez-moi ces trois-là à notre bord ! Leur navire doit être coulé immédiatement. Pressons, pressons !

Ecartant les mains de ceux qui prétendaient se saisir d'eux, Elric et Smiorgan se mirent en marche vers la passerelle, portant entre eux la jeune fille. Smiorgan marmonna :

— Du moins n'avons-nous pas été tués, Elric ; mais qu'advient-il de nous à présent ?

Elric hocha la tête.

— Il faut espérer que nous pourrons continuer à retourner la fierté de Saxif D'Aan contre lui, à notre avantage ; mais les dieux seuls savent comment nous résoudrons le dilemme.

Le comte Saxif D'Aan montait déjà en hâte la passerelle devant eux.

— Vite ! cria-t-il. Relevez-moi cette passerelle !

Ayant pris pied sur les ponts de la frégate d'or, ils virent relever la passerelle et replacer la section de rambarde.

— Montez les balistes ! commanda Saxif D'Aan. Chargez à plomb ! Coulez-moi ce bateau tout de suite !

Le bruit qui montait de la cale avant augmenta. Les hennissements retentissaient sur les navires et sur les eaux, le bois craquait sous les coups de sabots et, soudain, le cheval surgit à travers les panneaux d'écouille fracassés, chercha frénétiquement à prendre appui de ses sabots avant sur le pont, et bientôt il s'y dressait, piétinant les planches, le cou arqué, les narines dilatées et les yeux flamboyants, comme s'il était prêt à livrer bataille.

Maintenant, Saxif D'Aan ne cherchait plus à masquer son expression terrorisée. C'est d'une voix devenue criarde qu'il menaçait son équipage de forbans des pires horreurs si on ne lui obéissait pas avec la plus grande célérité. On hissa les balistes et de grosses boules de plomb furent catapultées sur les ponts du navire de Smiorgan, traversant les cordages comme des flèches eussent percé du parchemin, de sorte que le navire se mit presque aussitôt à couler.

— Coupez les cordages des grappins ! cria Saxif D'Aan ; et, arrachant une lame à la main de l'un de ses hommes, il se mit à taillader le grelin le plus proche. Au large ! Vite !

Le navire de Smiorgan gémissait et rugissait comme une bête qui se noie lorsque les amarres furent coupées ; il chavira aussitôt, et le cheval disparut.

— Virez de bord ! cria Saxif D'Aan. On regagne Fhaligarn – et vite, sinon vos âmes serviront de pâture à mes démons les plus féroces !

Un étrange hennissement aigu s'éleva de l'eau écumante lorsque le navire de Smiorgan, poupe en l'air, hoqueta et s'engloutit. Elric aperçut l'étalon blanc qui nageait vigoureusement.

— Descendez ! ordonna Saxif D'Aan en indiquant une écoutille. Le cheval sent la présence de la fille, ce qui double la difficulté pour le semer.

— Pourquoi le craignez-vous ? demanda Elric. Ce n'est qu'un cheval. Il ne peut vous faire du mal.

Saxif D'Aan eut un rire d'une profonde amertume.

— Ne le peut-il, frère monarque ? Ne le peut-il vraiment ?

Tout en portant la jeune fille en bas avec Smiorgan, Elric fronçait les sourcils : d'autres souvenirs lui revenaient de la légende de Saxif D'Aan, de la jeune femme qu'il avait si cruellement punie et de l'amant de celle-ci, le prince Carolak.

Il entendit encore le magicien crier :

— Plus de toile ! Plus de toile !

Puis l'écoutille se referma sur eux.

Ils se trouvaient dans une luxueuse cabine de jour melnibonéenne, pleine de riches tentures, de métaux précieux, de décorations subtiles : beauté raffinée et, pour le comte Smiorgan, troublante décadence. Mais c'est Elric qui, en déposant la jeune fille sur un divan, remarqua l'odeur.

— Pouah ! Cela sent comme dans une tombe : l'humidité et le moisi. Pourtant, il n'y a rien qui pourrisse. Voilà qui est passablement étrange, ami Smiorgan, n'est-il pas vrai ?

— Je l'ai à peine remarqué, répondit Smiorgan d'une voix caverneuse. Mais il est un point sur lequel je suis d'accord avec vous : nous sommes enfermés comme dans un tombeau. Je doute que nous nous échappions jamais de ce monde à présent.

## 6

Une heure s'était écoulée depuis qu'ils avaient été embarqués de force. La porte avait été fermée à clé derrière eux et, semblait-il, Saxif D'Aan était trop préoccupé d'échapper à l'étalon blanc pour se soucier d'eux. A travers la claire-voie d'un hublot, Elric avait vue dans la direction de l'endroit où leur navire avait été coulé. Ils en étaient déjà à des lieues de distance, et pourtant il lui semblait encore apercevoir de temps en temps la tête et les épaules de l'étalon par-dessus les vagues.

Vassliss s'était remise : elle était assise, pâle et tremblante, sur le divan.

— Que sais-tu de plus sur ce cheval ? lui demanda Elric. Si tu pouvais te rappeler quelque chose que tu as ouï dire, cela pourrait m'être utile.

Elle secoua la tête.

— Saxif D'Aan en parlait peu, mais je crois comprendre qu'il craint le cavalier encore plus que la monture.

— Ah ! fit Elric en fronçant les sourcils. Je m'en doutais ! Et ce cavalier, l'as-tu jamais vu ?

— Jamais ! Je crois que Saxif D'Aan ne l'a jamais vu non plus. Il pense, me semble-t-il, que c'en serait fait de lui si ce cavalier montait jamais l'étalon blanc.

Elric eut un sourire qui ne s'adressait qu'à lui-même.

— Pourquoi posez-vous tant de questions sur le cheval ? s'enquit Smiorgan.

Elric hocha ta tête.

— Un instinct, c'est tout ; un demi-souvenir. Mais je préfère ne rien dire, et penser le moins possible, car il ne fait aucun doute que Saxif D'Aan, comme Vassliss l'a suggéré, a un certain pouvoir de lire les pensées.

Ils entendirent au-dessus d'eux des pas, qui descendirent jusqu'à leur porte. Un verrou fut tiré et Saxif D'Aan apparut dans

l'embrasure, les mains dans ses manches d'or ; il avait recouvert tout son sang-froid.

— Vous excuserez, je l'espère, la manière autoritaire dont je vous ai envoyés ici : il y avait un danger qui devait être évité à tout prix ; en conséquence, mon comportement a laissé quelque peu à désirer.

— Un danger pour nous ? demanda Elric. Ou bien pour vous, Comte Saxif D'Aan ?

— En l'occurrence, pour nous tous, je vous l'assure.

— Qui monte ce cheval ? demanda Smiorgan sans ambages. Et pourquoi craignez-vous cette personne ?

Comme le comte Saxif D'Aan était à nouveau maître de lui-même, il ne laissa paraître aucune réaction.

— C'est mon affaire strictement personnelle, répondit-il doucement. Voulez-vous à présent dîner avec moi ?

La jeune fille fit un bruit de gorge, et le comte Saxif D'Aan tourna vers elle un regard perçant.

— Gratysha, tu désires sans doute te nettoyer et te faire belle : je vais veiller à ce qu'on en mette les moyens à ta disposition.

— Je ne suis pas Gratysha, répondit-elle. Je suis Vassliss, la fille du Marchand.

— Les souvenirs te reviendront, dit-il. Avec le temps, tu retrouveras la mémoire.

Il y avait dans sa voix une telle conviction, une telle puissance obsessionnelle, qu'Elric lui-même frémit de crainte révérencielle.

— On va t'apporter le nécessaire, et tu peux utiliser cette cabine comme tienne jusqu'à notre retour à mon palais de Fhaligarn. Messieurs...

Il fit signe aux deux hommes qu'ils devaient se retirer.

— Je refuse de la quitter, Saxif D'Aan, dit Elric. Elle a trop peur.

— Tout ce qu'elle craint, c'est la vérité, frère.

— Ce qu'elle craint, c'est vous et votre folie.

Saxif D'Aan haussa les épaules d'un air indifférent.

— Je vais sortir le premier, alors. Si vous voulez bien m'accompagner, Messieurs...

Il quitta la cabine à grands pas, suivi de Smiorgan et Elric.

Ce dernier dit par-dessus son épaule :

— Vassliss, tu peux compter sur ma protection.

Et il ferma les portes de la cabine derrière lui.

Debout sur le pont, le comte Saxif D'Aan exposait son noble visage aux embruns que faisait jaillir le vaisseau en fendant les flots à une vitesse surnaturelle.

— Vous m'avez traité de fou, Prince Elric ? Vous devez pourtant être fort versé vous-même en sorcellerie !

— Certes ! Je suis du sang royal, et suis considéré comme expert dans mon propre monde.

— Mais ici ? Comment votre magie opère-t-elle ?

— Médiocrement, je l'admets. Les distances entre les plans semblent plus grandes.

— C'est exact ; mais je les ai franchies ; j'ai eu le temps d'apprendre à les franchir.

— Vous voulez dire que vous êtes plus puissant que moi ?

— C'est un fait, n'est-il pas vrai ?

— Soit ! Mais je ne pensais pas que nous étions sur le point de nous adonner à des tournois de sorcellerie, Comte Saxif D'Aan !

— Certes non ! Mais si d'aventure vous envisagiez de me damer le pion par la sorcellerie, vous y regarderiez à deux fois, hein ?

— Je serais stupide de songer le moins du monde à une chose pareille : cela pourrait me coûter mon âme ; ma vie, à tout le moins.

— En vérité ! Vous êtes réaliste, à ce que je vois.

— Je l'imagine.

— Alors, nous pouvons, pour régler notre litige, procéder de façon plus simple.

— C'est un duel que vous proposez ? fit Elric, surpris.

Le rire du comte Saxif D'Aan ne fut pas sans gaieté.

— Certes non ! Contre votre épée ? Elle, elle garde son pouvoir dans tous les mondes, bien qu'à un degré variable.

— Je suis heureux que vous en soyez conscient, dit Elric d'un ton lourd de sens.

— En outre, ajouta le comte Saxif D'Aan en s'approchant encore un peu du bastingage dans le bruissement de ses robes d'or, vous ne me tueriez pas : car moi seul détiens le moyen de vous faire échapper à ce monde.

— Peut-être choisirions-nous de rester, répondit Elric.

— Alors, vous seriez mes sujets. Mais non : vous ne vous plairiez pas ici. Je suis un exilé volontaire. Je ne pourrais regagner mon propre monde même si je le souhaitais. Il m'a beaucoup coûté, mon

savoir. Mais je voudrais fonder une dynastie ici, sous le soleil bleu. Il me faut mon épouse, Prince Elric. Il me faut Gratysha.

— Cette jeune fille a pour nom Vassliss, réaffirma obstinément Elric.

— C'est ce qu'elle croit.

— Alors, c'est son nom. Je lui ai juré protection, de même que le comte Smiorgan : protection nous lui donnerons. Il vous faudra nous tuer tous.

— Exactement, dit le comte Saxif D'Aan de l'air d'un précepteur enfin parvenu à guider un étudiant médiocre vers la solution correcte d'un problème. Exactement : il va me falloir vous tuer tous. Vous ne me laissez guère le choix, Prince Elric.

— Cela vous serait-il profitable ?

— Certes : cela mettrait certain puissant démon à mon service pour quelques heures.

— Nous résisterions.

— Mes hommes sont nombreux ; je leur attache peu de prix ; ils finiraient bien par vous accabler sous leur nombre, non ?

Elric ne répondit pas.

— Mes hommes bénéficieraient d'une assistance magique, ajouta Saxif D'Aan. Il y en a qui périraient, mais peu, je pense.

Le regard d'Elric était fixé au-delà de Saxif D'Aan, sur la mer : il était sûr que le cheval les suivait toujours ; il était non moins sûr que Saxif D'Aan le savait.

— Et si nous livrions la fille ?

— J'ouvrirais pour vous la Porte Pourpre. Vous auriez droit à tous les honneurs dus à des hôtes. Je veillerais à ce que vous soyez transportés sains et saufs de l'autre côté, et même jusqu'à quelque terre hospitalière de votre propre monde, car, même la Porte franche, vous seriez encore en danger : les tempêtes...

Elric semblait réfléchir.

— Vous n'avez que peu de temps pour prendre votre décision, Prince Elric. J'espérais être déjà en cet instant de retour à mon palais de Fhaligarn. Je ne vous accorderai guère plus de délai. Allons, décidez-vous ! Vous savez que je dis la vérité.

— Vous savez que je puis pratiquer quelque magie dans votre monde, n'est-ce pas ?

— Vous avez appelé à l'aide quelques élémentaires de vos amis, je le sais ; mais à quel prix ? Me défieriez-vous de front ?

— Ce serait peu judicieux de ma part, répondit Elric.

Smiorgan le tirait par la manche.

— Cessez ces palabres inutiles ! Il sait que nous avons donné notre parole à la jeune fille et que nous sommes obligés de le combattre.

Le comte Saxif D'Aan soupira ; il semblait sincèrement peiné.

— Si vous tenez absolument à perdre la vie... commença-t-il.

— J'aimerais savoir pourquoi vous attachez tant d'importance à la rapidité de notre décision, coupa Elric. Pourquoi ne pas attendre que nous ayons atteint Fhaligarn ?

L'air calculateur, Saxif D'Aan riva ses yeux droit dans les yeux pourpres d'Elric.

— Je pense que vous le savez, dit-il d'une voix à peine audible.

Mais Elric secoua la tête.

— Je crois que vous surestimez mon intelligence.

— Peut-être.

Elric n'ignorait pas que Saxif D'Aan s'efforçait de lire ses pensées ; il fit délibérément le vide dans son esprit, et il lui sembla que l'attitude du magicien trahissait une certaine frustration.

Et voici que soudain l'albinos avait bondi sur son parent et lui portail un coup à la gorge du tranchant de la main. Le comte Saxif D'Aan fut pris complètement au dépourvu. Il tenta d'appeler à l'aide, mais ses cordes vocales lui refusaient tout service. Un autre coup, et il s'écroula sur le pont, sans connaissance.

— Vite, Smiorgan ! cria Elric, et déjà il s'était élancé dans le grément.

Il grimpa rapidement vers les vergues supérieures, suivi de Smiorgan médusé. Au moment où il atteignait le nid-de-pie, il avait tiré son épée et la plongeait de bas en haut à travers le garde-fou, de sorte que la vigie la prit dans l'aine avant de se rendre compte de ce qui lui arrivait.

L'instant d'après, Elric tranchait les cordages assujettissant la grand-voile à la vergue. Déjà, un certain nombre des gredins qui composaient l'équipage de Saxif D'Aan se lançaient à la poursuite des deux hommes dans la mâture.

La lourde voile d'or se détacha et, en tombant, entraîna plusieurs des pirates dans ses plis.

Elric se hissa dans le nid-de-pie et précipita le mort par-dessus le garde-fou à la suite de ses camarades. Puis il leva l'épée au-dessus de sa tête à deux mains, les yeux à nouveau perdus dans le vide, la tête dressée vers le soleil bleu ; et Smiorgan, qui se cramponnait au mât en dessous, frémit en entendant un étrange roucoulement s'élever de la gorge de l'albinos.

D'autres coupe-jarrets avaient commencé à grimper, et Smiorgan se mit à sabrer le gréement. Il eut la satisfaction d'en voir une dizaine dégringoler, pour se briser les os sur le pont ou être engloutis par les vagues.

Le comte Saxif D'Aan reprenait ses esprits, bien qu'il fût encore étourdi.

— Imbécile ! Imbécile ! criait-il, sans qu'on pût savoir s'il appliquait cette épithète à Elric ou à lui-même.

Elric psalmodiait son incantation ; sa voix devenait un gémissement rythmique qui donnait le frisson, et la force de l'homme qu'il avait tué affluait en lui et le soutenait. Ses yeux rouges semblaient étinceler de feux d'une autre couleur sans nom, et tout son corps frémissait pendant que les étranges runes prenaient forme dans une gorge qui n'était pas faite pour prononcer de tels sons.

Sa voix, en poursuivant l'incantation, devint une plainte vibrante, et Smiorgan, occupé à guetter d'autres marins qui tentaient d'escalader le grand mât, sentit s'infiltrer en lui un froid qui n'était pas de ce monde.

Saxif D'Aan cria d'en bas.

— Vous n'oseriez pas !

Il se mit à faire des passes magiques en l'air en dévidant sa propre incantation. Smiorgan eut le souffle coupé : un être fait de fumée prenait forme à quelques pieds seulement au-dessous de lui. Cette créature fit claquer ses babines, eut un sourire gourmand et tendit vers Smiorgan une patte qui devenait chair à mesure qu'elle s'avavançait. En geignant, le comte lança de grands coups de taille en direction de cette patte.

— Elric ! cria-t-il en grimpant plus haut, jusqu'à empoigner le garde-fou du nid-de-pie. Elric ! Voici maintenant qu'il lance des démons contre nous !

Mais Elric ne lui accordait aucune attention : son esprit était tout entier dans un autre monde, un monde plus sombre et plus désolé encore que celui-ci. A travers des brumes grises, il aperçut une silhouette, et il cria un nom.

— Viens ! appela-t-il dans l'antique langage de ses ancêtres. Viens !

Smiorgan se mit à jurer : le démon devenait de plus en plus tangible ; il faisait claquer des crocs rouges et dardait sur le comte des yeux verts ; il lui érafla la botte d'un coup de griffe ; quant aux coups d'épée, aussi drus fussent-ils, il semblait n'en avoir cure.

Il n'y avait pas de place dans le nid-de-pie pour Smiorgan ; il se tint sur le bord extérieur, hurlant de terreur, réclamant désespérément du secours. Mais Elric continuait sa psalmodie.

— Elric ! C'en est fait de moi !

La patte du démon agrippa Smiorgan par la cheville.

— Elric !

Le tonnerre gronda au large ; une boule de foudre fut visible une seconde puis disparut. Venant de nulle part, on entendit le martèlement des sabots d'un cheval, et une voix humaine poussa une clameur de triomphe.

Elric s'affala en arrière contre le garde-fou et ouvrit les yeux à temps pour voir Smiorgan tiré lentement vers le bas. Rassemblant le reste de ses forces, il se jeta en avant et se pencha très fort pour porter un coup de haut en bas avec Stormbringer. L'épée runique s'enfonça d'un trait dans l'œil droit du démon qui, avec un rugissement, lâcha Smiorgan pour frapper la lame qui buvait son énergie ; et, sentant cette énergie transmise par la lame affluer en lui, l'albinos eut un rictus si effrayant que, pour un instant, Smiorgan eut plus peur de son ami qu'il n'avait eu peur du démon. Celui-ci se mit à se dématérialiser, car c'était le seul moyen pour lui d'échapper à l'épée qui lui dérobait sa force vitale. Mais il y avait derrière lui d'autres sbires de Saxif D'Aan, et ils montaient assaillir les deux hommes dans un grand cliquetis de lames.

Elric franchit de nouveau en voltige le garde-fou et, en équilibre instable sur la vergue, se mit à sabrer leurs agresseurs en hurlant les

vieux cris de guerre de son peuple. Smiorgan était pratiquement réduit au rôle de spectateur passif. Il remarqua que Saxif D'Aan n'était plus sur le pont, et il lança à Elric une pressante mise en garde :

— Elric ! Saxif D'Aan ! Il est parti chercher la fille !

C'est Elric qui, à présent, passait à l'offensive contre les pirates ; et ceux-ci, fort peu désireux de se frotter à la gémissante épée runique, allaient parfois jusqu'à sauter à la mer pour s'y dérober. Sautant promptement de vergue en vergue, les deux hommes reprirent bientôt pied sur le pont.

— Que craint-il ? Pourquoi n'utilise-t-il pas d'autres sortilèges ? demanda Smiorgan en haletant, tout en courant avec Elric vers la cabine.

— J'ai évoqué celui qui monte le cheval, lui répondit Elric. Je disposais de si peu de temps... et je ne pouvais vous mettre au courant, sachant que Saxif D'Aan lirait mon intention dans vos pensées, s'il ne pouvait le faire dans les miennes.

Les portes de la cabine étaient solidement fermées de l'intérieur ; Elric s'y attaqua à grands coups de l'Épée Noire, mais se heurta à une résistance anormale.

— Fermeture magique, dit l'albinos, et je n'ai aucun moyen de rompre ce sort.

— Va-t-il la tuer ?

— Je ne sais pas. Il pourrait bien essayer de l'emporter dans quelque autre niveau de réalité. Il faut que nous...

Il y eut sur le pont un claquement de sabots, et l'étalon blanc fut là, cabré, derrière eux ; seulement, il portait maintenant un cavalier, vêtu de pourpre vif et d'une armure jaune. Nu-tête, il avait l'air juvénile, bien que son visage portât plusieurs cicatrices anciennes ; ses cheveux blonds étaient drus et bouclés, et ses yeux d'un bleu profond.

Il immobilisa sa monture en tirant fermement sur les rênes, et fixa sur Elric un regard perçant.

— Est-ce vous, Melnibonéen, qui m'avez ouvert le passage ?

— C'est moi.

— Alors, je vous en remercie, bien que je ne puisse vous rétribuer.

— J'ai ma rétribution, répondit Elric.

Puis il entraîna Smiorgan à l'écart tandis que le cavalier se penchait en avant et éperonnait son cheval pour le lancer droit contre les portes fermées, qu'il creva comme du coton pourri.

Un cri affreux se fit entendre à l'intérieur, puis le comte Saxif D'Aan, empêtré dans les multiples pans de sa vêtue d'or, se rua hors de la cabine et, arrachant une épée au cadavre le plus proche et jetant à Elric un regard chargé non pas tant de haine que de désarroi et de tourment, fit face au cavalier blond.

Celui-ci avait maintenant mis pied à terre et sortait de la cabine en entourant d'un bras Vassliss toute frissonnante et en tenant de l'autre main les rênes de son cheval. Il dit d'un ton plein de tristesse :

— Vous m'avez fait grand tort, Comte Saxif D'Aan, mais ce que vous avez fait à Gratysha est infiniment plus effroyable. A présent, vous devez payer.

Saxif D'Aan resta un instant sans réagir ; il inspira profondément et, lorsqu'il releva la tête, son regard était ferme, il avait recouvré sa dignité.

— Dois-je payer intégralement ? fit-il.

— Intégralement.

— C'est tout ce que je mérite, dit Saxif D'Aan. J'ai échappé à mon sort pendant maintes années, mais je ne pouvais échapper à la conscience de mon crime. C'est moi qu'elle aimait, vous savez, et non vous.

— Elle nous aimait tous les deux, je pense. Mais l'amour qu'elle avait pour vous, c'était son âme tout entière, et je ne voudrais cela d'aucune femme.

— C'est vous le perdant, alors.

— Vous n'avez jamais su combien elle vous aimait.

— Seulement... seulement après...

— Vous me faites pitié, Comte Saxif D'Aan. (Le jeune homme confia les rênes du cheval à sa compagne, et il tira son épée.) Nous sommes d'étranges rivaux, n'est-ce pas ?

— Vous êtes resté toutes ces années dans les Limbes, où je vous avais exilé – dans ce jardin de Melniboné ?

— Toutes ces années ! Seul mon cheval pouvait vous suivre : le cheval de Terndric, mon père, lui aussi de Melniboné, et lui aussi sorcier.

— Si j'avais su cela alors, je vous aurais proprement occis, et c'est le cheval que j'aurais envoyé dans les Limbes.

— La jalousie vous affaiblissait, Comte Saxif D'Aan. Mais à présent nous nous battons comme nous aurions dû nous battre alors : d'homme à homme, par le fer, pour la main de celle qui nous aime tous deux. C'est plus que vous n'en méritez.

— Bien plus, acquiesça le sorcier.

Et il leva son épée pour allonger une botte au jeune homme qui, à ce que devinait Smiorgan, ne pouvait être que le prince Carolak lui-même.

Le combat était réglé d'avance : Saxif D'Aan le savait, si Carolak l'ignorait. Quant à l'art de manier les armes, Saxif D'Aan était au niveau de tout noble melnibonéen, mais il ne pouvait égaler le savoir-faire d'un soldat de profession qui avait défendu sa vie à mainte et mainte reprise.

Sous les yeux ébahis des forbans bouche bée, les deux rivaux, parcourant le pont en tous sens, se livrèrent un duel qui aurait dû être livré et conclu deux siècles plus tôt, pendant que la jeune fille, en qui tous deux voyaient manifestement la réincarnation de Gratysha, les suivait des yeux avec autant de préoccupation qu'aurait pu le faire son modèle lors de la première rencontre de Saxif D'Aan, dans les jardins de son palais, avec le prince Carolak, il y avait si longtemps. Saxif D'Aan se battait bien, et Carolak se battait noblement, car en mainte occasion il se refusa à profiter d'un avantage : mais, finalement, Saxif D'Aan jeta son épée et cria :

— Suffit ! Je vous accorde votre vengeance, Prince Carolak : je vous laisse prendre la jeune fille ; mais vous ne m'accorderez pas votre damnée miséricorde, vous ne me volerez pas ma fierté.

Carolak acquiesça d'un signe de tête, fit un pas en avant et frappa droit au cœur de Saxif D'Aan.

La lame pénétra d'un trait, et le comte Saxif D'Aan aurait dû mourir sur le coup, mais ce ne fut pas le cas : il rampa sur le pont jusqu'à ce qu'il atteignît la base du mât, et il s'y adossa ; et, tandis que des jets de sang jaillissaient de son cœur blessé, il sourit.

— Il semble, dit-il d'une voix faible, que je ne puisse mourir, tant j'ai longtemps soutenu ma vie par la sorcellerie. Je ne suis plus un être humain.

Cette pensée semblait loin de le ravir, mais le prince Carolak s'approcha et se pencha sur lui pour le rassurer :

— Vous mourrez, promit-il. Bientôt !

— Qu'allez-vous faire d'elle... de Gratysha ?

— Son nom est Vassliss, répéta avec persévérance le comte Smiorgan. C'est la fille d'un marchand de Jharkor.

— C'est à elle de prendre sa décision, dit Carolak, sans faire mine d'avoir entendu Smiorgan.

Le comte Saxif D'Aan tourna vers Elric des yeux vitreux.

— Il faut que je vous remercie : vous m'avez amené le seul homme qui pouvait m'apporter la paix, alors que je le craignais.

— Je me demande si c'est la raison pour laquelle votre sorcellerie s'est montrée si faible contre la mienne, dit Elric. Vous aspiriez peut-être à la venue de Carolak, qui vous libérerait de votre remords.

— Il se peut, Elric. Vous avez, semble-t-il, plus de sagesse que moi en certaines matières.

— Et la Porte Pourpre ? grommela Smiorgan. Peut-elle être ouverte ? En avez-vous encore le pouvoir, Comte Saxif D'Aan ?

— Je le crois.

Des plis de ses vêtements d'or souillés de sang, le sorcier tira un gros cristal qui brillait des couleurs profondes d'un rubis.

— Ceci va non seulement vous conduire à la Porte mais vous permettre de la franchir ; seulement je dois vous prévenir... (Il fut interrompu par une quinte de toux.) Le navire... (Il haleta.) Le navire... comme mon corps... doit sa bonne conservation à des moyens magiques... alors...

Sa tête s'affaissa en avant. Il la releva au prix d'un immense effort et fixa son regard, au-delà d'eux, sur la jeune fille qui tenait toujours les rênes de l'étalon blanc.

— Adieu, Gratysha, Princesse de Fwem-Omeyo, que j'ai tant aimée.

Les yeux restèrent fixés sur elle, mais ils étaient maintenant sans vie.

Carolak se retourna vers la jeune fille.

— Quel nom te donnes-tu, Gratysha ?

— On m'appelle Vassliss, lui répondit-elle. (Elle tourna un visage souriant vers son visage juvénile couturé de cicatrices.) C'est ainsi que l'on m'appelle, Prince Carolak.

— Tu sais qui je suis ?

— Je le sais à présent.

— Veux-tu venir avec moi, Gratysha ? Veux-tu être mon épouse, enfin, dans les étranges territoires nouveaux que j'ai découverts, au-delà du monde ?

— Je veux bien venir, répondit-elle.

Il l'aida à se mettre en selle sur son étalon blanc, puis y monta derrière elle. Il s'inclina pour saluer Elric.

— Je vous remercie, Messire Sorcier, bien que je n'eusse jamais imaginé être aidé par un membre de la lignée royale de Melniboné.

Un certain humour se peignit sur les traits d'Elric :

— A Melniboné, on me dit que le sang royal en moi est dénaturé.

— Dénaturé par la miséricorde, peut-être !

— Peut-être.

Le prince Carolak prit congé :

— J'espère que vous trouverez la paix, Prince Elric, comme moi je l'ai trouvée.

— Je crains que ma paix ressemble davantage à celle que Saxif D'Aan a trouvée, dit Elric d'un air sombre. Néanmoins, je vous remercie de vos bonnes paroles, Prince Carolak.

Déjà, celui-ci, en riant, avait lancé son cheval en direction de la rambarde, qu'il franchit d'un bond. Et il disparut.

Le silence s'était fait sur le vaisseau. Ceux des forbans qui restaient s'entre-regardaient d'un air incertain. Elric s'adressa à eux :

— Sachez ceci : j'ai la clef de la Porte Pourpre, et moi seul sais comment l'utiliser. Aidez-moi à manœuvrer le navire, et vous serez libérés de ce monde. Qu'en dites-vous ?

— On attend vos ordres. Capitaine ! répondit un individu édenté en gloussant de joie. C'est ce qu'on nous a proposé de plus avantageux depuis un siècle au moins !

C'est Smiorgan qui le premier aperçut la Porte Pourpre. Il avait la grosse gemme rouge dans la main.

— Là, Elric, là ! fit-il en désignant un point droit devant eux. Saxif D'Aan ne nous a pas trahis !

La mer s'était mise à bouillonner en énormes vagues tumultueuses et, comme la grand-voile gisait toujours en un amas confus sur le pont, l'équipage avait bien du mal à gouverner le navire ; mais la perspective d'échapper au monde du soleil bleu poussait chacun à se dépenser sans compter ; et, lentement, la nef d'or s'approchait des imposantes colonnes pourpres.

Ces colonnes surgissaient des eaux grises et rugissantes, et projetaient un étrange reflet sur la crête des vagues. Elles ne semblaient guère consistantes, et cependant résistaient sans broncher au pilonnage des tonnes d'eau qui s'abattaient sans cesse autour.

— Espérons qu'elles sont plus espacées en fait qu'en apparence, dit Elric. Ce ne serait déjà pas tâche facile de passer au milieu par temps calme, mais avec une mer aussi démontée...

— Mieux vaut que je prenne le gouvernail, je pense, dit le comte Smiorgan, en tendant la gemme à Elric ; et, traversant à grandes enjambées le pont qui gîtait, il monta à la timonerie couverte pour relever l'homme de barre tremblant de peur.

Elric ne pouvait rien faire d'autre que de regarder Smiorgan diriger l'immense vaisseau face aux vagues en s'efforçant de le maintenir sur leur crête, dont il plongeait cependant parfois avec une brutalité telle qu'Elric en avait le cœur au bord des lèvres. Le navire se trouvait alors entouré de menaçantes falaises liquides, mais chevauchait à nouveau une vague avant que la masse d'eau ne pût s'abattre de toute sa force sur les ponts. Cependant, Elric se trouva bien vite complètement trempé ; son bon sens lui disait qu'il ferait mieux de rentrer, mais il restait là, cramponné à la rambarde,

à regarder Smiorgan diriger le navire avec une prodigieuse sûreté de main vers la Porte Pourpre.

Soudain, le pont fut inondé de lumière rouge, et Elric fut à demi aveuglé. Des flots d'eau grise volaient de toute part ; on entendit un effroyable raclement, puis le craquement brutal des rames qui se brisaient contre les colonnes. Le vaisseau frémit et se mit à virer pour présenter le travers au vent, mais Smiorgan le força à revenir au lof ; et soudain il y eut un changement subtil dans la qualité de la lumière, bien que la mer fût toujours aussi tumultueuse ; et, au plus profond de son être, Elric eut la certitude que là-haut, par-delà les épaisses nuées, brillait de nouveau un soleil jaune.

Mais à présent de sinistres craquements et des bruits d'écroulement montaient des entrailles de la nef ; et l'odeur de moisissure qu'Elric avait remarquée auparavant se fit plus forte, presque suffocante.

Smiorgan, qui avait de nouveau cédé la barre, accourait, le visage blême.

— Le navire est en train de se disloquer, Elric ! cria-t-il par-dessus le bruit du vent et des vagues.

Il vacilla : une énorme muraille d'eau s'abattait sur le vaisseau, arrachant plusieurs planches au pont.

— Il tombe en morceaux, mon vieux !

— Saxif D'Aan a essayé de nous en prévenir ! cria Elric en réponse. Tout comme pour lui-même, c'est la magie qui permettait à son vaisseau de subsister : celui-ci était déjà vieux lorsqu'il l'a piloté jusqu'à ce monde ; tant qu'il y restait, la magie qui le préservait gardait sa force — mais sur ce plan-ci, elle n'a plus de pouvoir du tout. Regardez ! (Et il arracha un morceau de rambarde dont il effrita entre ses doigts le bois pourri.) Il nous faut trouver un madrier encore en ton état.

A cet instant, une vergue dégringola du mât et s'abattit sur le pont où il rebondit et se mit à rouler vers eux. Elric s'en approcha en rampant sur le pont en pente, s'en saisit et l'examina.

— Cet espar est encore bon ! Utilisez votre ceinture ou ce que vous pouvez pour vous y attacher !

Le vent gémissait dans le gréement qui se désagrégeait ; les vagues frappaient les bordages, y ouvrant de grandes brèches au-dessous de la ligne de flottaison.

Parmi l'équipage, la panique était complète : certains de ces gredins essayaient de mettre à la mer des canots qui tombaient en morceaux alors même qu'ils pendaient encore aux bossoirs ; d'autres se jetaient à plat ventre sur les ponts pourris et, quels que fussent les dieux auxquels ils rendaient encore un culte, ils leur adressaient des prières.

Elric se sangla aussi solidement que possible à la vergue brisée, et Smiorgan suivit son exemple. La première vague qui frappa le navire de plein fouet les souleva, les emporta par-dessus ce qui restait de la rambarde et les précipita dans les flots glacés et hurlants de cette mer effroyable.

Tout en fermant bien la bouche pour ne pas avaler trop d'eau, Elric songeait à l'ironie du sort qui l'affectait : après s'être tiré de si mauvais pas, il semblait voué à une mort des plus banales, par noyade.

Il ne fallut pas longtemps pour qu'il perdît conscience et s'abandonnât aux eaux tourbillonnantes et, somme toute, amicales de l'océan.

Il s'éveilla en se débattant.

Il y avait des mains sur lui ; il s'efforçait de les écarter, mais il était trop faible. Quelqu'un se mit à rire : un bon gros rire jovial.

Autour de lui, les vagues ne s'écrasaient plus en rugissant, le vent ne hurlait plus. Il sentait à la place un mouvement plus doux, il entendait les vagues clapoter contre le bois : il était à bord d'un autre navire.

Il ouvrit les yeux ; un chaud soleil jaune lui fit cligner les paupières. Des marins vilmiriens aux joues rubicondes baissaient vers lui des visages fendus de larges sourires.

— Vous êtes un heureux homme, lui dit l'un d'eux,... si tant est que vous soyez un homme !

— Et mon ami ? fit Elric, qui s'inquiétait de Smiorgan.

— Il est en meilleure forme que vous. Il se trouve à présent dans la cabine du duc Avan.

— Le duc Avan ?

Le nom lui était connu mais, dans son hébétude actuelle, il ne pouvait se rappeler aucun détail qui lui permît de situer cet homme.

— Vous nous avez sauvés ?

— Oui-da ! On vous a trouvés dérivant tous deux, attachés à un morceau de vergue orné des plus étranges sculptures que j'aie jamais vues. Un vaisseau melnibonéen, que c'était ?

— Oui, mais plutôt vieux.

On l'aida à se remettre sur pied. On l'avait dépouillé de ses vêtements et enveloppé de couvertures de laine. Déjà, le soleil lui séchait les cheveux. Il se sentait très faible. Il dit :

— Mon épée ?

— Elle est aux mains du duc Avan.

— Dites-lui de prendre garde.

— Nous sommes bien sûrs que c'est ce qu'il fera.

— Par ici ! fit un autre matin. Le duc vous attend.

# Livre troisième

## Cap sur le passé

### 1

Elric, confortablement installé dans le fauteuil bien rembourré, accepta la coupe de vin que lui tendait son hôte. Pendant que Smiorgan mangeait tout son soûl du repas chaud qui leur était servi, Elric et le duc Avan se livraient à une évaluation réciproque.

Le duc Avan, homme d'une quarantaine d'années au beau visage carré, portait une cuirasse d'argent doré, par-dessus laquelle était drapée une cape blanche ; son haut-de-chausses, qui s'enfonçait dans des bottes noires montant jusqu'aux genoux, était en daim couleur crème. Sur une petite table marine à côté de lui était posé son casque, empanaché de plumes écarlates.

— Je suis très honoré, Messire, de vous recevoir à mon bord, dit le duc Avan. Je sais que vous êtes Elric de Melniboné : il y a plusieurs mois que je vous cherche, depuis que j'ai ouï dire que vous aviez quitté votre patrie — et votre trône — pour parcourir en quelque sorte incognito les Jeunes Royaumes.

— Vous en savez long, Messire.

— Je suis moi aussi, par choix, un voyageur. Je vous ai presque rattrapé au Pikarayd, mais je crois comprendre qu'il s'y produisit quelque anicroche : vous partîtes précipitamment, et je perdis alors complètement votre trace. J'étais sur le point de renoncer à vous

demander votre aide lorsque, par le plus grand des hasards heureux, je vous découvris flottant sur les eaux !

Le duc Avan se mit à rire.

— Vous avez l'avantage sur moi, dit Elric en souriant. Vous provoquez nombre de questions.

— Il s'agit d'Avan Astran de l'Ancienne Hrolmar, grommela le comte Smiorgan, dont la bouche disparaissait derrière un énorme os de jambon, célèbre aventurier, explorateur et négociant. Sa réputation est des meilleures : nous pouvons lui faire confiance, Elric.

— Il me souvient à présent de votre nom, dit Elric au duc. Mais pourquoi chercher mon aide ? Et, comme le fumet des mets disposés sur la table s'était enfin infiltré en lui, il ajouta en se levant : Me permettriez-vous de me restaurer pendant vos explications, Duc Avan ?

— Mangez à satiété, Prince Elric : vous êtes mon invité, et tout l'honneur est pour moi.

— Vous m'avez sauvé la vie, Messire, et jamais on ne me l'avait sauvée avec autant de courtoisie !

Le duc Avan sourit.

— Et moi, je n'ai jamais encore eu le plaisir, si je puis dire, de pêcher un poisson aussi courtois ! Si j'étais superstitieux, Prince Elric, je me dirais que quelque autre force nous a ainsi jetés à la rencontre l'un de l'autre.

— Je préfère n'y voir que coïncidence, dit l'albinos en se mettant à manger. Et maintenant, Messire, dites-moi en quoi je puis vous aider.

— Il ne s'agit pas pour moi d'exiger une contrepartie sous prétexte que j'ai eu la chance de vous sauver la vie, soyez-en bien convaincu.

— C'est entendu, Messire.

Le duc Avan caressait le plumet de son casque.

— J'ai exploré la majeure partie du monde, comme le dit très justement le comte Smiorgan. J'ai été dans votre propre pays, Melniboné, et je me suis même risqué à l'est, jusqu'à Elwher et aux Royaumes inconnus. J'ai été à Myyrrhn, où vit le Peuple Ailé. J'ai voyagé jusqu'au Bord du Monde, et espère un jour aller au-delà. Mais je n'ai jamais traversé la Mer Bouillante, et ne connais qu'une

petite portion de la côte du continent occidental, celui qui n'a pas de nom. Vos voyages vous y ont-ils conduit, Elric ?

L'albinos secoua la tête.

— Je cherche à connaître d'autres cultures, d'autres civilisations : tel est le motif de mes voyages. Rien, jusqu'à présent, ne m'a poussé à m'y rendre. Ce continent est en grande partie inhabité et, lorsqu'il s'y trouve des habitants, ce ne sont que des sauvages, n'est-ce pas ?

— C'est ce qu'on dit.

— Vous avez d'autres renseignements ?

— Vous n'ignorez pas, dit le duc Avan d'un ton mesuré, que certains indices donnent à penser que vos propres ancêtres étaient originaires de ce continent.

— Des indices ? fit Elric d'un air indifférent. Tout au plus quelques légendes !

— Une de ces légendes parle d'une ville plus ancienne qu'Imrryr, la Cité qui Rêve ; une ville qui existe encore au plus profond des jungles de l'Ouest.

Se souvenant de sa conversation avec le comte Saxif D'Aan, Elric eut un sourire qui n'était destiné qu'à lui-même.

— Vous voulez parler de R'lin K'ren A'a ?

— Si fait ! Un nom bizarre ! (Le duc Avan Astran se pencha en avant, les yeux brillant de curiosité ravie.) Vous le prononcez avec beaucoup plus d'aisance que je ne le pourrais. Vous parlez le langage secret, le Haut Idiome, la Langue des Rois ?

— Certes !

— Il vous est interdit de l'enseigner à quiconque, mis à part vos propres enfants, n'est-ce pas ?

— Vous semblez fort versé dans les coutumes de Melniboné, Duc Avan, dit Elric, les yeux à demi dissimulés par ses paupières baissées.

Il s'était laissé aller en arrière contre son dossier et mordait dans un morceau de pain frais avec un plaisir non dissimulé.

— Savez-vous le sens de ces mots ?

— On m'a dit qu'ils signifiaient simplement « Lieu où se Rencontrent les Très-Hauts » en ancien melnibonéen, répondit le duc Avan Astran.

Elric inclina la tête.

— C'est exact. Sans aucun doute, il ne s'agissait en réalité que d'une petite bourgade où se rassemblaient les notables des environs, une fois par an peut-être, pour discuter du prix des céréales.

— Vous le pensez vraiment, Prince Elric ?

Elric examina un plat couvert, et y prit du veau enrobé d'une sauce riche et douce.

— Non, dit-il.

— Vous pensez, alors, qu'une antique civilisation a existé avant même la vôtre, et que votre propre culture en est issue ? Vous pensez que R'lin K'ren A'a est toujours là, quelque part dans les jungles de l'Ouest ?

Elric prit le temps d'avaler avant de répondre. Il secoua la tête.

— Non, dit-il. Je crois qu'elle n'existe pas du tout.

— Vous êtes curieux de vos ancêtres ?

— Devrais-je l'être ?

— On dit qu'ils étaient bien différents de caractère de ceux qui fondèrent Melniboné. Moins durs...

Et le duc Avan Astran regarda Elric au fond des yeux.

Elric se mit à rire.

— Vous êtes un homme intelligent, Duc Avan de l'Ancienne Hrolmar ! Vous êtes perspicace ! Et oh ! que vous êtes habile, Messire !

Le duc Avan répondit au compliment par un large sourire.

— Et vous, vous en savez beaucoup plus long sur ces légendes que vous ne voulez bien l'admettre, si je ne m'abuse.

— Il se peut. (Elric, qui trouvait dans le repas une chaleur nouvelle, soupira.) Nous avons la réputation d'être gens fort secrets, nous autres de Melniboné.

— Oui, dit le duc Avan, vous semblez personnellement plutôt atypique ! Qui d'autre abandonnerait un empire pour parcourir des terres où sa race même est un objet de haine ?

— Un empereur gouverne mieux, Duc Avan Astran, s'il a une connaissance directe du monde dans lequel il règne.

— Melniboné ne règne plus sur les Jeunes Royaumes.

— Sa puissance est grande encore. Mais, d'ailleurs, ce n'était pas ce que je voulais dire. Mon opinion est que les Jeunes Royaumes ont à offrir quelque chose qu'a perdu Melniboné.

— La vitalité ?

— Peut-être.

— L'humanité ! gronda le comte Smiorgan Tête-Chauve. Voilà ce que votre race a perdu, Prince Elric. Je ne parle pas de vous, mais voyez le comte Saxif D'Aan : comment avec tant de sagesse peut-on être aussi niais ? Il a tout perdu – fierté, amour, puissance – parce qu'il lui manquait l'humanité. Et c'est le peu d'humanité qu'il possédait qui l'a détruit !

— Certains disent que cela me détruira moi-même ! dit Elric. Mais peut-être est-ce bien « l'humanité » que je cherche à ramener à Melniboné, Comte Smiorgan.

— Alors, vous détruirez votre royaume ! répliqua celui-ci sans ambages. Il est trop tard pour sauver Melniboné.

— Peut-être puis-je vous aider à trouver ce que vous cherchez, Prince Elric, fit doucement le duc Avan. Peut-être a-t-on le temps de sauver Melniboné, s'il vous semble qu'une aussi puissante nation soit menacée.

— De l'intérieur, répondit Elric. Mais je parle avec trop de laisser-aller.

— Pour un Melnibonéen, c'est exact.

— De quelle façon avez-vous eu connaissance de cette ville ? s'enquit Elric. Je n'ai rencontré personne d'autre dans les Jeunes Royaumes qui eût entendu parler de R'lin K'ren A'a.

— Elle figure sur une carte que je possède.

Elric prit tout son temps pour mâcher sa viande et l'avaler.

— Cette carte est sans aucun doute un faux.

— Il se peut. Vous souvient-il de quelque autre élément de la légende de R'lin K'ren A'a ?

— Il y a l'histoire de l'Etre Condamné à Vivre. (Elric repoussa son assiette et se versa du vin.) La ville est censée avoir reçu ce nom parce que les Seigneurs des Mondes d'En-Haut s'y réunirent jadis pour fixer les règles du Conflit Cosmique. Leur discussion fut surprise par l'unique habitant de la ville qui n'avait pas fui à leur arrivée. Lorsqu'ils découvrirent l'intrus, ils le condamnèrent à rester éternellement en vie et à garder en tête les choses terribles qu'il avait apprises...

— Je connais cette histoire, moi aussi. Mais celle qui m'intéresse, c'est celle selon laquelle les habitants de R'lin K'ren A'a ne regagnèrent jamais leur ville, mais au contraire partirent vers le

nord et traversèrent la mer ; certains atteignirent ce que nous appelons maintenant l'Île du Sorcier, les autres – poussés par une violente tempête – continuèrent leur route et abordèrent enfin dans une île plus vaste peuplée de dragons dont le venin faisait brûler tout ce qu'il louchait : Melniboné.

— Et vous voudriez examiner ce qu'il y a de vrai dans cette histoire. L'intérêt que vous y prenez est d'ordre culturel ?

Le duc Avan se mit à rire.

— En partie ! Mais R'lin K'ren A'a m'intéresse surtout pour une raison plus matérialiste : car vos ancêtres, en fuyant leur ville, ont laissé derrière eux d'immenses trésors ; en particulier, une statue d'Arioch, Seigneur du Chaos – une monstrueuse idole sculptée dans le jade, avec pour yeux deux énormes gemmes identiques d'une espèce inconnue dans toute autre partie du monde ; des bijoux provenant d'un autre plan de réalité ; des bijoux qui pourraient révéler tous les secrets des Mondes Supérieurs, du passé et de l'avenir, des innombrables niveaux de l'univers...

— Toutes les civilisations ont des légendes semblables : des rêveries chimériques, Duc Avan, rien de plus...

— Mais la civilisation des Melnibonéens fut différente de toute autre ; les Melnibonéens ne sont pas à proprement parler humains, comme vous le savez bien. Ils ont des pouvoirs supérieurs, un savoir bien plus vaste...

— Il en fut ainsi jadis, répondit Elric. Mais cette grande puissance et cette grande science, je ne les possède pas ; je n'en ai qu'un fragment...

— Si je vous ai cherché à Bakshaan, puis à Jadmar, ce n'est pas dans l'idée que vous pourriez vérifier ce que j'avais ouï dire ; si j'ai traversé la mer jusqu'à Filkhar, puis Argimiliar et enfin Pikarayd, ce n'est pas avec la conviction que vous confirmeriez à l'instant tout ce que je viens de mentionner : la raison de ma quête, c'est que vous êtes, je le crois, le seul homme qui accepterait de m'accompagner au-delà des mers pour découvrir une fois pour toutes la vérité ou la fausseté de ces légendes.

Elric inclina la tête et vida sa coupe de vin.

— Ne pouvez-vous agir seul ? Pourquoi vouloir que je vous accompagne dans cette expédition ? A ce que je me suis laissé dire,

Duc Avan, vous n'êtes pas homme à vous faire seconder dans vos entreprises...

Le duc Avan se mit à rire.

— Je me suis rendu seul à Elwher lorsque mes hommes m'abandonnèrent dans le Désert des Larmes. Il n'est pas dans ma nature d'avoir physiquement peur. Mais ce qui m'a permis de survivre si longtemps à mes expéditions, ce sont la prévoyance et la circonspection dont j'ai fait montre avant de me mettre en route. Cette fois, il semble que je doive faire face à des périls que je ne puis prévoir : la sorcellerie, peut-être. Il m'est donc venu à l'esprit qu'il me fallait un allié quelque peu exercé à combattre la sorcellerie. Et, comme je ne voulais pour rien au monde avoir affaire à un magicien quelconque comme il en pullule à Pan Tang, je ne pouvais choisir nul autre que vous. Vous êtes en quête de savoir, Prince Elric, tout comme moi. En fait, on pourrait dire que, n'eût été votre soif de connaissance, votre cousin n'aurait jamais cherché à usurper le trône de rubis de Melniboné...

— Il suffit ! coupa Elric avec amertume. Parlons plutôt de cette expédition. Où est la carte ?

— Vous consentez à m'accompagner ?

— Montrez-moi la carte !

Le duc Avan tira un rouleau de parchemin de son escarcelle.

— La voici !

— Où l'avez-vous trouvée ?

— A Melniboné.

— Vous y avez été récemment ?

Elric sentit la colère monter en lui.

Le duc Avan leva la main.

— J'y suis allé avec un groupe de négociants, et j'ai payé un bon prix pour un certain coffret qui, semblait-il, était scellé depuis une éternité. A l'intérieur, il y avait cette carte.

Il déroula le parchemin sur la table. Elric reconnut le style et les caractères alphabétiques : l'antique Haut Idiome de Melniboné. Une partie du continent occidental y était représentée, plus vaste que sur toute carte qu'eût vue Elric jusqu'alors. On y voyait un grand fleuve sinueux qui s'enfonçait à l'intérieur des terres sur cent cinquante kilomètres ou davantage ; c'est à travers une jungle qu'il paraissait couler, puis il se divisait en deux bras qui se rejoignaient plus loin,

isolant ainsi une parcelle de terre. Sur cette « île » était tracé un cercle noir en face duquel, dans l'écriture contournée de l'ancienne Melniboné, était inscrit le nom de R'lin K'ren A'a. Elric examina minutieusement le document : il ne semblait pas s'agir d'un faux.

— Est-ce tout ce que vous avez trouvé ? demanda-t-il.

— Le rouleau était scellé, et dans le cachet était enrobé ceci, dit le duc en tendant quelque chose à Elric.

L'objet que celui-ci vit dans la paume de sa main, c'était un petit rubis, d'un rouge si profond qu'il semblait noir à première vue ; mais, quand Elric tourna la pierre pour qu'elle fût en pleine lumière, il vit en son centre une figure qu'il reconnut. Fronçant les sourcils, il dit :

— J'accepte votre proposition, Duc Avan. Me permettez-vous de conserver ceci ?

— Savez-vous ce que c'est ?

— Non, mais j'aimerais le découvrir. J'ai dans la tête un souvenir que je n'arrive pas à déterminer...

— Très bien, prenez la pierre, et moi je garderai la carte.

— Quand pensiez-vous partir ?

Le duc Avan eut un sourire moqueur.

— Nous faisons déjà voile vers la Mer Bouillante en contournant le côté sud.

— Rares sont ceux qui sont revenus de cet océan, murmura laconiquement Elric.

Jetant les yeux de l'autre côté de la table, il vit que Smiorgan l'implorait du regard de n'avoir nulle part au dessein du duc Avan.

Elric sourit à son ami.

— Cette aventure est à mon goût.

Smiorgan haussa les épaules d'un air malheureux.

— Il semble donc que je doive attendre encore un peu pour regagner les Cités Pourpres !

## 2

La côte de Lormyr avait disparu dans la brume de chaleur, et la goélette du duc Avan Astran, inclinant sa proue gracieuse, cap à l'ouest, faisait voile vers la Mer Bouillante.

L'équipage vilmirien de la goélette était habitué à un climat moins éprouvant et à un travail moins intense, et c'est avec un certain air de rancœur, semblait-il à Elric, qu'il vaquait à ses tâches.

Debout derrière Elric à la poupe, le comte Smiorgan Tête-Chaue essuya la sueur qui baignait son crâne dénudé et grommela :

— Les Vilmiriens sont un ramassis de fainéants, Prince Elric. C'est de vrais marins qu'avait besoin le duc Avan pour une telle expédition : moi, j'aurais su lui choisir un équipage, si j'avais pu faire ce que je voulais...

Elric sourit.

— Nous n'avons ni l'un ni l'autre pu faire ce que nous voulions, Comte Smiorgan : nous avons été mis devant le *fait accompli*<sup>1</sup>. C'est un habile homme, ce duc Astran...

— Ce n'est pas une forme d'habileté pour laquelle j'éprouve un respect sans partage, car il ne nous a pas laissé de véritable choix : un homme libre est un meilleur compagnon qu'un esclave, dit le vieil aphorisme.

— Pourquoi alors n'avez-vous pas débarqué lorsque vous en avez eu la possibilité, Comte Smiorgan ?

— A cause de la perspective de trouver des trésors, répondit en toute franchise l'homme à la barbe noire. Ils me permettraient de regagner les Cités Pourpres dans l'honneur : n'oubliez pas que C'est moi qui commandais la flotte perdue...

Elric comprit ce qu'il voulait dire.

— Mes motifs sont clairs, reprit Smiorgan, mais les vôtres sont loin d'être aussi simples : vous semblez désirer le danger comme

---

<sup>1</sup>En français dans le texte (N.d.T.)

d'autres désirent boire ou faire l'amour – comme si dans le danger vous trouviez l'oubli.

– N'est-ce pas le cas chez beaucoup de soldats de métier ?

– Vous n'êtes pas un simple soldat de métier, Elric, et vous le savez aussi bien que moi.

– Et pourtant peu des dangers que j'ai affrontés m'ont aidé à oublier, fit remarquer Elric. Ils ont plutôt avivé le souvenir de ce que je suis, du dilemme auquel je suis confronté : le combat entre mes propres instincts et les traditions de ma race. (Elric poussa un profond soupir mélancolique.) Si je cours là où est le danger, c'est parce que je pense y trouver peut-être une réponse : quelque raison à tout ce drame, à ce paradoxe. Mais je sais bien que je ne la trouverai jamais.

– C'est pourtant la raison pour laquelle vous allez à R'lin K'ren A'a, non ? Vous espérez que vos lointains ancêtres connaissent la réponse dont vous avez besoin ?

– R'lin K'ren A'a est un mythe. Même si la carte s'avérait authentique, que trouverons-nous, à part quelques ruines ? Imrryr existe depuis dix mille ans, et elle a été construite au moins deux siècles après que mon peuple se fut installé à Melniboné. Le temps n'aura rien laissé de R'lin K'ren A'a.

– Et cet Homme de Jade dont Avan a parlé ?

– Si cette statue a jamais existé, les pillards ont eu cent siècles pour s'en occuper !

– Et l'Être Condamné à Vivre ?

– Un mythe !

– Mais vous espérez quand même, n'est-ce pas, que tout soit conforme à ce que dit le duc Avan ? (Le comte Smiorgan posa la main sur le bras d'Elric.) N'est-ce pas ?

– Non, Comte Smiorgan, j'ai *peur* que ce le soit.

Le vent soufflait capricieusement et la goélette n'avancait pas vite ; la chaleur allait croissant, et les hommes d'équipage transpiraient davantage encore et échangeaient des murmures craintifs. La consternation se lisait maintenant sur tous les visages. Seul le duc Avan semblait garder son assurance : il criait à ses hommes de garder courage, en leur promettant qu'ils seraient tous

riches sous peu ; et il ordonna de sortir les rames, puisqu'on ne pouvait plus compter sur le vent. En grognant, les marins ôtèrent leur chemise : ils apparurent rouges comme des homards bouillis ; le duc Avan les en plaisanta, mais les Vilmiriens ne riaient plus de ses plaisanteries comme ils le faisaient naguère, sur les eaux plus clémentes de chez eux.

Autour du vaisseau, la mer bouillonnait et rugissait. Il fallait utiliser les quelques instruments de navigation : la vapeur ne permettait aucune visibilité. Une fois, une créature verte jaillit de la mer et lança aux intrus un regard flamboyant avant de disparaître à nouveau.

Ils ne mangeaient et ne dormaient guère. Elric quittait rarement la poupe ; le comte Smiorgan supportait la chaleur en silence, et le duc Avan, qui semblait inconscient de tout désagrément, parcourait allègrement le vaisseau en criant des encouragements à ses hommes.

Le comte Smiorgan était fasciné par ces eaux ; il en avait entendu parler, mais ne les avait jamais traversées.

— Ce n'est là que la périphérie de cette mer, Elric, dit-il non sans ébahissement. Imaginez ce que ça doit être au centre !

— Je préfère m'en abstenir ! répondit Elric en grimaçant un sourire. Rien qu'ainsi, j'ai peur de mourir ébouillanté avant demain !

Le duc Avan, qui passait à cet instant, l'entendit et lui tapa sur l'épaule.

— Balivernes, Prince Elric ! La vapeur fait du bien ! Il n'y a rien de plus sain ! (Il s'étira avec toutes les apparences du bien-être.) Elle débarrasse le corps de tous les poisons.

Le comte Smiorgan adressa un regard noir au duc, qui y répondit en riant.

— Ne faites pas si grise mine, Comte Smiorgan. Selon mes cartes – qui sont ce qu'elles sont – deux jours environ nous suffiront pour arriver en vue des côtes du continent occidental.

— Même cette pensée ne me remonte guère le moral ! répondit le comte Smiorgan ; il sourit cependant, tant la bonne humeur du duc était contagieuse.

Peu après, la mer se fit petit à petit moins tumultueuse, la vapeur se mit à se dissiper, et la chaleur devint plus supportable.

On se trouva enfin dans des eaux paisibles sous un ciel d'un bleu luminescent où trônait un soleil d'or rouge.

Mais trois des marins vilmiriens étaient morts pendant la traversée de la Mer Bouillante, et quatre autres étaient affectés d'une maladie qui les faisait tousser beaucoup, frissonner, et pousser de grands cris la nuit.

La goélette resta quelque temps encalminée, mais finalement se leva une douce brise qui gonfla les voiles, une première terre fut en vue : une petite île jaune, où l'on trouva des fruits et une source d'eau fraîche. C'est là aussi qu'on enterra les trois hommes qui avaient succombé à la maladie de la Mer Bouillante : les Vilmiriens s'étaient opposés à ce qu'ils fussent immergés au large, sous prétexte que leurs corps seraient « cuits comme du pot-au-feu ».

Pendant que la goélette était à l'ancre à peu de distance de l'île, le duc Avan fit venir Elric dans sa cabine et lui montra, pour la seconde fois, l'antique carte. Des rayons d'or pâle filtraient par les hublots de la cabine et tombaient sur le vieux parchemin, peau tannée d'un animal disparu depuis longtemps, sur lequel se penchaient Elric et le duc Avan Astran de l'Ancienne Hrolmar.

— Voyez : cette île est indiquée, dit le duc en la montrant du doigt. L'échelle de la carte semble assez précise. Encore trois jours et nous serons à l'embouchure du fleuve.

Elric hocha la tête.

— Mais il serait sage de prendre ici quelque temps de repos, jusqu'à ce que nous ayons retrouvé toutes nos forces et que le moral de l'équipage soit remonté. Ce n'est pas sans raisons, après tout, que les hommes ont évité les jungles de l'Ouest pendant des siècles.

— Il y a sans aucun doute des sauvages – certains prétendent même qu'ils ne sont pas humains – mais je ne doute pas que nous puissions faire face à ces dangers. J'ai une grande expérience des contrées étranges, Prince Elric.

— Mais vous avez dit vous-même que vous craigniez d'autres dangers.

— C'est vrai. Eh bien, nous allons agir comme vous le suggérez.

Le quatrième jour, un fort vent d'est se mit à souffler, et on leva l'ancre. La goélette, avec seulement la moitié des voiles dehors, bondissait sur les vagues, et l'équipage y vit un heureux présage.

— Bande d'idiots ! fit Smiorgan, debout à la proue avec Elric en se cramponnant au gréement. Le temps viendra où ce qu'ils subiront leur fera regretter les franches souffrances de la Mer Bouillante. Ce voyage, Elric, ne peut profiter à aucun d'entre nous, même si les richesses de R'lin K'ren A'a sont encore là.

Mais Elric ne répondit pas, perdu qu'il était dans d'étranges pensées, qui ne lui étaient pas habituelles : il songeait à son enfance, à sa mère et son père, derniers souverains véritables du Glorieux Empire, fiers, insoucians, cruels. Ils avaient compté sur lui – peut-être à cause de son étrange albinisme – pour rendre à Melniboné toutes ses splendeurs ; au contraire, il menaçait de détruire ce qu'il en restait. Tout comme lui, ils n'avaient pas leur place dans cette ère nouvelle des Jeunes Royaumes ; mais ils avaient, eux, refusé de le reconnaître. Ce voyage vers le continent occidental, vers les terres de ses ancêtres, avait pour lui un attrait singulier : là-bas n'avaient point surgi de nations nouvelles ; le continent n'avait, à sa connaissance, pas changé depuis que R'lin K'ren A'a avait été abandonné. Il allait retrouver les jungles que son peuple avait connues, la terre qui avait donné naissance à sa race singulière, façonné le caractère de ceux qui la peuplaient, avec leurs sombres plaisirs, leurs arts mélancoliques et leurs joies ténébreuses. Ses ancêtres avaient-ils eux aussi connu les tourments du savoir, l'impuissance dont on est frappé lorsqu'on comprend que l'existence est sans raison, sans but, sans espoir ? Était-ce pour cela qu'ils avaient édifié leur civilisation selon cette structure singulière, en dédaignant les valeurs spirituelles plus sereines des philosophes de l'humanité ? Elric savait que, dans les Jeunes Royaumes, nombre de penseurs n'avaient que pitié pour les puissants Melnibonéens qu'ils tenaient pour fous. Mais, s'ils étaient fous, et s'ils avaient imposé au monde une folie qui avait duré cent siècles, quelle en était la cause ? Peut-être l'explication se trouvait-elle bien à R'lin K'ren A'a – non sous une forme tangible, mais dans l'atmosphère créée par les sombres jungles et les fleuves antiques et profonds. Peut-être que là-bas il pourrait enfin ne plus se sentir divisé contre lui-même.

Il passa les doigts dans sa longue chevelure blanche comme le lait et dans ses yeux pourpres parut une sorte d'anxiété candide. Il était peut-être le dernier de sa race, et cependant il était différent d'elle. Smiorgan s'était trompé : Elric savait que tout ce qui existait avait son contraire ; il se pouvait qu'il trouvât la paix dans le danger, mais inversement la paix n'était pas sans danger. Créature imparfaite dans un monde imparfait, il connaîtrait toujours le paradoxe : dans le paradoxe, il y avait donc toujours une forme de vérité. C'est pourquoi philosophes et devins étaient florissants : dans un monde parfait, il n'y aurait pas eu place pour eux ; dans un monde imparfait, les mystères restaient toujours sans solution ; et c'est pourquoi il y avait toujours un grand choix de solutions.

C'est au matin du troisième jour qu'on aperçut la côte. La goélette se faufila entre les bancs de sable du grand delta et jeta l'ancre, enfin, à l'embouchure du sombre fleuve sans nom.

### 3

Le soir vint et le soleil commença à descendre sur la ligne noire des arbres énormes. Une riche odeur millénaire s'élevait de la jungle, et dans le crépuscule résonnaient les cris d'oiseaux et de bêtes étranges. Elric était impatient de commencer les recherches en remontant le fleuve. Le sommeil – qui n'était jamais le bienvenu – se refusait cette fois à lui. Il resta debout sur le pont sans bouger, les yeux clignant à peine, le cerveau presque vide, comme s'il s'attendait à ce que quelque chose lui arrivât. Les rayons du soleil se reflétèrent sur son visage et projetèrent sur le pont des ombres noires ; puis il fit sombre, et tout fut tranquille sous la lune et les étoiles. Il avait envie d'être absorbé par la jungle, de ne faire qu'un avec les arbres et les buissons et les bêtes qui rampaient ; il avait envie que sa pensée s'évanouît. Il aspirait à pleins poumons l'air chargé de lourds parfums, comme si cela pouvait suffire à le faire devenir ce qu'en cet instant il désirait être. Le bourdonnement des insectes se changea en une voix murmurante qui l'appelait à venir au cœur de la vieille, très vieille forêt. Mais il ne pouvait bouger, il ne pouvait répondre. Et, finalement, le comte Smiorgan monta sur le pont et, lui touchant l'épaule, lui dit quelques mots ; et, docilement, il descendit et, enveloppé dans sa cape, il resta allongé sur sa couchette à écouter encore la voix de la jungle.

Même le duc Avan semblait d'humeur plus pensive que d'ordinaire lorsqu'on leva l'ancre le lendemain matin et que l'on commençai à ramer contre le courant paresseux. Il n'y avait pratiquement pas de trouées dans le feuillage au-dessus, si bien qu'on avait l'impression de pénétrer dans un tunnel immense et sombre, en laissant derrière soi le soleil en même temps que la mer. Des plantes éclatantes entrelacées parmi les lianes qui pendaient de la voûte végétale se prenaient à la mâture du navire à son passage. Des animaux qui ressemblaient à des rats se balançaient dans les branches avec leurs longs bras et fixaient sur les nouveaux venus

des yeux pétillants d'intelligence. A un tournant du fleuve, on perdit de vue la mer. Des rayons de soleil filtraient jusque sur le pont, et cette lumière avait une teinte glauque. L'esprit plus en éveil que jamais depuis qu'il avait accepté d'accompagner le duc Avan, Elric prenait un vif intérêt à chaque détail de la jungle et du sombre fleuve ; des nuées d'insectes planaient au-dessus de celui-ci comme des bancs de brume tourbillonnante, et dans ses eaux dérivait des fleurs comme des gouttes de sang dans de l'encre. Partout ce n'étaient que bruissements, râles soudains, aboiements, et clapotis de poissons ou de bêtes des eaux chassant la proie dérangée par les rames qui tranchaient dans les gros amas de plantes aquatiques et en faisaient décamper les êtres qui s'y cachaient. Tout le monde se mit à se plaindre de piqûres d'insectes ; seul Elric était épargné, peut-être que nul insecte ne pouvait être tenté par son sang déficient.

Il croisa sur le pont le duc Avan.

— Vous semblez de meilleure humeur, Prince Elric, dit le Vilmirien en s'envoyant une claque sur le front.

Elric sourit d'un air absent.

— Peut-être le suis-je.

— Je dois avouer que, personnellement, je trouve tout ceci quelque peu oppressant. Je serai bien content lorsque nous atteindrons la cité.

— Vous êtes toujours certain de la trouver ?

— Je ne serai convaincu du contraire qu'après avoir exploré chaque pouce de terrain sur l'île où nous nous rendons.

L'atmosphère de la jungle captivait tellement Elric qu'il en oubliait presque ses compagnons et le vaisseau. Celui-ci, à force de rames, remontait le fleuve très lentement, à peine plus vite qu'un homme au pas.

Quelques jours passèrent, mais Elric le remarqua à peine, car la jungle restait inchangée ; et voici que le fleuve s'élargit, que la voûte de feuillage se divisa, et que le vaste ciel brûlant se remplit de grands vols d'immenses oiseaux dérangés par la goélette. Tout le monde sauf Elric fut heureux de se retrouver sous un ciel dégagé, et le moral remonta. Elric descendit dans sa cabine.

Le vaisseau fut attaqué presque immédiatement après. Quelque chose siffla dans l'air, et un marin hurla, se tordit de douleur et

s'écroula, les mains crispées sur un mince demi-cercle gris qui s'était planté dans son ventre. Une vergue haute s'écrasa sur le pont, entraînant voile et cordages dans sa chute. Un corps sans tête fit quatre pas vers la poupe avant de s'effondrer, laissant échapper des giclées de sang par le trou obscène qui avait été son cou. Et partout se répétaient les petits sifflements. Elric, d'en bas, entendit le bruit et accourut aussitôt en ceignant son épée. Le premier visage qu'il vit fut celui de Smiorgan : l'homme au crâne chauve était accroupi derrière une rambarde à tribord, l'air inquiet. Elric avait l'impression de voir passer en sifflant de vagues formes grises qui tranchaient chair et cordages, bois et toile. Certains de ces objets tombèrent sur le pont : c'étaient de minces disques de roche cristalline, d'une trentaine de centimètres de diamètre. Ils étaient lancés des deux rives, et il n'y avait pas de moyen de s'en protéger.

Elric essaya de voir qui lançait ces disques, et aperçut un mouvement parmi les arbres de la rive droite. Soudain l'attaque cessa. Au bout d'un instant, certains marins s'élançèrent à travers le pont pour mieux se mettre à l'abri. Le duc Avan apparut à la proue, l'épée dégainée.

— Descendez chercher vos boucliers, et tout ce que vous pouvez trouver comme armures ! Apportez des arcs ! Armez-vous, les gars, sinon c'en est fait de vous !

Et, pendant qu'il parlait, les agresseurs sortirent du couvert et s'avancèrent dans l'eau. La pluie de disques ne reprit pas : vraisemblablement les ennemis avaient épuisé leurs munitions.

— Par Chardros ! hoqueta Avan. Sont-ce là des êtres en chair et en os, ou bien des apparitions évoquées par quelque sorcier ?

C'étaient des créatures essentiellement reptiliennes, mais avec des crêtes de plumes et des caroncules au cou ; elles avaient pourtant un visage presque humain. Leurs membres antérieurs étaient semblables aux bras et aux mains des hommes, mais leurs membres postérieurs, incroyablement longs, ressemblaient à des pattes de cigogne ; en équilibre sur celles-ci, leur corps se dressait très haut au-dessus de l'eau. Ces êtres portaient de grands bâtons munis d'une fente : c'était sans nul doute ce qu'ils utilisaient pour lancer leurs disques cristallins. En les regardant face à face, Elric fut horrifié : il y voyait quelque subtile ressemblance avec les traits caractéristiques de son propre peuple, les Melnibonéens. Était-il

donc cousin de ces créatures ? Ou était-ce une espèce à partir de laquelle les siens avaient évolué ? Il cessa de se poser ces questions, tout empli qu'il était d'une haine intense pour ces êtres obscènes, dont la seule vue lui faisait monter le fiel à la bouche. Sans réfléchir, il tira Stormbringer de son fourreau.

L'Épée Noire se mit à hurler et à émettre comme à l'accoutumée son sombre rayonnement, et les runes gravées dans la lame à palpiter d'un éclat rouge vif, qui vira lentement à un pourpre profond avant de revenir au noir.

Les créatures qui pataugeaient dans l'eau sur leurs jambes d'échassiers s'arrêtèrent à la vue de l'épée et s'entre-regardèrent. Et elles n'étaient pas seules à être démontées par cette vision : le duc Avan et ses hommes blémirent aussi.

— Dieux ! s'écria Avan. Je ne sais si je préfère l'aspect de ce qui nous défend à l'aspect de ceux qui nous attaquent !

— Restez à distance de cette épée ! l'avertit Smiorgan. Elle a coutume de faire plus de victimes que ne le veut son maître.

A présent, les sauvages reptiliens étaient sur eux : ils s'agrippaient aux bastingages tandis que les marins remontaient en hâte sur le pont pour faire face à l'attaque.

Des gourdins assaillaient Elric de toutes parts, mais Stormbringer parait chaque coup en hurlant. Tenant son épée à deux mains et la faisant tourner de côté et d'autre, il taillait de grands sillons dans les corps écailleux.

Gueules écarlates grandes ouvertes, les créatures poussaient des sifflements de rage et de souffrance et mêlaient aux eaux du fleuve leur sang épais et noir. Bien qu'au-dessus de la taille elles fussent à peine plus grandes qu'un homme bien bâti, elles avaient la vie bien plus dure, et les blessures les plus profondes ne semblaient guère les affecter, fussent-elles infligées par Stormbringer, ce qui ne laissait pas d'étonner Elric : souvent il suffisait à son épée d'une simple coupure pour dérober à un homme son âme ; mais ces êtres semblaient réfractaires à son pouvoir : peut-être n'avaient-ils pas d'âme.

Il continua à se battre, puisant des forces dans sa haine.

Mais autour de lui, parmi les marins, c'était la déroute. Les rambardes étaient arrachées, les grands gourdins fracassaient les planches et abattaient le grément : les sauvages étaient résolus à

détruire le navire aussi bien que l'équipage ; et il ne faisait guère de doute, à présent, qu'ils allaient y réussir.

— Au nom de tous les Dieux, Prince Elric, cria Avan, ne pouvez-vous faire appel à quelque autre sorcellerie ? Sinon, c'en est fait de nous !

Avan disait vrai, Elric le voyait bien : tout autour de lui les créatures reptiliennes et sifflantes mettaient peu à peu en pièces le navire. Les défenseurs avaient infligé d'horribles blessures à la plupart d'entre elles, mais seules une ou deux s'étaient écroulées. Elric commençait à croire qu'il s'agissait bel et bien d'ennemis surnaturels.

Il battit en retraite et chercha refuge derrière une porte à moitié démolie, afin d'essayer de réfléchir à une méthode qui lui permettrait d'invoquer un secours surnaturel. Haletant d'épuisement, il se cramponnait à une poutre, car le bateau tanguait violemment sur les eaux ; et il faisait des efforts désespérés pour remettre de l'ordre dans ses pensées.

Et soudain l'incantation lui revint à l'esprit. Il n'était pas certain qu'elle fût appropriée, mais c'était la seule qu'il pût se rappeler. Ses ancêtres, des millénaires auparavant, avaient conclu des pactes avec tous les élémentaires qui dirigeaient le monde animal. Par le passé, il avait demandé assistance à certains de ces esprits, mais jamais à celui qu'il tentait d'invoquer à présent. De sa bouche commencèrent à s'élever les beaux mots antiques et complexes du Haut Idiome melnibonéen.

— Roi Ailé ! Seigneur de tous ceux qui œuvrent sans être vus, et dont les travaux sont le fondement de tout le reste ! Nnuurrrrc'c', Roi du Peuple des Insectes, je t'invoque !

A part le mouvement du navire, Elric perdit conscience de tout ce qui se passait autour de lui. Les bruits du combat faiblirent et il cessa de les entendre, tandis qu'il faisait monter sa voix au-delà du plan de la Terre jusqu'à un autre plan : celui où régnait Nnuurrrrc'c', suprême souverain du Peuple des Insectes.

A présent, Elric percevait dans ses oreilles un bourdonnement, dans lequel peu à peu des mots prenaient forme.

— Qui es-tu, mortel ? De quel droit m'invoques-tu ?

— Je suis Elric, souverain de Melniboné. Mes ancêtres t'ont apporté leur aide, Nnuurrrrc'c'.

— Certes... mais il y a bien longtemps.

— Et il y a longtemps aussi qu'ils ont fait appel à ton aide !

— C'est vrai. De quelle aide as-tu besoin, Elric de Melniboné ?

— Jette un regard sur mon plan de réalité : tu verras que je suis en danger. Peux-tu anéantir ce danger, ami des Insectes ?

Alors prit forme une silhouette nébuleuse, comme si on la voyait à travers plusieurs épaisseurs de soie vaporeuse. Elric avait beau s'efforcer de ne pas la quitter des yeux, elle ne cessait de quitter son champ de vision pour réapparaître ensuite quelques instants. Il savait qu'il plongeait son regard dans un autre plan de réalité.

— Peux-tu m'aider, Nnuuurrrrc'c' ?

— N'y a-t-il pas un protecteur de ta propre espèce, quelque Seigneur du Chaos qui puisse te venir en aide ?

— Mon protecteur est Arioeh : c'est au mieux un démon d'humeur capricieuse ; il ne m'aide guère ces temps-ci.

— Alors, il faut que je t'envoie des alliés, mortel ! Mais, une fois ceci fait, ne fais plus appel à moi.

— Je ne t'invoquerai plus, ô Nnuuurrrrc'c' !

Les couches gazeuses disparurent, et avec elles la silhouette.

Le fracas de la bataille assaillit à nouveau l'esprit d'Elric ; il perçut avec plus d'acuité qu'avant les hurlements des marins et les sifflements des sauvages reptiliens ; et, lorsqu'il risqua un œil hors de sa cachette, il vit qu'au moins la moitié des marins avaient été tués.

Lorsqu'il réapparut sur le pont, Smiorgan courut vers lui.

— Je vous croyais occis, Elric. Qu'est-il advenu de vous ?

Il était de toute évidence soulagé de revoir son ami encore en vie.

— J'ai cherché de l'aide sur un autre plan ; mais, apparemment, elle ne s'est pas encore concrétisée.

— Il me semble que nous sommes perdus, et ferions mieux de partir à la nage vers l'aval pour essayer de nous cacher dans la jungle, dit Smiorgan.

— Et le duc Avan ? Est-il mort ?

— Il vit. Mais ces créatures semblent quasi insensibles à nos armes. Ce navire va couler sous peu.

Smiorgan tituba sur le pont qui donnait de la bande et, sa longue épée suspendue à son poignet par la dragonne, il tendit le bras pour s'agripper à un cordage qui pendait.

— La poupe n'est pas attaquée actuellement : nous pouvons nous glisser dans l'eau par là...

— J'ai conclu un marché avec le duc Avan, rappela Elric à l'insulaire. Je ne puis faire défection.

— Alors, nous allons tous périr !

— Qu'est-ce que cela ?

Penchant la tête, Elric prêtait l'oreille.

— Je n'entends rien.

C'était un susurrement grêle qui devint peu à peu un bourdonnement plus grave. A présent, Smiorgan l'entendait aussi et tournait les yeux de tous côtés pour en découvrir la source. Soudain, avec un halètement, il tendit le doigt vers le ciel.

— Est-ce là l'aide que vous cherchiez ?

C'était un vaste nuage, noir sur l'azur du ciel ; parfois le soleil réveillait un reflet d'une couleur éblouissante – bleu, vert ou rouge intenses. Et cela descendait en spirale vers le navire où, dans les deux camps, immobiles et muets, tous levaient vers le ciel des yeux pleins de stupeur.

Les êtres volants étaient d'énormes libellules. Leurs coloris étaient d'une richesse et d'un éclat à couper le souffle. Le bourdonnement que faisaient leurs ailes montait en intensité et en tonalité à mesure qu'approchaient les insectes géants.

Comprenant qu'ils étaient la cible de cette attaque, les hommes-reptiles se replièrent et, trébuchant sur leurs longues pattes, essayèrent de regagner le rivage avant que les gigantesques insectes ne fussent sur eux.

Mais il était trop tard pour fuir.

Les libellules s'abattirent sur leurs victimes et les recouvrirent complètement. Les sauvages redoublaient de sifflements, qui faisaient presque pitié à entendre, tandis que les insectes les faisaient ployer jusqu'à la surface des eaux, puis leur infligeaient quelque mort affreuse – peut-être en les piquant avec leur queue, mais il n'était pas possible aux spectateurs de le voir.

Parfois une patte d'échassier surgissait de l'eau et battait l'air un instant. Mais bientôt, de même que le corps des reptiles était couvert d'insectes, de même leurs cris furent étouffés par l'étrange bourdonnement qui venait de toutes parts et qui glaçait le sang.

Le duc Avan, tout en sueur, l'épée encore à la main, traversa le pont en courant.

— Est-ce là votre œuvre, Prince Elric ?

Ce dernier contemplait le spectacle avec satisfaction, alors que chez tous les autres se lisait clairement le dégoût.

— Certes, dit-il.

— Alors, je vous remercie de votre aide. Ce navire fait eau en plus de douze endroits, et à si terrible allure que c'est miracle si nous n'avons pas encore coulé. J'ai donné ordre de reprendre les rames, et j'espère que nous atteindrons l'île à temps. (Et, désignant un point vers l'amont :) Voyez, on commence à l'apercevoir.

— Et s'il s'y trouve encore de ces sauvages ? demanda Smiorgan.

Avec un sourire sardonique, Avan lui montra la rive, plus en amont.

— Voyez !

Sur leurs jambes grotesques, une bonne douzaine de reptiles s'enfuyaient dans la jungle après avoir été témoins du sort de leurs compagnons.

— Ils y regarderont à deux fois avant de nous attaquer à nouveau, je crois !

A présent les énormes libellules remontaient dans le ciel, et Avan, apercevant ce qu'elles laissaient derrière elles, se détourna.

— Par les Dieux, quelle cruelle sorcellerie vous pratiquez, Prince Elric !

Celui-ci sourit et haussa les épaules.

— Elle est efficace, Duc Avan !

Il rengaina son épée runique, qui sembla rechigner à rentrer dans son fourreau et gémit de rancœur.

Smiorgan y jeta un coup d'œil.

— Cette lame a bien l'air de vouloir festoyer sous peu, Elric, que vous le vouliez ou non.

— Elle trouvera sans aucun doute de quoi se nourrir dans cette forêt, répondit l'albinos.

Et, enjambant un tronçon de mât brisé, il descendit à sa cabine.

Le comte Smiorgan Tête-Chauve jeta les yeux sur l'écume qui flottait depuis peu à la surface de l'eau, et il frissonna.

## 4

La goélette sabordée était presque immergée lorsque les marins se hissèrent par-dessus bord avec des cordes pour entreprendre de la haler sur les bancs de boue qui bordaient l'île. Devant eux se dressait une muraille végétale apparemment impénétrable. A la suite d'Elric, Smiorgan se laissa descendre dans l'eau peu profonde, et tous deux se dirigèrent en pataugeant vers la rive.

Lorsqu'ils furent à pied sec sur la terre dure, recuite, Smiorgan examina la forêt. Nulle brise n'agitait les arbres, et un singulier silence régnait : aucun oiseau ne lançait son appel dans les branches, aucun insecte ne bourdonnait, on n'entendait aucun des aboiements et des cris d'animaux qui avaient retenti pendant toute la remontée du fleuve.

— Vos amis surnaturels ne se sont pas contentés de mettre en fuite les sauvages, murmura l'homme à la barbe noire. Ces lieux ne présentent pas le moindre signe de vie.

Elric hocha la tête.

— C'est étrange.

Le duc Avan les rejoignit. Il avait changé ses beaux habits — d'ailleurs gâchés dans le combat — pour un pourpoint de cuir rembourré et des culottes de daim, et son épée pendait à son côté.

— Il nous faudra laisser la plupart de nos hommes auprès du bateau, dit-il avec regret. Ils feront les réparations qu'ils pourront pendant que nous pousserons de l'avant pour trouver R'lin K'ren A'a. (Et, serrant sur lui sa cape légère.) Suis-je victime de mon imagination, ou règne-t-il bien ici une étrange atmosphère ?

— Vous n'êtes pas le premier à en faire la remarque, répondit Smiorgan. La vie semble avoir fui cette île.

Le duc Avan sourit.

— Si tous les êtres que nous devons affronter sont aussi craintifs, nous n'avons rien à redouter ! Je dois avouer, Prince Elric, que si je vous avais voulu du mal et qu'ensuite je vous eusse vu faire surgir

ces monstres du néant, j'y regarderais à deux fois avant de vous approcher trop ! A propos, merci de ce que vous avez fait : sans vous, nous serions tous morts à présent.

— C'est pour avoir mon aide que vous m'avez demandé de vous accompagner, répondit Elric avec lassitude. Prenons quelque nourriture et quelque repos, et ensuite poursuivons notre route !

Une ombre passa alors sur le visage du duc Avan : quelque chose dans le comportement d'Elric l'avait troublé.

Pénétrer dans la jungle n'était pas chose aisée. Armés de haches, les six marins (on n'avait pu en emmener davantage) s'attaquèrent aux broussailles. Et toujours ce silence contre nature...

A la tombée de la nuit, le petit groupe n'avait pas même progressé de huit cents mètres et était complètement épuisé. La végétation était si dense qu'il y avait à peine la place de dresser une tente. On alluma devant celle-ci un maigre feu, seule source de lumière pour le petit campement. Les marins se couchèrent en plein air où ils pouvaient.

Elric n'arrivait pas à dormir, mais à présent ce n'était pas la jungle qui l'en empêchait ; il était tracassé par le silence, car il était persuadé que ce n'était pas la présence de ces quelques hommes qui avait pu faire fuir toute forme de vie : aucun rongeur, aucun oiseau, aucun insecte, pas la moindre trace de vie animale ; seul le règne végétal n'avait pas abandonné cette île, et il en était ainsi depuis fort longtemps, peut-être des siècles, voire des millénaires. Elric se souvint alors d'un autre élément de la vieille légende de R'lin K'ren A'a : on avait dit que, lorsque les Dieux étaient venus se rencontrer ici, ce n'étaient pas seulement les habitants de la ville qui avaient fui, mais toute la faune : rien ni personne n'avait osé jeter les yeux sur les Hauts-Seigneurs ni prêter l'oreille à leurs propos. Elric frissonna, tournant et retournant sa tête pâle sur la cape roulée qui lui servait d'oreiller, ses yeux rouges pleins de tourment : s'il y avait des périls sur cette île, ils seraient plus subtils que ceux qu'on avait affrontés sur le fleuve.

Le bruit que faisait la petite troupe en se frayant un passage à travers la forêt, lorsqu'elle eut repris sa route le lendemain matin, était le seul qu'on entendît dans l'île.

Pierre aimantée dans une main et carte dans l'autre, le duc Avan Astran s'efforçait de guider les autres, et indiquait à ses hommes où ouvrir un chemin. Mais la progression se fit plus lente encore : de toute évidence, nul être vivant n'était passé par là depuis une éternité.

Lorsque vint le quatrième jour, on avait atteint une clairière naturelle faite de roche volcanique plate où coulait une source : on ne pouvait espérer mieux pour camper.

Elric baignait son visage dans l'eau fraîche lorsqu'il entendit un cri derrière lui. Il se redressa brusquement. Un des marins était en train de saisir une flèche pour l'encoche à son arc.

— Qu'y a-t-il ? demanda le duc Avan.

— J'ai aperçu quelque chose, Monseigneur !

— Balivernes ! Il n'y a pas de...

— Regardez !

L'homme banda son arc et décocha sa flèche vers les cimes. Il sembla alors y avoir effectivement un mouvement, et Elric crut percevoir quelque chose de gris qui filait parmi les arbres.

— As-tu vu quelle sorte de créature c'était ? demanda Smiorgan au marin.

— Non, Messire. J'ai craint d'abord que ce soient de nouveau ces espèces de reptiles.

— Ils ont bien trop peur pour nous suivre sur cette île, le rassura le duc Avan.

— J'espère qu'il en est bien ainsi, fit Smiorgan d'un air inquiet.

— Alors, qu'est-ce que ça pouvait être ? demanda Elric.

— Je... j'ai pensé que c'était un homme, Messire, bredouilla le marin.

— Un homme ? fit Elric, scrutant la forêt d'un air pensif.

— C'est ce que vous espériez, Elric ? demanda Smiorgan.

— Je ne suis pas certain...

Le duc Avan haussa les épaules.

— Probablement l'ombre d'un nuage passant sur les arbres ! Selon mes calculs, nous devrions déjà avoir atteint la ville.

— Vous vous dites, en fin de compte, qu'elle n'existe pas ?

— Je commence à ne pas m'en soucier, Prince Elric. (Le duc, adossé au tronc d'un arbre énorme, écarta de son visage un sarment.) Mais il n'y a rien d'autre à faire : le navire n'est pas prêt encore reprendre la mer. (Il leva les yeux vers les frondaisons.) Je n'aurais jamais cru que je regretterais ces maudits insectes qui nous ont harcelés jusqu'à notre arrivée ici...

Le marin qui avait tiré la flèche poussa soudain un nouveau cri :

— Là-bas ! Je l'ai vu ! C'est un homme !

Pendant que les autres s'efforçaient en vain d'apercevoir quelque chose, le duc Avan restait appuyé à l'arbre.

— Tu n'as rien vu du tout ! Il n'y a rien à voir ici.

Elric se tourna vers lui.

— Donnez-moi la carte et la pierre aimantée, Duc Avan. J'ai le sentiment que je peux trouver le chemin.

Le Vilmirien haussa les épaules, un air de doute sur son beau visage carré, et tendit les deux objets à Elric.

Après une nuit de repos, ils reprirent leur route avec Elric pour guide. Et, au milieu du jour, ils débouchèrent de la forêt et eurent sous les yeux les ruines de R'lin K'ren A'a.

## 5

Rien ne poussait parmi les ruines de la ville. Les chaussées étaient défoncées et les murs des maisons s'étaient écroulés, mais nulle plante ne fleurissait dans les crevasses : on aurait dit que la destruction était due à un tout récent tremblement de terre. Une seule chose était restée intacte et se dressait au-dessus des décombres : une gigantesque statue de jade blanc, gris et vert – un jeune homme nu au visage d'une beauté presque féminine qui tournait vers le nord des yeux aveugles.

— Les yeux ! fit le duc Avan Astran. Ils ont disparu !

Les autres ne dirent rien, tout à la contemplation de la statue et des ruines qui l'entouraient. Elles couvraient une surface relativement restreinte, et l'architecture était fort dépouillée : apparemment, les habitants avaient vécu dans la simplicité et l'aisance, tout différemment des Melnibonéens du Glorieux Empire. Elric avait peine à croire que ces gens de R'lin K'ren A'a fussent ses ancêtres : ils avaient l'esprit trop équilibré pour cela.

— La statue a déjà été pillée ! poursuivait le duc Avan Astran. Tout ce maudit voyage pour rien !

Elric se mit à rire.

— Pensiez-vous vraiment pouvoir arracher de leurs orbites les yeux de l'Homme de Jade, Monseigneur ?

La statue se dressait aussi haut qu'une tour de la Cité qui Rêve, et la tête seule devait égaler un bâtiment de bonne taille. Le duc Avan, les lèvres pincées, refusa d'écouter la voix moqueuse d'Elric.

— Il n'est pas encore dit que notre voyage aura été peine perdue, dit-il. Il y avait d'autres trésors à R'lin K'ren A'a. Venez !

Et, en tête du groupe, il pénétra dans la ville.

Rares étaient les bâtiments encore debout, même partiellement, mais il n'en était pas moins fascinants, ne fût-ce que par la nature particulière des matériaux de construction ; les voyageurs n'en avaient jamais vu de la sorte auparavant.

Les couleurs, multiples mais estompées par le temps – nuances pastel de rouges, de jaunes et de bleus – se fondaient les unes aux autres en combinaisons presque infinies.

Tendant la main pour toucher un mur, Elric fut surpris de la fraîcheur de ce lisse matériau : ni pierre, ni bois, ni métal, peut-être provenait-il d'un autre plan de réalité.

Il s'efforça de se représenter la ville telle qu'elle était avant d'être abandonnée : de larges rues, nul mur d'enceinte, des maisons basses édifiées autour de vastes cours. Si c'était vraiment là le berceau de son peuple, que s'était-il produit pour métamorphoser les paisibles citoyens de R'lin K'ren A'a en bâtisseurs déments d'Imrryr aux étranges tours oniriques ? Elric avait cru trouver ici la solution d'un mystère, au lieu de quoi il avait découvert un autre mystère : tel était son destin, se dit-il en haussant les épaules.

C'est alors que le premier disque de cristal frôla sa tête en vrombissant pour aller se fracasser contre un mur effondré. Le second fendit le crâne d'un marin, et un troisième érafla l'oreille de Smiorgan avant que tout le monde se fût jeté à terre parmi les décombres.

— Bien vindicatifs, ces êtres ! fit Avan avec un sourire sans douceur. Disposés à courir de grands risques pour nous faire payer la mort de leurs compagnons !

La terreur se lisait sur le visage de chaque marin survivant, et même dans les yeux d'Avan se glissait quelque peur. D'autres disques vinrent claquer aux alentours, mais il était évident que le petit groupe échappait pour l'instant à la vue des reptiles. Smiorgan toussa : la poussière blanche qui s'élevait des décombres le prenait à la gorge.

— Vous feriez bien d'invoquer de nouveau vos monstrueux alliés, Elric.

Celui-ci secoua la tête.

— Je ne le puis : mon allié m'a prévenu qu'il ne m'assisterait pas une seconde fois.

Il tourna ses regards vers la gauche, où les quatre murs d'une petite maison étaient encore debout ; il ne semblait pas y avoir de porte, seulement une fenêtre.

— Alors, faites appel à autre chose ! insista le comte Smiorgan. N'importe quoi !

— Je ne suis pas certain...

Puis, roulant sur lui-même, Elric bondit vers l'abri : il se jeta par la fenêtre et atterrit sur une pile de gravats qui lui écorchèrent les mains et les genoux. Il se releva en titubant. Au loin, il apercevait l'immense statue aveugle du dieu qui dominait la ville. On disait qu'elle représentait Arioch, bien qu'elle ne ressemblât à aucune des formes sous lesquelles Elric avait vu Arioch matérialisé. Cette idole protégeait-elle R'lin K'ren A'a, ou menaçait-elle la ville ?

Entendant un cri, Elric jeta un coup d'œil par l'ouverture et vit qu'un homme avait eu l'avant-bras transpercé par un disque volant.

Il dégaina Stormbringer et la leva, tourné vers la statue de jade.

— Arioch ! cria-t-il. Arioch, viens à mon aide !

L'épée se mit à rayonner d'une lumière noire et à chanter, comme pour se joindre aux incantations d'Elric.

— Arioch !

Le démon répondrait-il à son appel ? Souvent le protecteur des souverains de Melniboné refusait de se matérialiser, prétendant que des tâches plus urgentes le requéraient, tâches qui avaient trait à la lutte éternelle de la Loi et du Chaos.

— Arioch !

Homme et épée étaient à présent nimbés d'une brume noire qui palpitait, et le visage blême d'Elric, rejeté en arrière, semblait se déformer comme se déformait la brume.

— Arioch ! Je te conjure de m'aider ! C'est Elric qui t'appelle !

Alors, une voix lui parvint aux oreilles : une voix pleine de douceur, de tendresse et de sagesse ; une voix aimante.

— Elric, tu m'es des plus chers ; je t'aime plus que tout autre mortel ; mais t'aider, je ne le puis... pas encore.

— Alors, s'écria désespérément Elric, nous sommes condamnés à périr ici !

— Tu peux échapper à ce péril : fuis seul dans la forêt ; abandonne les autres pendant qu'il est temps : tu as un destin à accomplir, en d'autres lieux, en d'autres temps...

— Je me refuse à les abandonner.

— Tu es insensé, charmant Elric !

— Arioch, depuis la fondation de Melniboné tu as aidé ses souverains : aide en ce jour son dernier souverain !

— Un grand combat est imminent : je ne puis disperser mes forces, et il m'en faudrait dépenser beaucoup pour revenir à R'lin K'ren A'a. Fuis à l'instant : tu seras sauvé ; seuls les autres mourront.

L'instant d'après, le Duc des Enfers n'était plus là : Elric sentit sa présence se retirer. Il fronça les sourcils, tout en tâtant son escarcelle, essayant de se rappeler quelque chose qu'il avait ouï dire autrefois. Lentement, il rengaina son épée, malgré qu'elle en eût. Il entendit alors un choc sourd, et Smiorgan fut devant lui, haletant.

— Alors, les secours sont en chemin ?

— Je crains que non. (Elric hochait la tête d'un air désespéré.) Une fois encore, Arioeh s'est dérobé ; une fois encore, il parle d'un destin supérieur, de la nécessité de ménager ses forces.

— Vos ancêtres auraient pu choisir pour protecteur un démon plus accommodant. Nos amis reptiliens nous cernent de plus en plus près : voyez !

Smiorgan indiquait du doigt la périphérie de la ville, où s'avavançait une douzaine de créatures à pattes d'échassiers, brandissant leurs énormes gourdins.

On entendit des mouvements précipités dans les gravats de l'autre côté du mur, et Avan apparut par l'ouverture, suivi de ses hommes. Il jurait.

— Je crains que nous n'ayons pas d'aide extérieure à attendre, lui dit Elric.

Le Vilmirien eut un sourire amer.

— Alors, les monstres qui sont là dehors en savaient plus que nous !

— Il le semblerait.

— Il va falloir trouver une cachette, dit Smiorgan sans grande conviction. Nous ne survivrions pas à un affrontement.

La petite troupe quitta la maison en ruine et se mit à cheminer en utilisant tous les couverts possibles, se rapprochant lentement du centre de la ville et de la statue de l'Homme de Jade.

Un sifflement aigu se fit entendre derrière eux : les guerriers reptiliens les avaient à nouveau repérés. Un autre Vilmirien s'écroula, un disque fiché dans le dos. Les autres, affolés, se mirent à courir.

Devant eux se dressait à présent un bâtiment rouge, haut de plusieurs étages, qui possédait encore un toit.

— Tous là-dedans ! cria le duc Avan.

Soulagés, ils se précipitèrent sans hésiter par des escaliers usés et toute une série de couloirs poussiéreux jusqu'à une grande salle sombre où ils s'arrêtèrent pour reprendre leur souffle. Cette salle était complètement vide, et un peu de lumière y filtrait par les lézardes du mur.

— Cet endroit a mieux résisté que les autres, dit le duc. Je me demande quelle fonction il remplissait : forteresse, peut-être ?

— Ce n'était apparemment pas une race belliqueuse, fit remarquer Smiorgan. J'ai idée que ce bâtiment avait quelque autre usage.

Les trois marins survivants jetaient autour d'eux des regards craintifs, comme s'ils regrettaient de n'avoir pas plutôt affronté les guerriers reptiliens à l'extérieur.

Elric, qui traversait la salle, s'arrêta en voyant une inscription peinte sur le mur du fond. Smiorgan, les apercevant aussi, demanda :

— Qu'est-ce que cela, ami Elric ?

Celui-ci reconnaissait les symboles écrits du Haut Idiome de l'antique Melniboné, mais il y avait de subtiles différences et il lui fallut quelque temps pour déchiffrer le message.

— En comprenez-vous le sens ? murmura le duc Avan en rejoignant les deux hommes.

— Certes, mais cela n'en est pas moins énigmatique. Voici la traduction : « Si tu es venu pour m'occire, alors tu es le bienvenu. Mais si tu es venu sans avoir ce qu'il faut pour éveiller l'Homme de Jade, alors va-t'en ! »

— Cela s'adresse-t-il à nous ? se demanda le duc. Ou bien cela est-il ici depuis longtemps ?

— On a pu tracer ces signes à n'importe quel moment au cours des dix mille dernières années ! répondit Elric en haussant les épaules.

Smiorgan s'approcha du mur et tendit la main pour toucher l'inscription.

— Il me semble que c'est tout récent, dit-il. La peinture est encore fraîche.

— Alors, il y a encore des habitants ! fit Elric en fronçant les sourcils. Pourquoi ne se montrent-ils pas ?

— Se pourrait-il que les reptiles qui sont là-dehors soient les citoyens de R'lin K'ren A'a ? demanda Avan. Rien dans les légendes n'indique que ceux qui ont fui ces lieux étaient humains...

Le visage d'Elric s'assombrit et il était sur le point de répondre sans aménité lorsque Smiorgan intervint :

— Peut-être n'y a-t-il qu'un habitant : est-ce cela que vous êtes en train de vous dire, Elric ? L'Être Condamné à Vivre ? Le message pourrait fort bien correspondre à ses sentiments...

Elric cacha son visage dans ses mains et ne répondit pas.

— Allons ! fit Avan. Nous n'avons pas le temps de discuter de légendes !

Il traversa la salle à grands pas et, franchissant une porte, il se mit à descendre un escalier. Lorsqu'il arriva en bas, les autres l'entendirent pousser une exclamation.

Ils le rejoignirent. Il se tenait sur le seuil d'une autre salle. Mais dans celle-ci il y avait par terre une masse, qui s'élevait jusqu'à la cheville, de fragments de minces feuilles métalliques, aussi souples que du parchemin ; et sur les murs, tout autour, des milliers de petits trous, rangée après rangée, chacun surmonté d'un signe peint.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Smiorgan.

Elric se baissa pour ramasser un des fragments. Celui-ci portait la moitié d'un caractère melnibonéen gravé dedans, et l'on avait même tenté d'effacer ce vestige.

— C'était une bibliothèque, dit Elric sans élever la voix. La bibliothèque de mes ancêtres. Quelqu'un a essayé de la détruire. Ces rouleaux devaient être virtuellement indestructibles, et pourtant on s'est donné beaucoup de mal pour les rendre indéchiffrables. (Il donna un coup de pied dans les débris.) De toute évidence, il y a chez nos amis – ou notre ami – une haine farouche du savoir.

— De toute évidence, répéta Avan d'un ton amer. Quelle valeur inestimable auraient eu ces documents pour le savant ! Et les voilà tous détruits !

Elric haussa les épaules.

— Le savant peut bien aller aux Limbes ! C'est leur valeur pour moi qui était immense !

Smiorgan posa la main sur le bras de son ami, qui l'écarta et poursuivit :

— J'avais espéré...

Smiorgan dressa soudain sa tête chauve.

— Les reptiles ont dû nous suivre dans le bâtiment : on dirait qu'on les entend.

Au loin résonnaient des bruits de pas étranges dans les couloirs que la petite troupe avait empruntés.

Elle se remit en marche, en faisant le moins de bruit possible dans les débris de manuscrits, pour traverser la salle et gagner un autre couloir qui montait en pente raide.

Et puis, soudain, la lumière du jour apparut.

Elric scruta la pénombre devant eux.

— Il y a eu un éboulement, et le couloir semble bouché. La voûte s'est effondrée ; peut-être cette ouverture nous permettra-t-elle de nous échapper.

Tous escaladèrent l'éboulis, non sans jeter derrière eux des regards inquiets pour repérer toute manifestation de leurs poursuivants.

Ils débouchèrent enfin sur la place centrale de la ville. Aux deux extrémités de celle-ci reposaient les pieds de la grande statue, qui se dressait à présent très haut au-dessus de leur tête.

Juste en face d'eux il y avait deux constructions singulières qui, à la différence de tout le reste, étaient absolument intactes. C'étaient des dômes à facettes faits d'une substance semblable au verre qui diffractait les rayons du soleil.

Au-dessous d'eux, ils entendirent les hommes-reptiles qui s'avançaient dans le couloir.

— Nous allons chercher refuge dans le plus proche de ces dômes, dit Elric.

Et, montrant l'exemple, il se mit à courir. Les autres franchirent à sa suite l'ouverture de forme irrégulière qui s'offrait à la base du dôme.

Une fois à l'intérieur, cependant, ils furent pris d'hésitation : clignant les yeux et les abritant de la main, ils tentaient de voir par où passer.

— C'est un palais des miroirs ! fit Smiorgan, le souffle coupé. Par les Dieux, je n'ai jamais vu plus beau labyrinthe ! Je me demande si telle était bien sa fonction.

Des couloirs semblaient partir dans toutes les directions, mais ce n'étaient peut-être que des reflets de celui dans lequel se trouvaient Elric et ses cinq compagnons. Avec circonspection, l'albinos se mit à s'enfoncer dans le dédale, suivi par les autres.

— Pour moi, tout ceci sent la sorcellerie, murmura Smiorgan, tandis qu'ils avançaient. Je me demande si on ne nous a pas poussés dans un piège.

Elric tira son épée, qui émit un murmure presque bougon.

Soudain tout s'altéra, et la forme de ses compagnons s'estompa.

— Smiorgan ! Duc Avan !

Il entendit des murmures, mais ce n'était pas la voix de ses amis.

— Comte Smiorgan !

Mais le robuste Seigneur de la Mer s'évanouit complètement. Elric était seul.

## 6

Il se retourna, et il eut devant les yeux un mur de clarté rouge qui l'aveugla.

Il cria, et sa voix se changea en un gémissement piteux et ridicule.

Il essaya de se déplacer, mais il n'aurait su dire s'il était resté sur place ou avait parcouru une vingtaine de kilomètres.

A présent, quelqu'un se tenait à quelques mètres de lui, apparemment masqué par un écran de gemmes multicolores et transparentes. Il s'avança et voulut briser cet écran, mais celui-ci disparut et il s'immobilisa soudain.

Il avait devant les yeux un visage d'une tristesse infinie.

Et ce visage était le sien, sauf que le teint était normal et les cheveux noirs.

— Qu'es-tu ? demanda Elric d'une voix étranglée.

— J'ai eu bien des noms ; l'un d'eux est Erekosë. J'ai été bien des hommes ; peut-être suis-je tous les hommes.

— Mais tu es semblable à moi !

— Je suis toi.

— Non !

Le fantôme avait des larmes dans les yeux et regardait Elric avec pitié.

— Ne pleure pas sur moi ! rugit Elric. Je n'ai nul besoin de ta compassion.

— Peut-être est-ce sur moi-même que je pleure, car je connais notre destin.

— Quel est-il donc ?

— Tu ne comprendrais pas.

— Dis-le-moi !

— Demande à tes Dieux !

Elric leva son épée et dit d'un air implacable :

— Non, c'est de toi que j'obtiendrai ma réponse !

Et le fantôme s'évanouit.

Elric frissonna. A présent le couloir était peuplé de mille fantômes semblables. Chacun murmurait un nom différent ; chacun portait des vêtements différents : mais tous avaient ses traits, sinon son teint.

— Allez-vous-en ! cria-t-il. O ! Dieux, qu'est-ce donc que cet endroit ?

Son ordre fut obéi : ils disparurent.

— Elric ?

L'albinos pivota, l'épée prête à frapper. Mais il se trouva face au duc Avan Astran de l'Ancienne Hrolmar. Celui-ci se touchait le visage d'une main tremblante, mais il dit d'une voix égale :

— Je dois vous avouer que je crois être en train de perdre la raison, Prince Elric...

— Qu'avez-vous vu ?

— Bien des choses. Je ne saurais les décrire.

— Où sont Smiorgan et les autres ?

— Sans aucun doute, chacun d'entre eux est parti de son côté, comme nous.

Elric brandit Stormbringer et l'abattit contre une des parois de cristal. L'Épée Noire gémit, mais la paroi ne fit que changer de position. Cependant, un intervalle permettait maintenant à Elric de voir la lumière normale du jour.

— Venez, Duc Avan ! Voici une issue !

Avan, tout hébété, le suivit ; et, échappant au cristal, ils se retrouvèrent sur la place centrale de R'lin K'ren A'a.

Mais elle était maintenant pleine de bruit ; des charrettes et des chars y circulaient, des étals en occupaient un côté, des gens y déambulaient paisiblement ; et l'Homme de Jade ne se dressait pas dans le ciel au-dessus de la ville : ici, il n'y avait pas du tout d'Homme de Jade.

Elric examina les visages : leurs traits présentaient quelque chose de non humain, comme ceux des Melnibonéens ; pourtant, il y avait une différence, que tout d'abord il ne sut définir. Il finit par reconnaître leur expression : la sérénité.

Il tendit la main pour toucher quelqu'un.

— Dites-moi, ami, en quelle année... ?

Mais l'homme ne l'entendit pas, et passa son chemin.

Elric essaya d'arrêter plusieurs passants, mais pas un seul ne le vit ni ne l'entendit.

— Comment ont-ils perdu cette quiétude ? demanda le duc Avan, pensif. Comment sont-ils devenus comme vous, Prince Elric ?

Elric fit brusquement face au Vilmirien et lui parla presque hargneusement :

— Taisez-vous !

Le duc haussa les épaules.

— Peut-être n'est-ce qu'une illusion.

— Peut-être, fit Elric tristement. Mais je suis sûr que c'est bien ainsi que vivaient ces gens – jusqu'à la venue des Très-Hauts.

— Alors, vous vous en prenez aux Dieux ?

— Je m'en prends au désespoir que les Dieux ont apporté.

Le duc Avan hocha gravement la tête.

— Je comprends.

Il se tourna à nouveau vers l'énorme cristal, puis s'immobilisa, prêtant l'oreille.

— Entendez-vous cette voix, Prince Elric ? Que dit-elle ?

Elric entendit la voix. Elle semblait venir du cristal. Elle parlait la vieille langue de Melniboné, mais avec un accent étrange.

— Par ici ! disait-elle. Par ici !

Elric hésita.

— Il ne me plaît guère de retourner là-bas.

— Que pouvons-nous faire d'autre ? répliqua Avan.

Ils franchirent ensemble l'ouverture.

Ils se trouvaient à nouveau dans le labyrinthe – peut-être un seul couloir, peut-être un grand nombre – et la voix était plus claire.

— Faites deux pas à droite.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? fit Avan avec un coup d'œil à Elric, qui lui traduisit ces directives.

— Faut-il obéir ? demanda Avan.

— Oui, fit l'albinos d'un ton résigné.

Ils firent deux pas à droite.

— A présent, quatre à gauche, continua la voix.

Ils firent quatre pas à gauche.

— Et un en avant.

Ils se retrouvèrent sur la place de R'lin K'ren A'a au milieu des ruines. Smiorgan s'y trouvait avec un des hommes d'équipage.

— Où sont les autres ? interrogea Avan.

— C'est à lui qu'il faut le demander, répondit Smiorgan d'un ton las avec un geste de l'épée qu'il tenait dans sa main droite.

L'homme qu'il désignait était soit albinos soit lépreux ; il était complètement nu et présentait une nette ressemblance avec Elric. Celui-ci crut d'abord que c'était encore un fantôme, mais il remarqua ensuite plusieurs différences entre son propre visage et celui du nouveau venu. Ce dernier avait quelque chose qui saillait de son côté, juste au-dessus de la troisième côte : stupéfait, Elric vit qu'il s'agissait de la hampe brisée d'une flèche vilmirienne.

L'homme nu acquiesça de la tête.

— Oui, la flèche a atteint son but. Mais elle ne pouvait me tuer, car je suis J'osui C'rein Reyr...

— Vous vous considérez comme l'Etre Condamné à Vivre, murmura Elric.

— Je suis cet être. (L'homme eut un sourire amer.) Croyez-vous que j'essaie de vous tromper ?

Elric jeta un coup d'œil à la hampe de flèche, puis secoua la tête.

— Vous êtes âgé de dix mille ans ? fit Avan en le dévisageant.

— Que dit-il ? demanda J'osui C'rein Reyr à Elric, qui traduisit.

— Dix mille ans, c'est tout ?

L'homme soupira. Puis il regarda Elric avec une vive attention.

— Vous êtes de ma race ?

— Il le semble.

— De quelle famille ?

— De la lignée royale.

— Alors, vous êtes enfin venu ! Moi aussi, j'appartiens à cette lignée.

— Je vous crois.

— J'ai remarqué que les Olab vous cherchent.

— Les Olab ?

— Ces primitifs avec leurs gourdins.

— Oui, nous nous sommes heurtés à eux en remontant le fleuve.

— Je vais vous conduire en lieu sûr. Suivez-moi.

Elric laissa J'osui C'rein Reyr les conduire de l'autre côté de la place où se dressait encore un mur branlant. L'homme souleva alors une dalle et leur montra un escalier qui s'enfonçait dans l'obscurité. Ils l'y suivirent, et descendirent prudemment une fois la dalle

refermée par ses soins au-dessus de leur tête. Et ils aboutirent dans une pièce éclairée par des lampes à huile primitives, et vide à l'exception d'une couche d'herbe.

— Vous menez une vie frugale, constata Elric.

— Je n'ai besoin de rien d'autre. J'ai la tête suffisamment meublée...

— D'où viennent les Olab ? demanda Elric.

— Il y a peu de temps qu'ils sont arrivés par ici, à peine mille ans, ou moitié moins peut-être, en descendant le fleuve après quelque querelle avec une autre tribu. D'ordinaire, ils ne viennent pas sur l'île : vous avez dû en tuer un bon nombre pour qu'ils soient aussi acharnés contre vous.

— Nous en avons tué un bon nombre.

— Et ceux-ci ? fit J'osui C'rein Reyr en désignant les autres, qui le regardaient non sans quelque gêne. Des primitifs aussi, hein ? Ils ne sont pas des nôtres.

— Il reste peu des nôtres.

— Que dit-il ? demanda le duc Avan.

— Il dit que ces guerriers reptiliens s'appellent les Olab, lui dit Elric.

— Et ce sont ces Olab qui ont volé les yeux de l'Homme de Jade ?

Quand Elric lui traduisit cette question, l'Étre Condamné à Vivre fut stupéfait.

— Ne saviez-vous donc pas ?

— Qu'est-ce que nous ne savions pas ?

— Eh bien, les yeux de l'Homme de Jade, vous avez été *dedans* ! Ces énormes cristaux dans lesquels vous erriez, ce sont eux !

Quand Elric fit part au duc Avan de ce qu'il venait d'apprendre, le Vilmirien éclata de rire : la tête rejetée en arrière, il donna libre cours à une tonitruante hilarité, alors que tous les autres autour de lui faisaient grise mine. Le visage sombre qu'il avait présenté les derniers temps s'éclaira soudain, et il fut à nouveau tel qu'Elric l'avait d'abord connu.

Après lui, Smiorgan à son tour sourit, et Elric lui-même ne put rester insensible à l'ironie du sort.

— Ces cristaux sont tombés comme des larmes du visage de l'Homme de Jade peu après le départ des Très-Hauts, poursuivit J'osui C'rein Reyr.

— Alors, les Très-Hauts sont bel et bien venus ici ?

— Si fait : l'Homme de Jade a servi de messenger, et toute la population est partie, une fois conclu son marché avec lui.

— Ce ne sont pas les vôtres qui ont construit la statue ?

— L'Homme de Jade est Arioeh, Duc des Enfers. Il a prévenu les gens de ce qui devait arriver : notre ville était au centre d'une configuration particulière, et c'était là et là seulement que les Seigneurs des Mondes Supérieurs pouvaient se rencontrer.

— Et le marché ?

— En échange de la ville, notre dynastie royale pourrait à l'avenir accroître sa puissance sous le patronage d'Arioeh : celui-ci lui donnerait un grand savoir et les moyens de bâtir une nouvelle ville ailleurs.

— Et on a accepté ce marché sans contestation ?

— On n'avait guère le choix, cousin.

Elric baissa les yeux et les fixa sur le sol poussiéreux.

— Et c'est de là qu'est venue la corruption ! murmura-t-il.

— Je fus le seul à refuser ce pacte : je ne voulais pas quitter cette ville, et je me méfiais d'Arioeh. Lorsque tous les autres se sont mis en route pour descendre le fleuve, je suis resté ici – à l'endroit où

nous nous trouvons tout de suite – et j’ai entendu arriver les Seigneurs des Mondes Supérieurs, et je les ai entendus parler pour fixer les règles qui gouverneraient désormais l’affrontement de la Loi et du Chaos. Après leur départ, j’ai quitté ma cachette ; mais Arioch – l’Homme de Jade – était toujours là : abaissant vers moi ses yeux de cristal, il m’a maudit. Ceci fait, les cristaux sont tombés à l’endroit où vous les voyez maintenant ; l’esprit d’Arioch est reparti, mais il a laissé derrière lui son image de jade.

– Et vous gardez encore souvenir de tout ce qui s’est dit entre les Seigneurs de la Loi et du Chaos ?

– Tel est le sort auquel j’ai été condamné.

– Peut-être le destin a-t-il été moins dur pour vous que pour ceux qui sont partis, dit Elric doucement. Je suis le dernier héritier de ce sort-là...

J’osui C’rein Reyr eut l’air perplexe, puis il regarda Elric dans les yeux, et une expression de pitié se peignit sur son visage.

– Je n’avais jamais songé qu’il y eût pire destin ; mais j’en viens à croire que cela pourrait être...

– Apaisez du moins mon âme, dit Elric d’un ton pressant. Il faut que je sache ce qui s’est dit entre les Très-Hauts en ce temps-là. Il faut que je comprenne la nature de mon existence – comme vous comprenez du moins la vôtre. Dites-le-moi, je vous en conjure !

J’osui C’rein Reyr fronça les sourcils, puis regarda Elric au fond des yeux.

– Vous ne savez donc pas toute mon histoire ?

– Y a-t-il davantage à en savoir ?

– Je peux seulement me *souvenir* de ce qui s’est dit entre les Hauts Seigneurs ; mais, si j’essaie d’exprimer ce que je sais, de vive voix ou par écrit, j’en suis incapable...

Elric le prit par les épaules.

– Il faut essayer ! Il faut essayer !

– Je sais que je ne peux pas.

Voyant le visage tourmenté d’Elric, Smiorgan s’approcha de lui.

– Qu’y a-t-il, Elric ?

Celui-ci se prit la tête dans les mains.

– Notre voyage n’a servi à rien.

Sans s'en rendre compte, il utilisait la vieille langue de Melniboné.

— Ce n'est pas forcément le cas, répliqua J'osui C'rein Reyr. Pour moi, du moins. (Après un silence, il reprit :) Dites-moi, comment avez-vous trouvé cette ville ? Aviez-vous une carte ?

— Celle-ci, dit Elric en la lui montrant.

— Oui, c'est bien elle ! Il y a des siècles, je l'ai mise dans une cassette, que j'ai placée dans un petit coffre. J'ai fait partir celui-ci au fil du fleuve, en espérant qu'il prendrait le même chemin que les miens, et que ceux-ci sauraient ce que c'était.

— La cassette a bien été trouvée à Melniboné, mais personne ne s'était donné la peine de l'ouvrir, expliqua Elric. Cela vous donne une idée de ce qu'est devenu le peuple parti d'ici...

L'étrange personnage hochait gravement la tête.

— Et y avait-il encore un sceau sur la carte ?

— Oui, et je le détiens.

— L'effigie de l'une des manifestations d'Arioch, incrustée dans un petit rubis ?

— Oui : j'avais bien l'impression de connaître cette effigie, mais je n'arrivais pas à l'identifier.

— L'Effigie dans la Gemme, murmura J'osui C'rein Reyr. Ma prière a été exaucée : elle est revenue ici, portée par quelqu'un qui appartient à la lignée royale !

— Quelle est sa signification ?

Smiorgan interrompit leur dialogue :

— Cet homme va-t-il nous aider à nous échapper, Elric ? Nous nous impatientons quelque peu...

— Attendez, dit l'albinos. Je vous expliquerai tout par la suite.

— L'Effigie dans la Gemme pourrait être l'instrument de ma délivrance, dit l'Etre Condamné à Vivre. Si celui qui la détient est de la lignée royale, il peut commander à l'Homme de Jade.

— Mais pourquoi ne vous en êtes-vous pas servi ?

— A cause du sort qui m'avait été jeté : j'avais le pouvoir de commander au démon, mais non de l'évoquer. C'était, me semble-t-il, une plaisanterie des Hauts Seigneurs.

Elric lut une amère tristesse dans les yeux de J'osui C'rein Reyr. Il regarda cette chair nue et blême, ces cheveux blancs, ce corps qui

n'était ni jeune ni vieux, et la hampe de flèche qui pointait du flanc gauche au-dessus de la troisième côte.

— Que faut-il que je fasse ? demanda-t-il.

— Il faut que vous évoquiez Arioch, puis que vous lui commandiez de reprendre possession de son corps et de remettre ses yeux en place, afin qu'il puisse voir pour quitter R'lin K'ren A'a.

— Et lorsqu'il partira ?

— La malédiction disparaîtra avec lui.

Elric demeura pensif. S'il évoquait Arioch, qui de toute évidence était peu disposé à se rendre à ses appels, et qu'ensuite il lui commandait de faire quelque chose contre son gré, il courait le risque se faire un ennemi de cet être aussi puissant qu'imprévisible. Mais, d'autre part, lui et ses amis étaient pris au piège ici, dépourvus de tout moyen d'échapper aux guerriers olab. Si l'Homme de Jade se mettait en mouvement, les Olab prendraient presque à coup sûr la fuite, ce qui donnerait au petit groupe le temps de regagner le bateau et d'atteindre la mer. Il expliqua tout cela à ses compagnons. Smiorgan et Avan eurent tous deux l'air dubitatif, et le seul marin vilmirien qui restait se montra absolument terrifié.

— Il faut que je le fasse, décida Elric, dans l'intérêt de cet homme. Il faut que j'évoque Arioch afin de conjurer le sort jeté sur R'lin K'ren A'a.

— Et attirer sur nous un sort pire encore ! s'écria le duc Avan en portant instinctivement la main sur la garde de son épée. Non, je pense que nous devrions courir notre chance contre les Olab. Laissez cet homme : il est fou, il délire. En route !

— Allez-y si vous voulez, répondit Elric. Mais moi, je reste avec l'Etre Condamné à Vivre.

— Alors, vous resterez ici à jamais. Il est impossible que vous croyiez à son histoire !

— Mais si, j'y crois !

— Il faut que vous veniez avec nous : votre épée sera fort utile ; sans elle, les Olab nous anéantiront à coup sûr.

— Vous avez constaté que Stormbringer n'a guère d'effet sur eux.

— Elle n'est pas sans effet pourtant. Ne m'abandonnez pas, Elric !

— Je ne vous abandonne pas : il faut que j'évoque Arioch, dans votre intérêt, sinon dans le mien.

— Je n'en suis pas convaincu.

— C'est de ma magie que vous aviez besoin pour cette entreprise : vous en vouliez, eh bien, vous allez en avoir !

Avan recula. Il y avait quelque chose, semblait-il, qu'il craignait plus que les Olab, plus que l'évocation : il avait l'air de lire sur le visage d'Elric une menace dont même celui-ci n'était pas conscient.

— Il faut que nous sortions, dit J'osui C'rein Reyr. Il faut que nous nous tenions sous l'Homme de Jade.

— Et quand ce sera fait, demanda soudain Elric, comment quitterons-nous R'lin K'ren A'a ?

— Il y a un bateau, sans vivres à bord, mais avec une bonne partie des trésors de la ville, à l'extrémité ouest de l'île.

— Voici du moins un élément favorable, dit Elric. Et vous n'avez pas pu utiliser ce bateau vous-même ?

— Je ne pouvais pas partir.

— Cela faisait-il partie de la malédiction ?

— Oui : la malédiction de ma couardise !

— C'est la couardise qui vous a fait rester ici dix mille ans ?

— Oui...

Ils quittèrent la petite salle et sortirent sur la place. La nuit était tombée, et il y avait une lune énorme dans le ciel. Elle semblait, de l'endroit où se tenait Elric, nimer la tête sans yeux de l'Homme de Jade comme une auréole. On n'entendait pas un bruit. Elric sortit de son escarcelle l'Effigie dans la Gemme et la tint entre le pouce et l'index de la main gauche, pendant que de la droite il dégainait Stormbringer. Avan, Smiorgan et le marin vilmirien reculèrent.

Elric leva les yeux vers les immenses jambes de jade, le sexe, le torse, les bras, la tête ; et, brandissant son épée à deux mains, il cria :

— ARIOCH !

Sa voix fut presque couverte par celle de Stormbringer, qui se tendait en hurlant dans ses mains et menaçait de leur échapper complètement.

— ARIOCH !

Ceux qui assistaient à la scène ne voyaient plus à présent que l'épée qui palpait et rayonnait, les mains et le visage blêmes de l'albinos et ses yeux rouges qui flamboyaient dans le noir.

— ARIOCH !

Alors, une voix qui n'était pas celle d'Arioch parvint aux oreilles d'Elric : il semblait que c'était l'épée elle-même qui parlait.

— *Elric... Il faut à Arioch du sang et des âmes ! Du sang et des âmes, mon seigneur...*

— Non : ceux-ci sont mes amis, et Stormbringer ne peut rien contre les Olab. Il faut qu'Arioch vienne sans les âmes et le sang.

— Eux seuls permettent de l'évoquer à coup sûr ! répliqua, plus distinctement cette fois, une voix sardonique qui semblait venir de derrière Elric.

Celui-ci se retourna : il n'y avait rien. Son regard se porta sur le visage inquiet du duc Avan et, à cet instant, l'épée pivota sans que sa main pût la retenir et se rua vers le Vilmirien.

— Non ! cria Elric. Arrête !

Mais Stormbringer refusa de s'arrêter avant de s'être enfoncée dans le cœur du duc Avan et d'avoir éteint sa soif, sous les yeux du marin cloué sur place.

Le duc Avan se tordit de douleur.

— Elric ! Quelle trahison vous... (Puis il hurla) Oh ! non !

Il eut un soubresaut.

— Par pitié...

Il frémit.

— Mon âme...

Il mourut.

Elric arracha l'épée de son corps et, sans même y penser, abattit le marin qui se portait au secours de son maître.

— Maintenant, Arioch a eu son sang et ses âmes, dit-il froidement. Qu'Arioch vienne !

Smiorgan et l'Etre Condamné à Vivre avaient battu en retraite, les yeux fixés avec horreur sur le visage cruel de l'albinos possédé.

— QU'ARIOCH VIENNE !

— Je suis ici, Elric !

Il fit volte-face et vit que quelque chose se dressait dans l'ombre des jambes de la statue : une ombre dans une ombre.

— Arioch, il faut réintégrer cette forme et lui faire quitter R'lin C'rein A'a à jamais.

— Je ne le désire pas, Elric.

— Alors, je dois te commander de le faire, Duc Arioch !

— Commander ? Seul celui qui possède l'Effigie dans la Gemme peut commander à Arioch – et encore, une fois seulement.

— Je possède l'Effigie dans la Gemme : vois ! répliqua Elric en brandissant le petit objet.

L'ombre qui était dans l'ombre fut agitée quelque temps de remous rageurs.

— Si j'obéis à ton commandement, tu déclencheras une série d'événements que tu pourrais regretter, dit Arioch, passant soudain au bas-melnibonéen, comme pour s'exprimer plus gravement.

— Eh bien, qu'il en soit ainsi ! Je t'ordonne de réintégrer l'Homme de Jade et de ramasser ses yeux afin qu'il puisse marcher à nouveau. Et je t'ordonne ensuite de partir d'ici et d'emporter avec toi la malédiction des Très-Hauts.

Arioch répondit :

— Lorsque l'Homme de Jade cessera de garder les lieux où se rencontrent les Très-Hauts, alors commencera sur ce plan de réalité le grand combat des Mondes Supérieurs.

— Je te l'ordonne, Arioch : pénètre dans l'Homme de Jade !

— Tu es un être obstiné. Elric !

— Va !

Elric brandit Stormbringer. Elle chantait comme si elle débordait d'une joie monstrueuse, et semblait à cet instant plus puissante qu'Arioch lui-même, plus puissante que tous les Seigneurs des Mondes Supérieurs.

Le sol trembla. Un nimbe flamboyant dessina soudain la silhouette de la grande statue. L'ombre qui était dans l'ombre disparut.

Et l'Homme de Jade se baissa.

Sa masse énorme se pencha par-dessus Elric et ses mains de pierre se tendirent au-delà de lui, cherchant à tâtons les deux cristaux qui gisaient à terre. Il finit par les trouver, en prit un dans chaque main et se redressa.

Elric gagna en trébuchant le coin de la place le plus éloigné, où se blottissaient Smiorgan et J'osui C'rein Reyr, terrorisés.

Un violent éclat rayonnait maintenant des yeux de l'Homme de Jade, et les lèvres de jade s'ouvrirent.

— Voilà qui est fait, Elric ! fit une voix puissante.

J'osui C'rein Reyr se mit à sangloter.

— Alors, va, Ariocho !

— Je m'en vais. La malédiction qui pesait sur R'lin K'ren A'a et sur J'osui C'rein Reyr est levée ; mais c'est tout votre plan de réalité qui est maintenant sous une malédiction bien pire.

— De quoi s'agit-il, Ariocho ? Explique-toi ! hurla Elric.

— Bientôt, tu auras ton explication. Adieu !

Les gigantesques jambes de jade s'ébranlèrent soudain : en un seul pas, l'Homme de Jade eut quitté les ruines pour pénétrer à grand fracas dans la jungle ; un instant après, il avait disparu.

Alors, l'Etre Condamné à Vivre se mit à rire. C'était une étrange joie qu'il exprimait là. Smiorgan se boucha les oreilles.

— Et maintenant, s'écria J'osui C'rein Reyr, et maintenant votre lame doit m'ôter la vie : enfin, je peux mourir !

Elric se passa la main sur le visage ; c'est à peine s'il avait pris conscience d'aucun des derniers événements.

— Non, fit-il d'une voix chargée d'hébétude. Je ne peux pas...

Et Stormbringer lui échappa de la main, vola vers l'Etre Condamné à Vivre et s'enfonça dans sa poitrine.

J'osui C'rein Reyr mourut en riant. Tandis qu'il tombait à terre, ses lèvres bougeaient, et Elric s'approcha pour entendre le murmure qui en sortait.

— Ce que je savais, c'est à présent l'épée qui le renferme : mon fardeau m'a quitté.

Ses yeux se fermèrent : les dix mille ans d'existence de J'osui C'rein Reyr s'étaient achevés.

D'une main sans forces, Elric retira l'épée du cadavre et la rengaina. Baissant les yeux, il les fixa sur le corps de l'Etre Condamné à Vivre, puis les releva d'un air interrogateur vers Smiorgan. Le robuste Seigneur de la Mer se détourna.

Le soleil commençait à poindre. Une aube grise se leva. Sous les yeux d'Elric, le cadavre de J'osui C'rein Reyr tomba en poussière, et le vent souleva cette poussière et la mêla à celle des ruines. Elric retraversa la place vers l'endroit où gisait le corps convulsé du duc Avan, et il tomba à genoux auprès de celui-ci.

— Vous aviez été prévenu, Duc Avan Astran de l'Ancienne Hrolmar, qu'il arrivait malheur à ceux qui liaient leur sort à Elric de Melniboné ; mais vous en avez jugé autrement : maintenant, vous le savez !

Et, avec un soupir, il se remit sur pied. Smiorgan se tenait auprès de lui. Le soleil effleurait maintenant le haut des ruines. Smiorgan tendit la main et prit son ami par l'épaule.

— Les Olab ont disparu : je pense qu'ils ont eu tout leur souf de sorcellerie.

— Encore un homme détruit par moi, Smiorgan ! Dois-je être à jamais lié à cette épée maudite ? Il faut que je trouve un moyen de m'en débarrasser, sinon je serai accablé par le poids de ma conscience au point de ne pouvoir me relever.

Smiorgan se racla la gorge mais aucune parole ne franchit ses lèvres.

— Je vais inhumer le duc Avan, dit Elric. Vous, retournez au bateau et prévenez les hommes que nous arrivons.

Smiorgan traversa la place en direction de l'est.

Elric prit avec douceur dans ses bras le corps du duc Avan et se dirigea vers l'autre bout de la place, pour gagner la pièce souterraine où l'Être Condamné à Vivre avait passé sa vie pendant dix mille ans.

Tout semblait tellement irréel à Elric à présent ! Mais il savait que ce n'était pas un rêve, car l'Homme de Jade était parti : on pouvait voir sa trace dans la jungle, où des bouquets d'arbres entiers avaient été écrasés.

Il parvint à l'escalier secret, descendit à la salle cachée et étendit le duc Avan sur la couche d'herbe sèche. Puis il prit le poignard du Vilmirien et, faute de mieux, le trempa dans le sang de celui-ci pour écrire sur le mur au-dessus de sa dépouille :

— Ci-gît le duc Avan Astran de l'Ancienne Hrolmar. Il explora le monde et rapporta à Vilmir, son pays, beaucoup de savoir et de richesses. Il rêva et se perdit dans le rêve d'un autre et c'est ainsi qu'il mourut. Il enrichit les Jeunes Royaumes, et encouragea ainsi un autre rêve. Il mourut afin que l'Être Condamné à Vivre pût mourir selon son désir...

Elric s'immobilisa, puis jeta à terre le poignard : il ne pouvait apaiser son sentiment de culpabilité en rédigeant une épitaphe grandiloquente pour l'homme qu'il avait tué.

Il resta quelque temps planté là, haletant, puis prit à nouveau le poignard.

— Il mourut parce qu'Elric de Melniboné désirait une paix et un savoir qu'il ne pouvait jamais trouver. Il fut tué par l'Épée Noire.

Dehors, au milieu de la place, sous le soleil de midi, gisait encore, solitaire, le corps du dernier marin vilmirien. Personne n'avait su son nom ; personne ne le pleurait, ni n'essayait de composer pour lui une épitaphe : le Vilmirien mort n'était pas mort pour quelque grand dessein, n'avait pas poursuivi de rêve fabuleux. Même dans la mort, son corps ne remplirait aucune fonction : sur cette île, il n'y avait pas de charognards à nourrir ; dans la poussière de cette ville, il n'y avait pas de terre à fertiliser.

En retournant sur la place, Elric vit le cadavre qui, un instant, symbolisa pour lui tout ce qui s'était déroulé là et se déroulerait par la suite.

— Tout est sans but ! murmura-t-il.

Peut-être ses lointains ancêtres en avaient-ils, après tout, pris conscience et avaient-ils décidé de ne pas s'en soucier. Il leur avait fallu l'Homme de Jade pour s'en soucier et puis, dans leur angoisse, sombrer dans la folie. Ce savoir avait fait se fermer leur esprit à bien des choses.

— Elric !

C'était Smiorgan qui revenait. Elric leva la tête.

— Les Olab se sont occupés du navire et de l'équipage avant de nous pourchasser : tous les marins sont morts, et le vaisseau est détruit.

Elric se souvint de quelque chose que lui avait dit l'Étre Condamné à Vivre.

— Il y a un autre bateau, dit-il. Sur la côte ouest.

Il leur fallut le reste de la journée et toute la nuit pour découvrir où J'osui C'rein Reyr avait caché son bateau. Ils le traînèrent vers l'eau dans la lumière diffuse du matin, et l'examinèrent.

— C'est une embarcation robuste, dit le comte Smiorgan d'un ton satisfait. En apparence, elle est faite du même matériau étrange que nous avons vu dans la bibliothèque de R'lin K'ren A'a.

Il monta à bord pour fouiller dans les coffres.

Elric, lui, gardait les yeux fixés dans la direction de la ville qu'ils avaient quittée : il pensait à un homme qui aurait pu devenir son

ami, tout comme le comte Smiorgan était devenu son ami ; il n'avait pas d'amis, à part Cymoril, à Melniboné. Il soupira.

Smiorgan avait ouvert plusieurs coffres, et avait un grand sourire à la vue de leur contenu.

— Plaise aux Dieux que je regagne sain et sauf les Cités Pourpres : nous avons ce que je cherchais ! Regardez, Elric : des trésors ! L'aventure nous aura été profitable, après tout !

— Ah ! oui...

Elric avait l'esprit à bien d'autres choses ; il força ses pensées à prendre un cours plus pratique :

— Mais les bijoux ne nous nourriront pas, Comte Smiorgan ! Nous avons devant nous un long voyage de retour.

— Retour ? fit le comte Smiorgan en redressant son grand corps, une poignée de colliers dans chaque main. A Melniboné ?

— Dans les Jeunes Royaumes. Vous avez proposé de me recevoir chez vous, si je me souviens bien.

— Pour tout le reste de votre vie, si vous le désirez ! Vous m'avez sauvé la vie, ami Elric ; et maintenant vous m'aidez à sauver mon honneur.

— Les derniers événements ne vous ont pas troublé ? Vous avez vu ce que peut faire ma lame, aux amis comme aux ennemis.

— Nous autres, gens des Cités Pourpres, n'avons pas l'esprit chagrin, ni l'amitié capricieuse. Vous connaissez une angoisse, Prince Elric, que jamais je n'éprouverai, ni ne comprendrai ; mais je vous ai déjà accordé ma confiance : pourquoi vous la retirerais-je ? Ce n'est pas ainsi qu'on nous apprend à nous conduire, dans les Cités Pourpres ! (Et, se passant la main dans sa barbe noire, il poursuivit avec un clin d'œil :) J'ai aperçu quelques caisses de vivres parmi les débris de la goélette du duc : nous allons faire le tour de l'île pour les récupérer.

Elric tenta de se secouer, mais la sombre morosité qui l'accablait était tenace : il avait abattu un homme qui avait eu confiance en lui et, en parlant de confiance, Smiorgan ne faisait qu'aggraver son sentiment de culpabilité.

Ensemble, tous deux mirent à flot l'embarcation dans un véritable brouet d'algues. Elric se retourna une fois encore vers la forêt silencieuse, et un frisson le parcourut : il songea à tous les

espoirs dont il s'était bercé en remontant le fleuve, et maudit sa sottise.

Il essaya de se remémorer le passé pour comprendre comment il en était venu à se trouver en ces lieux ; mais trop de souvenirs étaient confus, avec ces rêves singulièrement précis auxquels il était sujet. Saxif D'Aan et le monde au soleil bleu avaient-ils été réels ? Tout cela s'estompait maintenant. Et ces lieux-ci, étaient-ils réels ? Ils avaient quelque chose d'onirique. Il lui semblait avoir navigué sur bien des mers fatidiques depuis qu'il s'était enfui du Pikarayd. A présent, la perspective de trouver la paix dans les Cités Pourpres était chère à son cœur.

L'heure sonnerait bientôt où il devrait retourner auprès de Cymoril, dans la Cité qui Rêve, et décider s'il était prêt à assumer la responsabilité du Glorieux Empire de Melniboné ; mais, jusque-là, il jouirait de l'hospitalité de son nouvel ami Smiorgan, et s'initierait aux coutume des citoyens plus simples et plus directs de Menii.

Tandis qu'ils hissaient la voile et que le courant commençait à les pousser, Elric s'adressa soudain à Smiorgan :

— Alors, vous me faites confiance, Comte Smiorgan ?

Quelque peu surpris par la brusquerie de la question, le Seigneur de la Mer se tripota la barbe.

— Si fait, répondit-il enfin, en tant qu'homme. Mais nous vivons en des temps de cynisme, Prince Elric. Même les Dieux ont perdu leur innocence, n'est-ce pas ?

Cela laissa Elric perplexe.

— Pensez-vous que je vous trahirai jamais... comme... comme j'ai trahi le duc Avan, là-bas dans la ville ?

Smiorgan secoua la tête.

— Il n'est pas dans ma nature de méditer sur ce genre de questions. Vous êtes loyal, Prince Elric. Vous feignez le cynisme, mais j'ai rarement rencontré un homme qui eût autant besoin d'un peu de véritable cynisme. (Il sourit.) Votre épée vous a trahi, non ?

— Pour m'être utile, je suppose.

— Oui. C'est là le paradoxe. L'homme doit faire confiance à l'homme, Prince Elric, mais peut-être notre monde n'échappera-t-il jamais à la folie tant que les hommes n'auront pas appris à faire confiance à l'humanité. Cela impliquerait la mort de la magie, je crois.

Il sembla alors à Elric que son épée runique tremblait à son côté et gémissait très faiblement, comme si elle était troublée par les paroles du comte Smiorgan.

*Fin du tome 3*